

Goer-Le-Renard

Michel Jeury

VISIT...

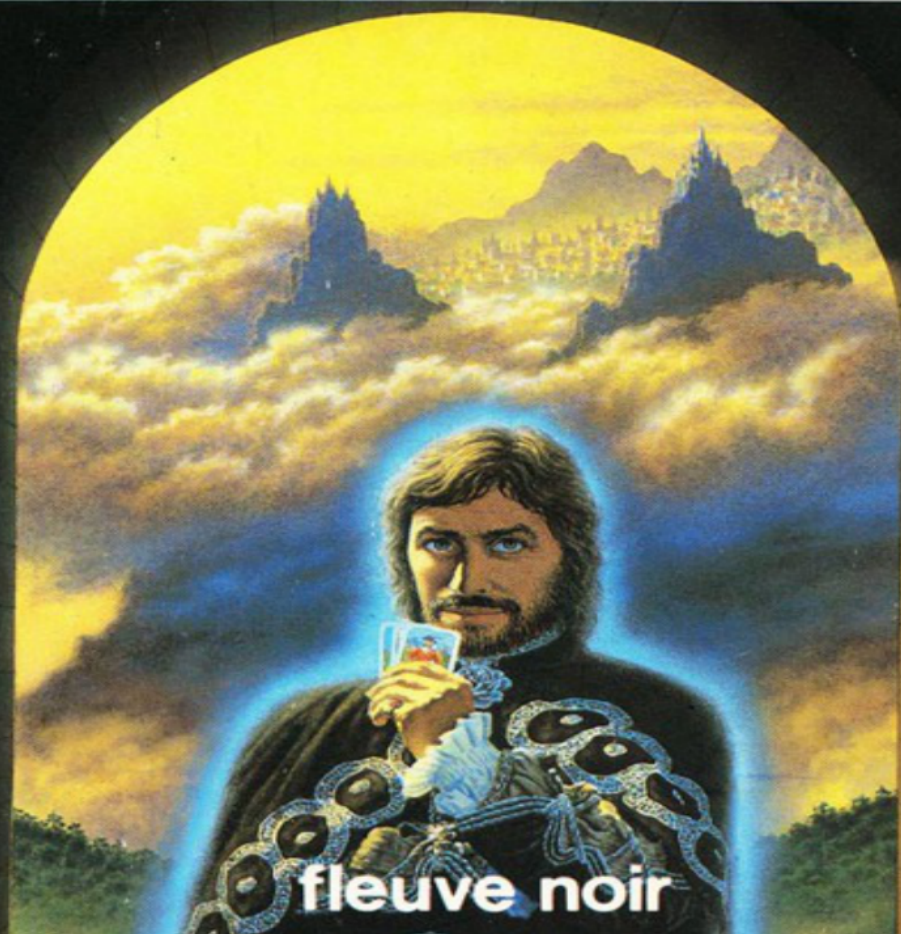
LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

MICHEL JEURY

GOER-LE-RENARD

Goer de la Terre - 2 -



GOER-LE-RENARD

Goer de la terre-2

DU MÊME AUTEUR

dans la même collection :

Les îles de la lune

Les Ecumeurs du silence

Le sombre éclat

Le Seigneur de l'Histoire

La Sainte-Espagne programmée

Les hommes-processeurs

La planète du Jugement

(Goer de la Terre-1)

MICHEL JEURY

GOER-LE-RENARD

Goer de la terre-2

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
6, rue Garancière - PARIS VIe

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41 d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1982, « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles,
interdites. Tous droits réservés pour tous pays,
y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

ISBN : 2-265-02094-X

*Pour Sonia,
Mathieu,
Hélène,
Marion,
Guilhem,
Renaud et
Danièle... un
peu plus tard.*

CHAPITRE PREMIER

David fit signe à son chauffeur de ranger la tout-terrain à proximité d'un autre véhicule militaire, qui portait sur le capot l'éléphant aux ailes d'or de la cavalerie populaire. Jeff Lobo obéit en ricanant... David avait recruté le jeune caporal noir depuis plus d'un an. C'était un associé fidèle qui acceptait tous les risques et qui avait même une certaine tendance à la surenchère.

— Tu vas rester derrière ton volant, dit David en vérifiant le col serré de son uniforme dans le rétroviseur panoramique. Si un cavalier t'interroge, tu répondras que tu es sur une opération de contrôle volant, comme convenu, et...

— Et que je suis seulement le chauffeur. A vos ordres, sergent !

— Ça pourrait sembler curieux que je sois seul sous-officier sur cette mission, mais...

— ...nous n'avons pas le choix puisque le troisième larron manque toujours à l'appel !

— Les cavaliers méprisent tellement les douaniers qu'ils ne s'inquiéteront pas de deux pauvres types en gris-de-fer !

David abaissa légèrement la visière de sa casquette. Cacher ses yeux était une précaution instinctive, mais tout à fait inutile, car il n'avait pas *l'œil goer*. L'œil goer était d'ailleurs une invention des Oons... Deux cavaliers du rang se tenaient près du fourgon marqué d'un éléphant et observaient avec indifférence les abords de l'hôtel. Ils firent semblant de ne pas voir David ; mais celui-ci les entendait presque penser. « Saluer un sergent des douanes ? Plutôt céder le pas à un chien ! »

« Ou à un renard... » Souriant, David leva la tête vers la majestueuse façade de *l'Hôtel du Renard et des Cygnes*. Malgré la température caniculaire du deuxième été, son sourire gela sur ses lèvres. Le palace d'Omswaa avait été débaptisé, de façon ostensible et grotesque. Il s'appelait maintenant *Hôtel des Cygnes et de la Grande Forêt Populaire*.

David serra les dents. Populaire, oui, la forêt d'Omswaa, terrain de manœuvre préféré de la milice oone... Populaire, la chasse à Goerle-Renard... La situation des Goers d'Ugia s'aggravait de jour en jour. Et le petit sergent douanier qui portait un nom typiquement goer se demanda s'il n'était pas en train d'accomplir sa dernière mission de passeur de Goers.

Mendiants, marchands de fruits et d'insectes et diseurs de proverbes assiégeaient les rares clients installés sur la terrasse extérieure pour contempler les pentes du mont Derek, balayées par le soleil couchant d'une lueur orangée, tout en savourant le lait fermenté, le vin de pommes sauvages ou l'alcool de mille-fruits, spécialités bien connues de la province d'Omswaa... David hésita. Il n'osait se présenter à l'entrée réservée, de peur de croiser un officier de cavalerie. La porte de service ? Commode peut-être : à condition de ne pas rencontrer un employé trop curieux... Il se résigna à affronter les mendiants, les marchands et les diseurs de proverbes de la terrasse. Il avait heureusement deux ou trois piécettes dans la poche de sa tunique.

Il fit tomber la première dans une main atrophiée, dont la paume ressemblait à un abcès crevé au bout d'un bras infirme. Le diseur se haussa sur la pointe d'un pied bot pour chuchoter à l'oreille de David : « *Longue eau use bonne jarre...* »

— Quoi ? fit machinalement David.

L'homme s'éloigna en bredouillant. Le proverbe sonnait comme un avertissement. David avait l'impression de l'avoir entendu sous une

autre forme. Peut-être dans la tradition goère... *Tant court la mule au bord du gouffre qu'elle finit par y tomber...* Ou quelque chose de ce genre. Il frissonna. On racontait qu'il y avait parmi ces êtres contrefaits des métis extra-boamiens qui possédaient des dons de clairvoyance ou de télépathie.

« Et si ce truc-là s'adressait à toi pour de bon ? »

Dans le hall, il salua un capitaine de la cavalerie populaire qui lui retourna un petit geste protecteur de la main gauche. La présence d'un douanier à trente kilomètres de la frontière de Méréa n'avait rien d'extraordinaire, après tout. David suivit la sortie du cavalier dans une glace surplombant le bar. Une porte latérale s'ouvrit devant lui. David eut le temps d'apercevoir une rangée de voitures bleu cavalerie, parkées dans une cour intérieure. Il s'efforça de ne montrer aucune inquiétude en se dirigeant vers les ascenseurs. Le barman le regardait. « Qu'est-ce qui se passe ici ? Pourquoi l'armée a-t-elle envahi brusquement un hôtel de luxe dans une région touristique ? »

« Chambre 202, neuvième étage... » Le cœur de David battait un peu trop vite, un peu trop fort. A cause du proverbe et des cavaliers. Parce que son client du jour était le plus célèbre des Goers qui eût jamais transité par sa filière. « Et aussi, se dit-il, parce que je suis moi-même un Goer ! »

« Mais ça ne se voit pas, surtout en uniforme... » Une pensée stupide lui vint : « Comme Goer, je ne serai jamais lieutenant ! » Il sourit en sortant de l'ascenseur : de toute façon, il se déciderait bien à passer définitivement en Méréa, un jour prochain. Il était devenu le correspondant des services spéciaux d'Okland pour obtenir la nationalité méréane plus que par dévouement à la cause goère. Mais il n'était pas encore prêt à partir.

Il n'éprouvait aucun sentiment d'urgence. Son métier et son grade, si subalterne qu'il fût, le mettaient à l'abri des persécutions. Il prenait des risques, bien sûr ; mais il était extrêmement prudent... « Oui ? Tu en es sûr ? Longue eau use bonne jarre... »

Markus Aloven ouvrit lui-même la porte de la chambre 202. David n'avait aucune admiration particulière pour le vieux domologiste. La domologie, c'est-à-dire l'étude des traditions secrètes de la culture et de la religion goères, lui semblait une science vaine. A quoi bon ressasser de vieilles histoires et collectionner d'absurdes légendes ? Pourtant ce visage cuivré et buriné, où rayonnaient deux immenses prunelles d'un noir liquide, l'impressionna si fortement au

premier regard qu'il oublia la phrase de reconnaissance et balbutia n'importe quoi. Et ce front immense sous une énorme crinière blanche . Quel beau Goer !

— Bienvenue, lieutenant ! dit Markus Aloven. Voici Meg. Elle va partir avec vous.

— Je ne suis que sergent, répondit David avec une naïveté non feinte.

A ce moment-là seulement, la phrase de Markus Aloven pénétra dans son esprit. « Elle va partir avec vous... » Cela signifiait-il que le patriarche lui-même renonçait à émigrer ? Markus parut lire la question dans le regard de David.

— Oui, sergent, je suis obligé de renoncer. Mon fils Boris et ma fille Kate viennent d'être arrêtés par les...

Sa voix assurée et chaleureuse se cassa brusquement sur la fin de la phrase. Il se reprit, respira avec force, les narines un peu pincées.

— Je ne sais pas au juste qui sont les gens qui m'ont averti. Peut-être des hommes de mains du parti oon... J'espère que les cavaliers ne s'abaisseraient pas à commettre une action aussi vile !

David secoua la tête d'un air de doute. Pourquoi la cavalerie populaire avait-elle envahi l'hôtel ? D'autre part, les milices oones disposaient de bases importantes dans la forêt d'Omswaa...

— Savez-vous où sont vos enfants ? demanda-t-il.

Ce fut Meg qui répondit, sur un ton véhément :

— Tout est ma faute, sergent !

— Non, Meg, ce n'est pas vrai ! s'écria Markus. Tu n'y es pour rien. Pour rien, entends-tu ?

L'épouse du domologiste devait avoir un bon demi-siècle de moins que lui. Ses nattes châtain clair et les taches roses sur ses joues la rajeunissaient encore d'une dizaine d'années. David se demanda quel âge avait Kate, la fille aînée de Markus Aloven. Que Meg fût ou non coupable, la situation de la famille Aloven s'avérait complètement désespérée. « Et la mienne n'est pas très brillante ! » pensa David.

— Vous comprenez, insista Meg, ce ne sont pas mes enfants. Et ils

me haïssent parce que je...

— Tais-toi ! Mais tais-toi donc ! coupa Markus.

La jeune femme fit un effort douloureux pour achever sa phrase :

— Ils me haïssent parce que je ne suis pas goère !

— Mais si, tu l'es, chérie, dit le vieil homme. Tu l'es, j'en suis sûr. Je le prouverai, plus tard... quand tu seras de l'autre côté de la frontière.

— Non, Markus, je ne te laisserai pas. Puisque je ne suis pas goère, je n'ai pas le droit de profiter de la filière d'évasion des Goers.

David marcha vers la fenêtre. Il était conscient de gaspiller les précieuses minutes qui constituaient sa marge de sécurité, mais il ne se sentait pas le courage de prendre une décision immédiate... A sa grande surprise, la fenêtre donnait sur la piscine de l'annexe sud. Cette annexe ne comptait que six ou sept étages, avec une terrasse supérieure réservée aux loisirs et aux sports.

David recula d'un pas. La fenêtre de la chambre 202 offrait un poste d'observation magnifique à n'importe quel agent de renseignements, désireux d'espionner les allées et venues des importants personnages qui hantaient la piscine et le toit de l'annexe. Et aussi un bon poste de tir à un terroriste muni d'un fusil à lunette ou d'un maser... Curieux qu'on eût donné cette chambre à un voyageur goer. Peut-être les employés de l'hôtel n'avaient-ils jamais entendu parler de Markus Aloven. Peut-être ne savaient-ils pas reconnaître un nom goer. Peut-être ne partageaient-ils pas la méfiance des Ugiens à l'égard des Goers. Peut-être n'y avait-il à *l'Hôtel des Cygnes et de la Grande Forêt Populaire* aucun service chargé d'assurer la sécurité des hôtes de marque, civils ou militaires... « Toutes choses douteuses », pensa David.

— Etes-vous inscrit sous votre nom ? demanda-t-il.

— Mais oui, répondit Aloven. Il était convenu que nous ne nous cacherions pas.

— Oui, c'est mieux ainsi.

Etait-ce bien sûr, maintenant ? David s'approcha de nouveau de la fenêtre, en s'abritant derrière le rideau transparent qui pouvait au moins estomper sa silhouette et dissimuler son uniforme. Il posa sa

casquette sur un guéridon et tira une petite longue-vue de la poche intérieure de sa tunique.

— Qu’avez-vous vu ? demanda le domologiste.

David ne répondit pas tout de suite.

— De curieux personnages, fit-il après quelques secondes.

La grosse tout-terrain des douanes fonçait maintenant vers le poste frontière d'Oyenbu, avec Meg prostrée sur la banquette arrière. Le caporal Lobo conduisait la voiture sur une route secondaire, sans prendre de risques, mais sans musarder. David admirait la maîtrise et le sang-froid de son compagnon. Il l'avait prévenu : « Quelque chose se passe. Je ne sais pas quoi. Et nous pourrions bien avoir quelques ennuis en arrivant à la maison... » Mais il n'avait pas parlé des singuliers spécimens qu'il avait vus dans sa lunette. « Des visiteurs thanks à Omswaa ? » Il eût fallu dire, plutôt, des sujets de Thank... Empire ou confédération – comme il aimait le prétendre – Thank était le puissant allié interstellaire d'Ugia. Puissant allié ou maître secret ? Le parti oon, qui défendait la pureté raciale des Boamiens et menait la chasse aux Goers, n'était-il pas, en réalité, le parti de Thank ?

« Non, je vais trop loin », pensa David. Il n'avait pas le droit de s'aventurer dans des spéculations quasi domologiques.

Meg bougea dans son dos et demanda d'une voix étouffée :

— Est-ce qu'on arrive bientôt à la frontière ?

Jeff Lobo répondit avant David : « D'ici à quelques minutes, madame. » David crut discerner dans sa voix une certaine déférence pour la jeune femme. L'épouse du grand domologiste Markus Aloven... Le Noir portait un prénom goer. Il se prétendait goer de la génération primordiale, ce qui était sacrément orgueilleux. Et, un jour ou l'autre, cette prétention lui coûterait peut-être très cher.

David se retourna et essaya de rassurer la passagère avec le sourire tranquille que son père, Lewis Serguéi, lui adressait quand il était enfant. Erik, son frère aîné, avait hérité du don merveilleux de paraître totalement sûr de soi. Il pensa qu'il n'avait aucune chance de dissimuler son inquiétude à une fille aussi intuitive et sensible que Meg... « Je tente le coup quand même ! »

— Tout va bien, dit-il. Vu les circonstances, nous franchirons la paroi phasique immédiatement. Dans moins d'une demi-heure, vous serez en Méréa...

Il faillit se contredire en ajoutant : « Si tout va bien ! »

— J'ai eu tort de céder, dit Meg. Ce n'est pas Markus qui m'a convaincue de partir, c'est vous, sergent. Vous êtes goer, n'est-ce pas ?

— Moi aussi, dit Jeff. Il y a des Goers de race noire, vous ne le saviez pas ? Les Noirs étaient nombreux sur la Terre. Plus nombreux que les Blancs, je crois. Mais sur Boam, on nous a un peu exterminés !

— Savez-vous quel est l'argument qui m'a décidée ? demanda Meg à David. C'est quand vous m'avez dit que les Goers ne savaient pas se défendre contre la calomnie et que de toute façon on ne pouvait pas plaider leur cause en Ugia, alors qu'en Méréa...

David n'avait pas dit exactement cela ; mais l'important était d'avoir réussi.

Après avoir roulé un quart d'heure entre les champs de seigle, d'araù et de blé rude fraîchement moissonnés, la voiture s'engagea dans une zone boisée, eks gris et oms blancs, où de vastes clairières abritaient les élégants chalets des paysans et les pacages des bisons domestiques et des mulets forestiers. La sécheresse du deuxième été commençait à brûler l'herbe des champs et des fossés et les rangées de légumineuses pauvrement irriguées.

Les fûts serrés des eks et des oms s'écartèrent soudain, après un long virage, révélant à la fois le soleil couchant, à demi avalé par la montagne lointaine, et un carrefour occupé par la cavalerie.

Ciel, camions, uniformes : un déluge de bleu. Et sur tous les capots, ainsi que les flancs des véhicules, le prestigieux éléphant aux ailes d'or. « Qu'est-ce qu'ils foutent là ? C'est un barrage, une pause-thé ou un encombrement ? »

David eut soudain la certitude de ne pas s'être trompé quand il avait cru observer des sujets de Thank près de la piscine. Humains ou humanoïdes, nul ne savait au juste. En tout cas, ces êtres ne ressemblaient pas tout à fait aux hommes de Boam. Pour une raison inconnue, les envoyés de l'Empire avaient débarqué massivement dans la région d'Omswaa, ou peut-être tout le long de la frontière méréane. Et l'armée ugiennne quadrillait le secteur pour protéger ses invités... Oui ? Mais pourquoi les humanoïdes de Thank avaient-ils besoin d'une

telle protection ? Qui les menaçait ? Pas les Goers !

— Qu'est-ce qu'on fait, chef ? demanda Lobo sur un ton sarcastique. On fonce dans le gros cul, juste au milieu du carrefour ?

— Avance encore, fit David, puis arrête-toi à quarante ou cinquante mètres du carrefour. Attends une minute environ et engage-toi très lentement dans le chemin de sous-bois à gauche. Il doit rejoindre la route d'Aabo à un kilomètre ou deux. Nous passerons par Aabo et...

— Un brave cavalier vient à notre rencontre. Il a l'air furieux.

C'était, extravagance rare, un cavalier à cheval.

— Un bon soldat de l'armée populaire doit toujours avoir l'air furieux, commenta David.

— Du moins, ajouta Jeff Lobo, tant qu'il reste un seul Goer en Ugia.

Il ricana.

— Je me demande ce qui leur prend. Je croyais que notre cavalerie avait vendu son dernier cheval de selle depuis la Saint-Nathanaël !

L'homme approchait au petit trot de sa bête, un magnifique nejer noir, qui semblait nourrir aussi un solide mépris pour les « gris-de-fer », les « chiens-de-paroi » – les douaniers. C'était un sous-officier en uniforme bleu nuit, coiffé d'un casque noir à aile d'éléphant : la tenue de gala de l'ancienne cavalerie. « Tout ce cirque pour Thank ? » David donna un coup de pied sur la cheville de Jeff Lobo. Le Noir s'obstinait à ricaner bruyamment, cédant une fois de plus à son goût de la provocation.

— Hé ! les douaniers ! cria le sous-officier. Comment êtes-vous arrivés ici ? Vous n'avez pas vu que la route était interdite à toute circulation ? Où êtes-vous passés ?

David avait baissé la glace plastique de sa portière. Il prit un ton respectueux pour répondre :

— A vos ordres, Premier Maître cavalier. Nous sommes sur une piste de contrebande. Nous roulons à travers champs et à travers bois.

Deux motards étaient venus encadrer la tout-terrain des douaniers. Le Premier Maître se penchait vers David, tandis que son cheval renâclait avec dédain.

— Votre ordre de mission.

David avait préparé la feuille barrée de tricolore – vert, blanc, noir – avec le sceau de la commanderie générale des douanes : deux mains serrées au-dessus d'une tête de chien-loup. La pièce était fausse mais inattaquable. Le cavalier se pencha un peu plus pour la prendre. Il la lut à bout de bras. Peut-être était-il presbyte. Ou peut-être se retenait-il de cracher sur l'ordre de mission.

— Vous êtes le sergent David Serguéi ?

— Oui, Premier Maître cavalier.

— Et celui-là est le caporal Jeff Lobo ?

— Oui, Premier Maître cavalier.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ? Il s'est baladé dans un incendie de forêt ?

— Bien que noir de peau, le caporal Lobo est un dévoué serviteur d'Ugia...

— ...à la modeste place que le destin m'a donnée, ajouta Jeff.

— Vive le peuple, Premier Maître cavalier, termina David,

Le cavalier replia l'ordre de mission, mais ne le rendit pas tout de suite à David.

— Serguéi n'est pas un nom goer ?

David se sentit blêmir.

— Je ne crois pas, Premier Maître cavalier.

— Vous n'avez pas une tête de renard, heureusement pour vous.

David serra les dents et récupéra son ordre de mission en se demandant ce qu'aurait fait Eric sous une telle insulte. Il ne put s'empêcher de sourire, ce qui eut peut-être un effet bénéfique. Le Premier Maître cavalier parut se détendre un peu.

— Savez-vous que le lieutenant-général de la Cavalerie populaire est dans le secteur ? Je devrais sans doute vous intercepter. Vous êtes quand même des espèces de militaires... avec les uniformes les plus moches de la création. Je préfère vous laisser filer vers la frontière. Par les bois... tout de suite. Allez, débarrassez le paysage. On vous a assez vus !

Dix minutes plus tard, la voiture avait rejoint la route d'Oyenbu et le cœur de David battait presque normalement.

— Encore une chance qu'il ne vous ait pas vue ! dit Jeff à la passagère qui continuait de retenir sa respiration.

— J'étais dans l'ombre du soleil couchant, dit Meg d'une voix sifflante. Mais j'avais très peur qu'il m'aperçoive quand nous sommes repartis vers le bois.

— Un bon cavalier ne regarde jamais derrière lui, fit David.

— Et qu'est-ce qui se serait passé si...

— Rien de grave, dit Jeff. Après tout, vous n'êtes pas goère !

— Je me serais fait passer pour une pute à soldats, dit Meg. Je lui aurais proposé de...

Elle eut une sorte de sanglot contenu et lança comme un cri de désespoir :

— Mais je suis goère !

— Félicitations, dit Jeff.

— Pourquoi le niez-vous ? demanda doucement David.

La jeune femme pleurait maintenant pour de bon.

— Je viens de Noé. On persécute les Goers depuis toujours, là-bas. Ma famille a été massacrée. Ma mère... ma grand-mère...

Elle se mit à hoqueter.

— J'entends encore les cris de ma grand-mère...

— Je m'excuse si j'ai pu vous blesser, dit Jeff avec gravité. Mes félicitations sont tout à fait sincères. Je suis moi-même heureux et fier d'être un Goer. Nous sommes le sel de Boam et l'espoir de la race

humaine.

— Oui, c'est ce que disent les domologistes, mais je n'y crois pas beaucoup.

« Moi non plus », pensa David. Il jugea préférable de taire son opinion.

Meg insista.

— J'ai voulu oublier. Je niais tout... J'avais presque réussi. Et puis j'ai rencontré Markus. Alors... Et maintenant, Boris et Kate sont arrêtés et je les abandonne tous !

— Non ! fit David nettement. Vous partez en Méréa pour vous battre.

— Mais je ne veux pas me battre ! gémit Meg. Je veux oublier. J'entends encore les cris...

Elle se tut soudain. La voiture pénétrait dans la zone frontière, où le microclimat provoqué par la paroi phasique entretenait une végétation luxuriante et presque tropicale. Villages et habitations isolées devenaient plus denses et plus avenants. On se sentait déjà un peu en Méréa. Le paysage ne ressemblait pas à Ugia. Mais David et Jeff savaient bien qu'il ne ressemblait guère à Méréa, de l'autre côté de la paroi. Méréa ne commençait vraiment qu'à cent cinquante ou deux cents kilomètres au sud. C'était un vaste territoire, presque un continent... David essaya de résister à la nostalgie qui l'envahissait. O Méréa, terre promise des Goers persécutés... L'envie le prit de franchir la paroi pour la dernière fois. Les autorités méréanes lui accorderaient droit d'asile et naturalisation sans aucune difficulté, tant en raison des services rendus qu'en sa qualité de Goer. Mais comment justifier cet abandon de poste ? Et Jeff ? Que déciderait le Noir ? Rentrerait-il seul à Oyenbu ?

« Et s'il m'accuse de désertre ? »

— J'ai eu peur, dit David en riant nerveusement, et il se rendit compte que cet aveu le soulageait.

— Moi aussi, dit Jeff avec sa tranquillité habituelle.

— Moi aussi ! Moi aussi ! cria Meg.

Elle se mit à rire très haut, s'étranglant à moitié.

— Mais je suis heureuse maintenant. Heureuse de passer en Méréa !

Entre la fin du printemps et la première semaine du deuxième été de l'année 1343 de l'ère du jugement, la télévision nationale d'Ugia avait commencé la diffusion d'une série de propagande, finement intitulée « *Vie et mort de Goer-le-Renard* ». Chaque épisode résumait, en deux ou trois minutes, l'existence néfaste, perverse, vouée au vice et à la corruption, d'un triste spécimen d'humanité, qui portait un nom goer, avait un œil goer dans une face goère, et répondait au nom générique de Goer-le-Renard. Et l'histoire s'achevait naturellement par la mort, dans des circonstances édifiantes, du sous-humain misérable et haïssable. Le sujet du premier jour fut un homme, Jol-le-Renard. Dès le troisième jour, une Goère appelée Judith – vieux prénom de la Terre – tint brillamment le rôle.

Alors, des milliers de téléspectateurs écrivirent ou téléphonèrent à l'Office national populaire de télévision pour exiger que les enfants goers fussent également signalés au mépris et à l'indignation publics. Le journal du parti oon reconnut aussitôt le bien-fondé de cette requête et l'Office de télévision s'inclina de bonne grâce. Dès la deuxième semaine du second été, une petite fille, Catherine, inaugurerait la série d'émission consacrée aux « renardeaux ». Alors que pour les adultes, on avait fait appel à des comédiens, il fut indiqué que la jeune Catherine était une enfant goère authentique, pensionnaire d'une maison de rééducation, ses parents étant emprisonnés comme faux-monnayeurs.

Voleuse, menteuse et dépravée, elle mourait fictivement à la quatrième minute, d'une maladie de peau, le psor noir des syges. Cette espèce de lèpre, très contagieuse, guérissait fort bien chez les Boamiens de pure race, elle tuait à coup sûr les syges – les singes-vampires du Noé – et pouvait se révéler incurable chez les Goers... Aux questions des téléspectateurs, les responsables de l'Office répondirent que la petite renarde était *réellement* atteinte du psor noir. Bien peu comprirent que la maladie lui avait été, en fait, inoculée pour les besoins de l'émission. Et parmi ceux-là, une majorité approuva cette excellente initiative. Encouragé, l'Office en prit une autre : l'organisation d'un référendum auprès des téléspectateurs pour savoir si la petite renarde devait être soignée – sans aucune garantie de guérison – ou abandonnée à son sort.

Le résultat du référendum fut salué par le parti oon comme un

signe de maturité de la conscience populaire. Un peu plus de quatre-vingts pour cent des Ugiens qui avaient répondu refusaient qu'on gaspillât de l'argent pour soigner l'engeance goère.

La série connut dès lors un immense succès. Sur quatre-vingts millions d'Ugiens, la moitié étaient en général devant leur poste, chaque jour, pour applaudir *Vie et mort de Goer-le-Renard*. La durée des films passa de trois à huit minutes, avec deux diffusions quotidiennes, une le matin et une le soir. Il y eut bientôt, en outre, chaque semaine – c'est-à-dire tous les neuf jours, une émission didactique dans laquelle d'éminents spécialistes des questions goères – souvent appelés téhériciens – venaient expliquer ce qu'étaient les Goers, quels dangers ils représentaient pour la santé publique, la pureté de la race boamienne et la sécurité d'Ugia, et aussi, et surtout comment on pouvait les reconnaître à coup sûr.

Pour beaucoup de bons Ugiens, ce fut une déception. Ce qu'ils avaient cru simple et évident s'avérait au fond d'une complexité troublante. Les téhériciens n'arrivaient pas à définir clairement la nature goère ni à préciser sans équivoque l'origine de la race téhérite. Les contradictions abondaient dans leurs exposés... En résumé, les Goers, ou Téhérites, ou Domus, constituaient une race malsaine qui avait été chassée de la Terre et de quelques autres mondes, avait émigré tardivement sur Boam, où ils avaient aggravé leur cas en se mélangeant avec les syges, une espèce animale, vaguement anthropomorphe, dangereuse et monstrueuse.

Ils ne représentaient qu'une infime minorité de la population boamienne, et une minorité encore plus infime en Ugia. Mais à partir des critères d'identification proposés par les mêmes téhériciens, n'importe qui ou presque pouvait se révéler goer. L'« oeil goer » ? Impression subjective : personne ne savait le définir en termes réalistes. Les noms et les prénoms de la Terre ? Peut-être. Mais il y en avait tant, avec les déformations, les abréviations et les dérivés de toutes sortes. Même incertitude, mêmes désaccords sur les indices psychologiques ou physiologiques. La seule preuve indiscutable d'appartenance à la race goère demeurait la fréquentation des lieux de réunion ou de culte et l'inscription à une association ou un groupe goers. Enfin, par-dessus tout : la notoriété publique...

Les Goers les plus intéressants étaient bien entendu ceux qui avouaient leur qualité ou même s'en vantaient.

Citoyens et téléspectateurs ne tardèrent pas à s'impatisser. L'Office national recevait de plus en plus de lettres et d'appels

demandant si la petite renarde n'était pas encore morte ou s'indignant qu'elle pût être encore vivante et nourrie aux frais de l'Etat.

Et certains s'inquiétaient de savoir quand le gouvernement et la cavalerie populaire allaient commencer à débarrasser Ugia des parasites goers qui l'infestaient. Mais Ugia n'était pas – pas encore – tout Boam, et quelques patriotes s'interrogeaient sur les moyens de purifier la planète entière.

A cette époque, on parla pour la première fois dans les médias de la *solution totale* du problème goer. Simultanément, un petit nombre d'envoyés de Thank s'installaient à demeure en Ugia.

Peu après, fut révélée la présence dans l'espace, et peut-être sur la planète même, d'une race non humaine étrangère, ennemie de Thank, donc d'Ugia, les Sua. Le bruit courut que les Sua étaient les amis des Goers et que ceux-ci les avaient appelés à leur secours. Désormais, la légitime défense de l'humanité autorisait maintenant le parti oon et le gouvernement ugien à étudier la solution totale du problème goer.

CHAPITRE II

Des tourbillons de vent chaud signalaient l'approche de la paroi phasique. Dans le secteur d'Oyenbu, le territoire ugien formait une poche presque ronde que la paroi protégeait des courants froids du nord, de l'est et de l'ouest, ne laissant passer que le vent chaud et humide du sud. Celui-ci, une fois à l'intérieur de la poche, tournait comme une mouche dans un bocal et revenait danser en tourbillons fous à l'entrée du goulet.

De l'autre côté de la paroi, s'étendaient les vastes plaines à blé rude, les pâturages nus et les rares forêts de bouleaux du Nord-Méréa. Entre Oyenbu et Alaccia, le poste frontière méréan, il existait une différence de température de quinze à vingt degrés minimum, parfois quarante degrés quand régnait sur le pays voisin le plein hiver boréal. La paroi phasique protégeait d'ailleurs la plus grande partie d'Ugia contre les froids trop rigoureux. Moins vingt degrés était une température record pour la province d'Omswaa, du moins en plaine. A Paola, même latitude, le thermomètre enregistrait couramment moins trente... David se retourna vers sa passagère.

— Il suffit de faire trois mille kilomètres vers le sud pour trouver le printemps éternel.

— Les émigrants peuvent-ils choisir leur destination ? demanda Meg. Je crains beaucoup le froid !

Jeff Lobo éclata de rire. Malgré le toit grand ouvert, les trois occupants de la voiture douanière baignaient dans une atmosphère poisseuse d'étuve. Certaines bouffées de vent semblaient jaillir d'un four. Meg s'expliqua :

— La chaleur ne me gêne pas. Mais plus il fait chaud, plus l'idée d'avoir froid m'est pénible !

— N'allez pas dans le sud de Méréa, dit Jeff. Vous souffririez trop... en pensant au froid qu'il fait dans le nord !

— En réalité, dit David, nous ne connaissons pas très bien les conditions de vie qui sont offertes aux émigrants par les autorités méréanes. Mais nous n'avons aucune raison de croire que certains sont envoyés dans le nord – ou dans le sud – s'ils ne le désirent pas.

Ils traversèrent un minuscule village frontalier, fait de cases de bambous entourant deux maisons brunes, carrées, bâties en pisé et coiffées d'antennes de télévision. Dans le brouillard qui bouchait totalement l'horizon, la paroi phasique se dressait comme un mur de nuages, d'un gris tirant sur le mauve, parcouru d'ondes lumineuses qui lui donnaient l'air de palpiter. Impossible de distinguer la cime, dissimulée sous une écharpe vaporeuse et irisée. Bien que la paroi fût verticale, tout à fait droite, une illusion d'optique la faisait paraître courbée vers l'extérieur, comme le bord d'une coupole ; et le sommet se perdait en territoire méréan.

Jeff avait ralenti et allumé ses phares spéciaux de couleur bleutée. La voiture roulait au pas, sur une piste bourbeuse, tracée au milieu d'une végétation de jungle. Meg se mit à suffoquer, puis s'excusa en prétextant l'émotion. David se sentait maintenant tout à fait détendu.

— Nous sommes chez nous, ici, dit-il en riant. Avec les rares habitants que nous laissons tranquilles... Les abords immédiats de la barrière sont inaccessibles. Cette piste ne s'approche pas à moins de cent mètres. A la fin du jour, l'éblouissement rend la visibilité à peu près nulle, même avec les phares bleus. C'est la période la plus sûre et nous tâchons de faire le maximum de passages quand le soleil est bas sur l'horizon. La nuit est peut-être un peu plus dangereuse, à cause des reflets sur la paroi qui multiplie par dix ou par cent toute émission lumineuse... Mais ce n'est pas très grave et nous opérons en toute sécurité.

Jeff Lobo s'essuya le visage avec un grand mouchoir de couleur qu'il tenait en permanence posé sur son volant.

— Une impression de sécurité qui est peut-être trompeuse, avoua-t-il. Ce n'est pas sur le terrain que nous courons les plus grands risques.

Il ne précisa pas davantage sa pensée. Il continuait de guider le véhicule, au ralenti, dans la touffeur de la jungle, avec une aisance souveraine, sans paraître gêné par la chaleur ou le scintillement de la brume. Il ne portait pas de lunettes. Il avait quitté sa tunique, mais gardait le col de sa chemise strictement boutonné... David, torse nu, les paumes écrasées sur le pare-brise, scrutait le paysage noyé de lumière, à travers ses lunettes bleues ; mais il ne distinguait pas grand-chose en dehors du halo d'ombre projeté par les phares. La sueur ruisselait sur son visage, ses épaules et sa poitrine. Il jeta un regard d'envie à Jeff qui n'avait même pas une tache de transpiration sous les bras. On racontait que sur la vieille Terre, les Noirs vivaient sous les climats les plus chauds... Mais Jeff était tout aussi indifférent au froid, à l'humidité, à l'effort et à la douleur... Et c'était un Goer !

Meg demanda la permission d'enlever sa robe trempée. David la lui accorda en riant. Jeff leva le bras, tendit la main par le toit ouvrant.

— Il commence à pleuvoir. Voulez-vous que je referme le toit ou préférez-vous en profiter pour vous rafraîchir ?

La question s'adressait autant à Meg qu'à David. La jeune femme s'écria :

— Non, non ! Fermez vite ! J'ai horreur d'être mouillée !

Un ruisseau de sueur s'engouffrait entre ses seins nus. David se dressa pour fermer le toit.

— Vous devrez affronter la pluie quand nous arriverons au tunnel.

— Un tunnel ?

— Un tunnel sous la paroi phasique, naturellement. Comment croyiez-vous que nous passions de l'autre côté ?

— Je pensais qu'il y avait une brèche, une porte secrète, ou que vous aviez trouvé le moyen de manipuler le système phasique. Vous êtes des Goers, après tout ?

— Des Goers, fit Jeff en marquant soudain un vif intérêt, et alors ?

— Eh bien, ajouta Meg avec une nuance d'interrogation dans la voix, ce sont les Goers qui ont créé les écrans de phase et construit les barrières, n'est-ce pas ?

Il y eut alors un silence si grave, si tendu que Meg se troubla, cacha sa poitrine sous ses paumes et gémit doucement. Longtemps après – une minute ou dix, ou vingt... – David prononça avec une ironie cinglante et désespérée :

— Nous sommes arrivés, camarades goers. Préparez-vous au passage en terre promise !

Jeff Lobo regarda son sergent d'un air de reproche. A ce moment, David avait pris sa décision : il resterait en Méréa. Il demanderait l'asile politique et la nationalité méréane et il... C'était ce qu'il ferait, oui. Il en avait le désir et, enfin, la volonté. Mais le pauvre Goer propose et Géova, le dieu des Goers, dispose. Géova, ou le destin, avait déjà prévu que les choses se passeraient autrement.

O Goer réveille-toi !

Tu as rendez-vous au bout du temps

Et l'éternité commence demain...

Tu as rendez-vous bientôt

Dans un jour ou dans mille ans

Pour la succession de l'univers

Ou le jugement dernier.

O Goer réveille-toi !

Tu seras jugé et tu deviendras un dieu

Ou tu seras esclave et tu mourras

Comme un chien

Sous le fouet des bourreaux

Les démons à face humaine

Les pillleurs d'héritage...

O Goer réveille-toi !

— ...Et nous sortirons de l'autre côté au milieu d'un village abandonné, à quelques centaines de mètres du poste frontière méréan. C'est un endroit incroyablement désolé, que le contraste avec la luxuriance d'Oyenbu rend plus sinistre encore. Ne vous effrayez pas, Meg. Méréa est un pays-continent de près de huit millions de kilomètres carrés. Certaines régions du Nord sont très inhospitalières. Mais il y a au sud des plages merveilleuses, et aussi à l'est, à l'ouest, des collines vertes, des forêts enchantées...

— Arrête ton chant,, Moïse Goer ! s'écria Jeff. Il n'est pas écrit dans les livres sacrés que chaque Goer aura droit à une villa sur le bord de l'océan magnifique, avec un hectare de plage blanche et un téléphone rose dans la salle de bains !

Meg éclata de rire.

— Je m'en fous ! Je suis prête à vivre dans un ghetto ou dans le désert ou n'importe où, pourvu que je sois loin d'Ugia. J'irai même au froid, s'il le faut. Je suis une Goère !

Puis sa voix s'étouffa et les sanglots montèrent à sa gorge.

— Markus, mon amour, qu'est-ce qu'ils vont te faire à cause de moi ? Ils vont te torturer, te tuer ! Et moi je t'abandonne... Je suis une chienne goère ! Laissez-moi ici, je vous en prie, je ne veux pas partir. Il faut que je reste avec Markus... Je le suivrai en prison, dans un camp... Je l'aiderai... Il m'apprendra encore la domologie. C'est la plus belle science du monde... Il... Je... Nous mourrons ensemble !

Elle se débattit comme pour échapper à l'étreinte d'un invisible ravisseur. Elle hurla et se griffa le visage.

— C'est la crise, dit calmement Jeff.

Il se tourna vers David et le regarda d'un air un peu moqueur. On sentait qu'il prenait un malin plaisir à laisser à son sergent des responsabilités qui étaient tout à fait à sa mesure et qu'il aurait pu assumer mieux et plus vite. Et on voyait aussi qu'il avait pour David

une amitié chaleureuse. Il se voulait avec lui à la fois déferent et protecteur : c'était difficile.

David bondit hors du véhicule. Il fut trempé en quelques secondes sous l'averse tiède. Il ouvrit la portière arrière, prit le poignet de Meg pour l'aider à sortir. Elle était nue plus qu'aux trois quarts. Il lui caressa les cheveux et l'épaule. Un sein offert, galbé, doré, pareil à un fruit mûr sous la rosée du matin, aimantait dangereusement sa main. Il pensa : « L'heure n'est pas aux cajoleries, camarade Goer ! » Il tira la jeune femme dehors. Elle s'ébroua sous la pluie, s'abandonna complaisamment à la douche et ne résista pas lorsque David l'entraîna dans l'oasis bleue, créée par les phares du véhicule à travers le scintillement aveuglant de la brume.

— N'oubliez pas votre valise, dit Jeff en les rejoignant. Vous aurez besoin de vêtements chauds, de l'autre côté... Oh, qu'est-ce que c'est que ça ?

Tous les trois levèrent la tête. Sous le fluide murmure de l'averse et le bruissement régulier des feuillages, perçait le grondement cliquetant d'un moteur aérien. David devança Jeff. Non qu'il eût l'oreille plus fine : il connaissait à la perfection tous les types d'appareils utilisés par l'armée et les services officiels d'Ugia.

— Le nouvel autogyre de la cavalerie ! Ecoutez l'écho... Il vole très près de la paroi... Trop près ! Et les règles de sécurité, noble cavalier ?

Une traînée bleutée, qui ressemblait à une queue de comète, se dessina soudain dans la brume. Cette fois, Jeff réagit plus vite que David.

— Bon Dieu de Goer ! hurla-t-il. A plat ventre sous les bananiers, vite !

Il empoigna Meg par la taille et la transporta d'un bond sous l'abri des larges feuilles qui enserraient la piste. David prit le temps d'éteindre les phares de la voiture et les rejoignit en rampant dans la boue.

— Connerie ! dit Jeff. Il verront quand même la tout-terrain et ils se demanderont pourquoi elle n'a pas ses lumières !

David grogna. Jeff avait raison. Comme toujours... C'était agaçant à la fin. Et David s'en voulait de son erreur. Normalement, elle devrait être sans conséquence ; mais il ne pouvait s'en permettre une seule de

plus... Meg se releva, boueuse des pieds à la tête, et commença à s'essuyer avec une feuille de bananier. Les arbres qui proliféraient aux abords de la paroi n'étaient pas, en fait, de vrais bananiers. Ils avaient des feuilles molles et gluantes. Le ventre et les seins poissés par une colle sirupeuse, la jeune femme se mit à glapir d'horreur. Jeff la rassura.

— Ne vous en faites pas. Il y a une douche à l'entrée du tunnel !

Sans attendre, il l'aida à se débarrasser des immondices qui souillaient sa poitrine et son ventre. L'intermède ne put déridier le sergent David Serguéi, en colère contre lui-même et affreusement inquiet. La présence de l'autogyre au-dessus d'Oyenbu signifiait que la cavalerie populaire se mêlait désormais de garder la frontière. Jeff était sans doute aussi un peu inquiet ; mais il avait assez de cran pour ne pas le montrer et pour s'amuser comme si de rien n'était.

« Imbécile ! Qu'est-ce que ça peut te faire puisque dans un quart d'heure, une demi-heure si la douche de la belle traîne un peu, tu seras méréan ? »

Ils furent accueillis par un cliquetis d'armes automatiques. La nuit tombait sur le village abandonné, aux maisons tassées jet étêtées. L'ombre bourrait les ruines. Les murs blancs échancrés de brèches, ressemblaient à des cols ouverts sur des faces masquées. Le vent soufflait aussi, de ce côté de la paroi, en petites rafales sèches, patientes, approximativement parallèles à la frontière. Une rumeur grésillante provenait de celle-ci. Un bruit de moteur se fit entendre à bonne distance, grossit lentement.

— Il y a quelque chose d'anormal ? souffla Meg qui voyait ses deux compagnons tendus et hésitants.

— Non, non, répondit David. C'est comme ça d'habitude. De toute façon, nous sommes attendus.

Jeff se taisait. Une silhouette se campa soudain contre le ciel, jambes écartées, arme pointée. Le soldat se tenait sur une terrasse à demi effondrée, environ deux mètres au-dessus des trois Ugiens. Il constituait d'ailleurs une cible magnifique, mais personne ne le menaçait. David lança en méréan la phrase de reconnaissance : « La paix soit avec nous ! »

— Et Dieu vous aide ! répondit la sentinelle avec un accent

épouvantable.

Jeff donna une petite tape amicale sur l'épaule de David, il embrassa Meg sur les deux joues et s'éclipsa.

— Je rentre. A tout à l'heure, sergent !

David sursauta. Trop tard pour les adieux... Bon, il retournerait au passage et convaincrerait Jeff de le rejoindre. Le danger était désormais trop grand pour assurer la filière d'évasion des Goers.

— Vos copains vous attendent depuis un moment. On se demandait ce qui vous était arrivé. Pas d'ennuis ?

David serra la main que lui tendait – mollement – le sous-lieutenant Kas Warog. Cette coutume lui plaisait. Quand il vivrait en Méréa, il serrerait beaucoup de mains...

— Quels copains ? Non, nous n'avons pas eu d'ennuis, mais...

— Ah bon. Il y a trois ou quatre Goers assez folkloriques qui sont venus pour... Mais l'oiseau n'est pas encore arrivé ?

— L'oiseau ?

David avait presque oublié qu'il devait ramener ce soir-là Markus Aloven. Il ne pouvait imaginer que les autorités méréanes accordaient un intérêt particulier à ce vieil occultiste, solennel et poussiéreux. Pour lui, le domologiste était un Goer comme un autre. Aussi méritant et respectable, mais pas plus.

— C'est un nom de code, répondit le lieutenant. Votre... Je ne sais pas son vrai nom... Le professeur...

— Qui êtes-vous ? demanda brusquement Meg.

L'officier méréan porta la main à la visière brillante de sa casquette.

— Lieutenant Kas Warog de la police montée.

— C'est la police montée qui s'occupe de nous ? Où est votre cheval ? Mon Dieu ! Vous vous appelez Warog, comme votre président ?

Le lieutenant salua de nouveau.

— Vous vous attendiez à être accueillie par un douanier ? Nous, Méréans, avons trop de respect pour tes réfugiés !

— Mon mari n'est pas venu, dit Meg sur un ton sec.

— Quoi ? L'oiseau... Votre... Vous êtes l'épouse du professeur... Où est votre mari ?

— Le professeur Markus Aloven est resté en Ugia parce que son fils et sa fille sont retenus en otages par les hommes du parti oon. Et je suis venue seule.

Le lieutenant Warog jura sauvagement.

— Le colonel Loal Dougga, du Bureau National de Sécurité, qui est venu l'attendre ici ! Il faut faire quelque chose !

— Il n'y a rien à faire, dit Meg avec aplomb. Mais si vous trouvez que je suis de trop, je vais rejoindre mon mari !

Ils avaient fait quelques pas dans la rue creusée d'ornières du vieux village. Le lieutenant montra un baraquement éclairé, en dehors du village, protégé contre le vent du nord par un mur à demi éboulé.

— Le colonel vous attend là, avec vos... la délégation goère.

Un civil s'avança à la rencontre du petit groupe : chemise blanche, gilet de cuir sans manches, short beige clair, bottes jusqu'aux genoux, cheveux roux sur les épaules. C'était une femme.

— Où est le professeur Aloven ? demanda-t-elle en ugien.

— Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— Je suis journaliste. Naïd Beagh, du *Gibeau Stagg Niim*. Je m'occupe des... Je m'intéresse à la domologie.

— Mon mari est resté en Ugia pour des raisons personnelles.

Naïd Beagh prit le bras de Meg qu'elle força à s'arrêter.

— Mais je suis venue de Stagg pour le rencontrer. Il faut...

David intervint avec vigueur pour libérer la jeune Goère. La Méréane parut découvrir son existence.

— Qu'est-ce que vous faites, vous, dans ce déguisement ?

— Je m'occupe de domologie !

David songea trop tard qu'il allait blesser l'épouse du plus illustre des domologistes. Mais pour lui, la domologie était un synonyme peu flatteur d'occultisme. Il ne comprenait pas que l'on pût accorder un certain crédit à ces enfantillages, surtout dans une situation aussi grave. Il haïssait ce côté futile et irrationnel de ses frères de race. Il avait presque honte d'être un Goer.

Il était en outre absolument persuadé que Naïd Bagg – ou quel que fût le nom de cette fille – se préparait à étaler dans son journal les divagations de Markus Aloven pour s'en moquer avec des milliers ou des millions de Méréans. Il éprouvait un ressentiment absurde contre les Goers, leurs amis et leurs ennemis. Il avait envie à la fois de rentrer chez lui tout de suite et de rester pour toujours en Méréa. Il se força à rire. Les autres rirent avec lui, sans bien savoir pourquoi.

Le colonel Dougga déchiffrait une carte en mâchonnant un sandwich. Deux gardes vêtus de sombre se tenaient à côté de lui, l'air farouche. Le colonel releva la tête, regarda fixement David et avala sa dernière bouchée.

— Je vous fais mes compliments, dit-il en méréan. Pour une affaire gâchée, c'est une affaire gâchée. Il y a encore quelques heures, un enfant de dix ans aurait pu se charger de l'opération. Il suffisait de prendre l'oiseau par la main et de l'amener ici. Même pas, à vrai dire : il suffisait de lui donner rendez-vous à n'importe quel poste de douane, puisqu'il était parfaitement libre de ses mouvements ! Comment vous êtes-vous débrouillé pour saboter un coup aussi facile ?

David déglutit avec peine. Il chercha les mots pour répondre, s'expliquer, se défendre ; mais il ne les trouva pas, bien qu'il eût en principe une excellente maîtrise de la langue méréane. Ecœuré, au bord de la nausée, il bafouilla en ugien une phrase malhabile qu'il n'eut pas le courage de finir.

Alors, il vit les trois Goers du comité d'accueil. Il connaissait au moins deux d'entre eux ; peut-être même le troisième. Mais il les avait toujours vus avec des vêtements ordinaires. Or, pour accueillir le célèbre domologiste Markus Aloven, ces trois idiots s'étaient affublés du traditionnel habit goer : la djellaba rouge. Un seul, qui était grand et plutôt mince, portait sans ridicule cette longue robe à manches pendantes et à capuchon pointu. Les deux autres semblaient s'être déguisés pour une triste parodie de la religion de Thorbar... Aucun n'osait regarder Meg et David en face. Ils avaient l'air un peu honteux

de cette mascarade ; et ils prenaient leur due part des ricanements que jetait le colonel Loal Dougga.

Meg s'adressa à l'officier d'une voix nette, presque cassante, et sans accent :

— Je suis sûre que vous connaissez la vérité, colonel. Mon mari ne pouvait pas quitter Ugia en abandonnant Kate et Boris qui sont aux mains du parti oon. Il ne passera la frontière qu'avec eux.

— Quel gâchis ! dit le colonel en tournant le dos à tout le monde.

Il se mit à marcher devant la porte de la baraque, comme un animal prisonnier cherchant une issue. Puis il revint au milieu de la pièce et observa longuement Meg et David. Il avait repris tout son calme. Son regard paraissait plus froid et ses traits plus durs.

— Eh bien, changeons de programme ! dit-il. Le professeur Aloven est sans doute surveillé par la police, la garde de la cavalerie populaire et les gens du parti oon... J'en oublie peut-être. Ses enfants sont arrêtés... En effet, je le savais. Mais vous pouviez encore l'amener ici. Maintenant, il est trop tard. D'autant que vous avez été repérés. Il va servir d'appât et il sera très difficile de le faire évader... Vous, Serguéi, que proposez-vous pour vous racheter ?

— Je n'ai pas à me racheter, répondit David.

— Il n'a pas à se racheter ! renchérit Meg. Vous auriez voulu qu'il enlève mon mari !

Le colonel prit un air candide.

— Eh oui. Pour une fois qu'il avait une occasion de se rendre utile !

— Vous estimez, dit David, que tout ce que j'ai fait jusqu'à présent pour la filière d'évasion n'a eu aucune utilité ?

Le colonel haussa les épaules.

— Quoi ? Vous avez fait passer une centaine de Goers...

— Cent cinquante !

— Oui, peut-être. Cent cinquante Goers... dont pas un n'avait de connaissances sérieuses en domologie. Le professeur Markus Aloven en vaut cinquante mille !

— La domologie ! fit David atterré.

Meg ouvrit grand la bouche pour lancer quelque réflexion véhémence. Puis elle leva les yeux vers le colonel et murmura :

— Cinquante mille...

— Il faut agir vite, dit l'officier méréan.

— Essayer de faire évader Boris et Kate... et les transférer en même temps que leur père...

David réfléchissait à haute voix, en évitant de regarder du côté des trois Goers en djellaba, dont la présence l'exaspérait. Il aurait bien aimé avoir auprès de lui Jeff Lobo, dont le soutien dans l'action lui était devenu terriblement nécessaire.

— Aucune chance d'évasion maintenant, dit le colonel. A moins d'employer des moyens que nous n'avons pas. Ou pas encore. Reste une solution...

Il avait ajouté ces mots un peu plus bas, comme s'il se parlait à lui-même.

Ce fut seulement une demi-heure plus tard, après le départ de Meg pour un camp de réfugiés, en compagnie des trois Goers en djellaba, que le colonel Dougga précisa la solution envisagée pour le vieux domologiste.

— Serguéi, je vous offre la nationalité méréane et une prime de deux mille kans si vous vous chargez de son élimination. Comprenez-moi : seul un Goer peut s'en charger. Ils vont l'interroger. S'il se tait, il mourra sous la torture. S'il parle, il sera déshonoré aux yeux du peuple goer... et il n'échappera pas pour autant à la prison et à la torture. Dans ce dernier cas, il risque naturellement de livrer aux hommes du parti oon et du régime des informations précieuses, inestimables, peut-être... Ils ne l'arrêteront sans doute pas avant demain matin. Nous avons donc deux possibilités. Ou vous agissez seul, d'une façon ou d'une autre, ou vous convoyez un de nos agents. Vous aurez à le ramener ici sain et sauf, mais après, on ne vous demandera pas de retourner en Ugia. La filière d'évasion sera interrompue... Vous avez le choix.

David était trop abasourdi pour ressentir de l'indignation. « Comprenez-moi », avait dit le colonel. Mais il ne pouvait pas, il ne voulait pas comprendre. Ainsi, les Méréans méprisaient les Goers

autant que les Ugiens. Ils ne les accueillait que pour se servir d'eux. Cela, c'était une découverte bouleversante. Mais il lui semblait plus incroyable encore que deux puissantes nations se disputent un malheureux vieillard pour quelques secrets occultes.

Il n'était pas prêt à accepter l'idée d'une science domologique non falsifiée ; pourtant l'attitude du colonel Dougga commençait à ébranler ses convictions. Il essaya de se réfugier dans le doute : « Et si la domologie cachait en réalité une affaire d'espionnage ou n'importe quoi de ce genre ? »

— Non, dit-il. Ni l'un ni l'autre. Je ne marche pas pour un assassinat.

A mesure qu'il prenait conscience de sa situation, le désespoir lui serrait la gorge et lui brûlait le cœur. Le refus net qu'il venait d'opposer au colonel aggravait encore son cas. Il se demanda si la terre promise des Goers n'allait pas se changer pour lui en nasse ou en tombeau. Est-ce qu'il n'y avait pas dans le Nord-Méréa des camps d'internement pour les Goers sans importance ? Les Goers qui n'avaient aucune notion de domologie ? Camps d'internement ou camps de la mort ?

— Je ne souhaite pas retourner en Ugia..., commença-t-il.

Il pensa soudain : « *Mais tu dois retourner à Omswaa pour avertir Markus Aloven du danger qu'il court... Enfin, s'ils te laissent partir !* »

— Vous avez une heure pour réfléchir, dit le colonel.

David le suivit machinalement. Moins d'une minute plus tard, une porte armée de barres métalliques se refermait sur lui. La geôle, improvisée ou non, paraissait à l'épreuve des coups de poing, de pied ou d'épaule. Après quelques secondes de fureur, il se calma et entreprit de suivre le conseil du colonel Dougga. Réfléchir... Oui. Et il n'eut pas besoin d'une heure pour conclure qu'il n'avait aucune chance de s'en tirer.

A moins d'obéir et d'aller tuer le vieux domologiste.

CHAPITRE III

« Ils me tiennent ! » Un bon appât : la nationalité méréane. Et une menace voilée s'il rentrait en Ugia et oubliait de remplir son contrat : la dénonciation. Dénonciation aux autorités ugiennes, avec sa suite inévitable : la mort pour Goer, le renard félon et pas assez rusé. Ou un sort pire que la mort dans un *camp de liberté par le travail*...

Pourtant, quelque chose semblait bizarre dans l'attitude du colonel. « Voyons, qu'est-ce qui ne colle pas ? Ah oui. Il n'aurait pas dû me parler si vite d'éliminer le professeur Aloven. Même si c'est son intention... Il aurait pu procéder sans peine de façon plus habile et plus prudente. Sa brutalité était donc voulue. Pourquoi ? »

David sourit dans l'obscurité et en même temps frissonna. Il avait un peu froid et un peu peur. Un peu seulement... Il avait été terrifié pendant quelques minutes. Il commençait à se ressaisir, pour une raison tout à fait irrationnelle qu'il préférerait ne pas s'avouer.

La réponse à sa question lui vint à l'esprit presque aussitôt. « C'est clair. Il va arriver dans un moment et il me dira : J'ai réfléchi moi aussi. Vous avez raison. Il faut sauver le professeur Aloven. Même malgré lui. Vous allez filer tout de suite à Omswaa, vous l'enlèverez et

vous nous le ramènerez. Nous essaierons de sauver son fils et sa fille plus tard. » Oui, c'est ce qu'il me dira, ce salopard. Je serai tellement soulagé et trop heureux de marcher ! »

David était tout à fait sûr que le colonel viendrait bientôt lui faire cette proposition. Alors, il aurait toutes les raisons de se montrer soulagé et d'accomplir la mission. Toutes sauf une : il se savait manœuvré. Que ferait-il donc ? Il hésitait. Il pouvait feindre d'accepter, franchir la frontière avec l'agent méréan et s'en débarrasser, une fois de l'autre côté, à la première occasion. C'était un risque à prendre. L'agent serait un vieux singe. Il se méfierait. David avait quelques chances de se faire descendre. De sérieuses chances... Et s'il réussissait, ce serait une déclaration de guerre aux services secrets méréans. La guerre du moucheron contre l'aigle géant !

Il serait dénoncé aux autorités ugiennes, mais aussi aux organisations goères. Il serait pourchassé, traqué. Il perdrait tous ses amis, à commencer par Jeff Lobo.

Jeff Lobo ? Qu'est-ce qu'il devenait, celui-là ? « S'il m'a attendu, il doit trouver le temps long, de l'autre côté. Il va peut-être venir aux nouvelles... »

David ne voyait maintenant qu'un seul moyen de sauver sa vie, son honneur et ses chances. Un moyen qui valait ce qu'il valait.

S'évader tout de suite... D'une façon ou d'une autre, comme disait le colonel.

Il s'était assis sur un billot pourri, vieux comme Boam ; il avait pris sa tête lourde dans ses mains glacées. Un seul moyen : s'évader. Une seule façon de s'évader : utiliser les *pouvoirs secrets* des Goers, plus ou moins décrits par la domologie, et auxquels il n'avait jamais cru. « Les pouvoirs secrets de Goer-le-Renard ? Laissez-moi rire... » Mais il doutait. Deux impressions récentes persistaient dans son esprit. Quelques minutes plus tôt, il avait anticipé la réaction du colonel et percé à jour sa manœuvre. D'où lui venait cette certitude de ne pas se tromper ? Et de l'autre côté de la frontière, en arrivant à Omswaa, il avait *senti* que des événements graves étaient en train de se dérouler. Il avait vu deux ou trois véhicules de la cavalerie populaire et il avait su aussitôt qu'un déploiement de forces considérable était en cours. Il avait repéré les envoyés de Thank près de la piscine. Il avait compris que leur présence à l'*Hôtel des Cygnes et de la Grande Forêt Populaire* était liée aux événements... Il l'avait compris et il en avait acquis en même temps la certitude.

Il se rappela aussi de nombreuses occasions où son intuition l'avait aidé et peut-être sauvé. Depuis qu'il avait pris contact avec les agents méréans pour organiser une filière d'évasion des Goers d'Ugia, il avait vécu de façon très dangereuse. Il avait frôlé vingt fois l'abîme. « *Longue eau use bonne jarre...* » Il avait eu de la chance. La jarre – la chance – était peut-être usée.

Il avait fini par avoir une confiance excessive en lui-même. Pourquoi ? Parce qu'il réussissait trop bien. Parce qu'il avait toujours le bon réflexe au bon moment, même s'il n'était pas un homme d'action. Parce que ses pressentiments ne l'avaient pour ainsi dire jamais trompé.

Et il avait fait équipe avec Jeff Lobo, lui-même extrêmement chanceux ; ou extrêmement doué.

Tous les Goers étaient-ils aussi chanceux ou bien doués ? Non, car tous ensemble, ils auraient été les maîtres d'Ugia. Et peut-être de Boam tout entière. Mais sans doute tous les Goers n'étaient-ils pas des Goers. Même les sinistres « téhériciens » du parti oon s'avéraient incapables de définir le fait goer. Seuls les domologistes... Mais pouvait-on croire à la domologie ? David s'y refusait encore. Avec bien moins de force, pourtant, qu'une heure plus tôt. Il connaissait la source profonde, de son attitude : les vieux Goers traditionalistes de sa famille l'avaient trop exaspéré durant toute son enfance.

Quand il retournait son intuition sur lui-même, elle lui disait : « Tu n'as pas besoin de croire. Ne t'occupe pas de croire ou de douter. Sers-toi des forces que tu sens bouillonner en toi. Prouve le mouvement en marchant !

« Lève-toi et marche, espèce d'imbécile paralytique de l'âme ! »

CHAPITRE IV

« *O Goer réveille-toi...* »

David se leva, les poings serrés. Il s'aperçut qu'il était fou de colère. « Excellent, se dit-il. Rien de mieux qu'une bonne rage pour te libérer du doute et de l'hésitation ! »

Il se mit à marcher de long en large à travers sa geôle. Environ cinq mètres sur trois mètres cinquante. Il n'était pas à l'étroit, mais il se cogna quand même le front contre une barre de fer, fixée horizontalement aux rondins verticaux qui constituaient le mur. Il eut très mal. Il cria... Il cria d'une joie sauvage : « Alors, tu te réveilles, petit Goer ? Un Goer normal devrait être un peu syge et avoir des yeux de syge. Non ? »

Il chercha une fente dans la paroi pour essayer de voir à l'extérieur. Il n'en trouva pas. Les murs de bois et de métal étaient parfaitement compacts. Un vrai Goer – selon la domologie – n'aurait pas eu besoin d'une fente dans le mur pour voir au-dehors. Il aurait vu, avec les yeux de l'esprit, à travers l'épaisseur du bois, jusqu'à dix mètres, ou dix kilomètres. Ou dix parsecs...

« Combien sont-ils pour me garder ? » La réponse lui vint tout de

suite à l'esprit. « Quatre sentinelles ? C'est beaucoup. Le colonel Dougga se méfie donc tant de moi ? »

Il avait maintenant envie d'agir très vite, ne fût-ce que pour vérifier la justesse de son intuition. « Il faut... Mais non... Et Jeff ? Que devient-il ? Il arrive ? Et il n'est pas seul. Qui l'accompagne ? Une femme ? »

David, d'une certaine façon, s'amusait. Il ne croyait guère à toutes les intuitions qui fulguraient dans sa tête, en rangs serrés, comme des éclairs dans un ciel d'orage. Il avait décidé sur un coup de colère de jouer à y croire. Il sentait une sorte de folie joyeuse le porter, l'emporter et chasser la peur.

Il ne pouvait savoir que son destin se jouait à ce moment. Son destin et celui de l'humanité tout entière.

Peut-être même le destin de toutes les races pensantes de l'Univers...

Il tomba à genoux, porta les mains à son visage baigné de larmes. Des gouttes salées mouillaient ses lèvres. Quelque chose d'effroyablement crispé, serré comme un garrot mortel, s'était dénoué soudain au fond de lui. Et il en pleurait d'émotion.

Des secondes passèrent. Des minutes... Il était maintenant prêt à se battre, mais ne savait pas encore très bien comment. Il savait pourtant qu'il lutterait de toutes ses forces, qui étaient grandes. Qu'il lutterait jusqu'au bout du monde, au bout du temps. Et ce qu'il devinait de l'avenir le terrifiait et l'exaltait.

Un bruit métallique le ramena à la réalité. Il se dressa. Un bruit de clé rouillée tournant dans une serrure à moitié bloquée... « Bon, pensa-t-il. Les gardes viennent me chercher pour me conduire au colonel Dougga ! » La porte s'ouvrit. La cellule s'éclaira. Il chercha d'instinct la source de cette lumière et ne la vit pas. L'homme – un garde de la police montée – fit un pas en avant, trébucha et s'écroula avec un gémissement sourd. « Il est blessé... Une attaque ? Jeff ? » Mais non, ce n'était pas une attaque. C'était... David refusa tout d'abord de comprendre ce qui venait d'arriver. Il bondit, referma la porte et réussit à bloquer le loquet déglingué. A ses pieds, le garde couché en chien de fusil geignait faiblement mais ne bougeait plus.

David entreprit de lui enlever son uniforme. Ses mains qui tremblaient un peu au début se raffermirent très vite. La tunique, le ceinturon, le pantalon, les bottes... L'homme de la police montée était un peu plus grand que David. Plus gros aussi. « Je vais flotter là-dedans... » Il releva les manches, serra le ceinturon au dernier cran, coiffa la casquette qui avait tendance à lui tomber sur les yeux. Le fusil... « Je ne m'en servirai pas, décida-t-il, mais j'en ai besoin. »

C'est alors qu'il s'étonna de voir la marque de l'arme inscrite sur la crosse en petits caractères méréans. On eût dit que trois lunes éclairaient la baraque fermée. Le garde n'avait pas de lampe. Aucune lumière ne filtrait de l'extérieur... David promena les mains devant ses yeux. Il n'avait pas le temps d'étudier le phénomène. Il se souvint d'avoir pensé quelques minutes plus tôt : « Un Goer normal devrait avoir des yeux de syge... » Par dérision. Il ne croyait pas que les Goers fussent des métis de syges, comme le prétendait la délirante et haineuse propagande des oons.

Mais d'où lui venait donc cette extraordinaire vision nocturne qu'il n'avait jamais possédée ?

Il sortit prudemment et enferma le garde à sa place. C'était le sous-officier responsable du baraquement. Il possédait la clé que David enleva et jeta. « Pourquoi a-t-il ouvert cette porte ? S'il était vraiment venu me chercher, il n'aurait pas été seul. Pourquoi a-t-il perdu connaissance si à propos ? Est-il blessé ?

« Est-ce moi qui... »

David était maintenant certain de sa responsabilité. Le dieu des Goers savait seul comment il avait pu attirer le garde dans sa prison et le mettre hors de combat dès son entrée. Mais il l'avait fait. Et il pouvait recommencer quand il le voudrait.

Dehors, la clarté lui parut plus faible qu'à l'intérieur. Son acuité visuelle avait peut-être été augmentée, par l'état d'exaltation dans lequel il se trouvait un moment plus tôt. Et maintenant qu'il était plus calme – toujours tendu mais plus calme – cette faculté nouvelle se normalisait. Deux lunes brillaient dans le ciel strié de nuages rougeoyants : Suva et Suvi. La température était toujours fraîche, à cause de la barrière phasique qui drainait le vent du nord.

David repéra les trois autres sentinelles. Il vit, à quelques centaines de mètres, une sorte de chalet aux fenêtres éclairées. Sans doute le P.C. du colonel Dougga. Les lieux lui étaient familiers. Il avait

visité près de cent fois le poste des douanes méréanes et le village abandonné. Mais il lui semblait les connaître encore mieux que d'habitude. Il aurait pu situer n'importe quel caillou qui risquait de rouler sous ses pas, n'importe quelle brèche dans les ruines où s'abriter en cas de danger. De plus, les hommes qui veillaient sur le poste frontière, même éloignés, même dissimulés, lui apparaissaient sous forme de silhouettes rougeâtres, pâles mais distinctes. Il fit une évaluation sommaire : nombre, distance, position. Il avait l'impression que personne ne pouvait bouger dans un rayon de cent mètres autour de lui sans qu'il en fût averti. Une petite tache rose boula sur un tas de ruines. Peut-être un lapin ou un rongeur quelconque...

Le passage conduisant à l'entrée du tunnel se trouvait à plus de cinq cents mètres et quatre hommes de la police montée le gardaient. Jeff Lobo et la femme qui l'accompagnait allaient surgir là, dans quelques minutes. La police méréane les arrêterait alors par surprise. Non... Jeff Lobo se méfiait : il ne se laisserait pas surprendre. Lui aussi était un Goer, de même que la jeune femme avec lui.

David s'interrogea un instant sur cette inconnue. Puis une inquiétude lui vint. La lumière baissait. Sa vision nocturne se fatiguait. Les silhouettes rouges indiquant une présence humaine pâlissaient et vacillaient.

Tout à coup, il se sentit seul et perdu. La surpuissance qui habitait depuis un moment son esprit et son corps commençait à s'éteindre. Pouvait-il la ranimer ? Il essaya, une seconde, puis renonça. Il ne savait pas. Il ne savait rien. Et il doutait. Il s'élança. Il lui fallait gagner le passage avant d'avoir complètement reperdu cette vision nocturne et les pouvoirs mystérieux éveillés avec elle. Il courut dans l'obscurité grandissante. Les cailloux roulaient sous ses pas et il ne voyait plus les brèches dans les murs en ruines.

Une voix jeta quelque sommation en méréan, pareille au cri d'un loup blessé dans la grande forêt populaire. David frissonna et perdit un peu de son élan. Il avançait de mur en mur, en profitant des zones d'ombre, le fusil du garde serré dans sa main droite. Une détonation éclata. Il n'entendit pas l'impact du projectile, trop loin de lui. Mais on lui tirait dessus... Peut-être avait-il encore le pouvoir de dévier les balles ? Il se mit à zigzaguer, trahi par ses deux ombres qui s'allongeaient dans le clair des lunes. Il chercha désespérément une ruse : tout ce qui lui venait à l'esprit lui semblait dérisoire. Epuisé, il se jeta au sol.

Son fusil, projeté en avant, glissa hors de sa portée. Il attendit, le

front, le nez, la bouche dans la poussière. Il soupira et la poussière balayée par son souffle l'aveugla. Il entendit des claquements de bottes sur le sol pavé, au centre du vieux village. Un chien hurster lança un aboiement sec, signalant qu'il se mettait en chasse.

David ferma les yeux. « Alors, petit Goer, tu te croyais devenu un dieu ? » Il n'était plus qu'un homme ordinaire, la peur au ventre et le cœur au bord des lèvres.

Il eut envie de mourir. Mais il avait tant envie de vivre... « Thorbar ! Ils seront sur moi dans une minute... » Il ricana. L'ancien dieu de Boam passait pour l'ennemi mortel des Goers : ce n'était pas le moment de l'invoquer.

Il rampa jusqu'à son fusil, se releva. Le premier hurster jaillit au coin d'un mur et s'arrêta, trompé peut-être par l'uniforme de David. Un second chien se montra, hésitant. C'étaient d'énormes bêtes au corps allongé, au long poil sombre, aux pattes fines et dures comme des tringles de métal. Le premier repartit d'un bond et passa en trombe près de David. Le second disparut dans une autre direction. Alors, David se mit à marcher tranquillement vers le passage. Un policier méréan l'appela : « C'est toi, Grek ? » Il grogna une réponse indistincte et continua.

Il marchait à grands pas tranquilles vers le salut ou la mort. Il déboucha dans un espace libre, noyé sous le clair des lunes. Tout comme le chien un instant plus tôt, il marqua une brève hésitation, puis s'avança à découvert. Il sentit qu'il était pris une seconde avant que le cercle des policiers méréans ne se referme sur lui. Cinq, six, huit... Braquant leurs fusils à canon court, pareils au sien qu'il laissa tomber à ses pieds.

Il sourit de désespoir, ce qui était une attitude typiquement goère. Quel sort lui réservaient les Méréans ? La déportation ou la mort ? Au mieux, il devrait accepter la mission du colonel Dougga et livrer Markus Aloven aux services spéciaux de Méréa. Un fil de glace lui serrait la poitrine et lui étranglait le cœur. Il se sentait glisser lentement au fond d'un gouffre nauséux. Sa chute était à la mesure du rêve fou qui l'avait emporté un moment.

Son fusil s'écrasa sur les pavés disjoints du vieux village avec un bruit énorme.

Alors, les huit gardes de la police montée méréane lâchèrent leur propre fusil. L'une après l'autre, les huit armes s'écrasèrent avec un

bruit énorme sur les pavés du vieux village.

« Oh, camarade Goer, ce n'était donc pas un rêve ? » Les huit hommes se tenaient maintenant figés, tous leurs muscles relâchés, les deux bras pendants, une jambe ployée et la bouche entrouverte. Pareils à des mannequins brisés, à des dormeurs éveillés... David perdit une douzaine de précieuses secondes. Trop stupéfait pour réagir et trop occupé à reprendre son souffle. L'inspiration lui vint sans qu'il en eût tout à fait conscience.

Il plia les deux genoux, baissa les épaules et se laissa rouler sur le sol en se protégeant de son mieux. Si tendu qu'il en oubliait de respirer, il guettait cinq des huit hommes placés dans son champ de vision. Encore quelques secondes, puis l'un d'eux l'imita, se posa sur les genoux et bascula en avant. Les autres s'abattirent en masse, s'entrechoquant parfois et s'étalant avec une certaine brutalité.

David cueillit son fusil et bondit. Ses vêtements trop amples le gênaient pour courir. De plus, il n'était pas très sûr d'avoir gardé la bonne direction. Un homme surgit à trois ou quatre pas. Peut-être un civil. En tout cas, il n'avait pas d'arme. Mais David n'avait plus le temps de l'éviter ; il lui fonça dessus en se servant de son fusil comme d'un boutoir. La crosse levée atteignit l'homme à la mâchoire. Un direct du droit. L'inconnu s'effondra sans avoir pu crier. Mais les hursters s'étaient lancés à la poursuite de David. Il les entendait galoper et gronder derrière lui. Se retourner pour les fusiller ? Combien étaient-ils ? Deux ou plus ? Aurait-il le temps de les tuer tous ? Il continua.

Il ne devait pas être loin du passage. Mais il ne voyait pas la sentinelle qui aurait dû se trouver là. Et il se laissa surprendre. Une gueule puissante se referma sur son avant-bras droit. Il cria et lâcha son fusil. Il avait péché par excès de confiance. Il s'était cru sauvé parce qu'il avait neutralisé les huit gardes d'une façon presque magique. Mais comment se débarrasser des chiens ? Ils étaient déjà deux ou trois sur lui.

Il eut une seconde d'espoir. Quelque chose allait se passer. Les hursters allaient l'oublier ou tomber endormis ou... Il dut protéger son visage avec ses bras. Il se défendit avec son genou ; mais il était de plus en plus empêtré dans ses vêtements. Il se vit perdu.

Une détonation claqua, toute proche mais à peine audible. Un chien se détacha de lui, émit un bref gémissement. David reconnut l'arme. Un pistolet ugien, modèle réglementaire des sous-officiers

d'infanterie, avec silencieux. Les douaniers aussi en étaient équipés... Le deuxième chien mourut. David se releva.

— Jeff, tu arrives juste à temps !

— Vite ! dit Jeff. La voie est libre. Nous nous sommes occupés des deux gardes.

Le troisième hurster de la meute rampait le nez dans la poussière aux pieds d'une jeune femme blonde, vêtue d'une jupe claire.

— Etes-vous blessé ? Je suis Kate Aloven. Venez !

— Comment savez-vous...

— Plus tard !

Ils s'engouffrèrent dans la bicoque où était dissimulée l'entrée du tunnel. Libéré, le hurster survivant s'enfuit en geignant. Jeff Lobo alluma une torche puissante. David remarqua que Kate Aloven avait les yeux noirs de son père. Des yeux immenses, au regard de feu liquide, presque insoutenable.

Une chambre secrète avait été aménagée dans le tunnel. Ils s'y reposèrent un moment. Une meurtrière permettait de surveiller le passage. Les Méréans ne tentèrent pas de le franchir. David raconta son histoire en buvant un verre de vin de pommes sauvages. Un verre puis un deuxième... Kate souriait.

— J'avais presque deviné.

— Elle m'a averti qu'il se passait quelque chose de grave de l'autre côté de la frontière, dit Jeff.

— Mais pourquoi..., commença David.

Le sourire de la jeune femme s'accrut.

— Je ne suis pas infallible. Comme beaucoup de Goers, je possède certains dons... Oui, les dons que la domologie essaie de décrire et d'expliquer. Je m'en sers plutôt mal. Je n'ai jamais pu m'entraîner : les domologistes interdisent d'utiliser les pouvoirs sauf si c'est une question de vie ou de mort. Dans ce cas, ils se manifestent souvent sans qu'on l'ait voulu. Mais à contretemps, trop tard... Enfin, j'ai réussi à m'évader. Mon frère, Boris, qui est pourtant plus doué que

moi, a échoué. Il a été déporté de je sais où. J'ai juré de le retrouver. Je savais notre père menacé ; mais je le croyais déjà passé en Méréa. Je connaissais un peu votre filière. Je suis venue à Oyenbu sans avoir décidé si je rejoindrais provisoirement mon père en Méréa ou si j'aurais une brève entrevue avec lui avant de rentrer en Ugia pour aider Boris.

« Si j'avais fait fonctionner mon instinct plus tôt, il m'aurait peut-être dit que mon père était encore à Omswaa. Il m'a tout de même permis d'arriver jusqu'au caporal Lobo. Nous vous avons attendu. J'ai pressenti que la situation en Méréa était moins simple que je l'avais cru. Mon père le savait. Il n'avait jamais eu très envie de partir. Une fois, un diseur de proverbes lui a tiré : « Attention, vous reculez pour mieux sauter ! » Il a attaché beaucoup d'importance à cet avertissement. Il estimait que ça pouvait concerner son départ en Méréa. Et le sort des Goers de l'autre côté de la frontière... »

— Et maintenant, qu'allons-nous faire, sergent ? demanda Jeff Lobo.

David but lentement les quelques gouttes qui restaient au fond de son verre. Son expédition lui laissait une impression amère de demi-échec et une autre, exaltante, de demi-succès. Il ne savait quelle était la vraie. Mais il se sentait un autre David Serguéi. Qu'avait-il encore de commun avec le sergent des douanes qui franchissait la paroi phasique quelques heures plus tôt, d'Ugia vers la terre promise des Goers ? La perte de son uniforme, resté là-bas, dans la baraque où on l'avait enfermé, était tout à fait symbolique.

Il se leva. Jeff le regardait avec curiosité, conscient du changement intervenu en lui. Le petit sergent des douanes ugiennes devenait un chef goer.

— La filière est morte, dit-il. D'après ce que j'ai compris ça ne vaut plus la peine. La chasse aux renards sera bientôt ouverte sur toute la planète. En outre, les Méréans vont sans doute nous dénoncer à la police ugienne et à nos supérieurs. Je pars, Jeff. Il faudrait que tu t'occupes du tunnel cette nuit. L'idéal serait de le bloquer en le préservant. Les Goers auront peut-être à s'en servir encore. Après, tu décrocheras sans attendre. Je ne te donne pas d'autres consignes. Mais si tu décides de franchir la frontière, il vaudrait mieux que tu le fasses loin d'ici et sous une fausse identité...

— D'accord, fit Jeff Lobo en riant. Je ne suis qu'un pauvre douanier. J'ai bien besoin de l'aide de mes chefs.

— Je sais que tu es un type formidable, Jeff. Tu es sûrement beaucoup plus malin que ton sergent. Mais je connais ton insouciance, ton mépris du danger. Mettons que je suis la voix de ta conscience.

— Merci, David Goer. J'espère que nous nous reverrons en bonne santé. Dans le cas contraire, je te donne rendez-vous au jugement dernier pour les explications !

— N'essaie pas de me convertir à la domologie. Je ne suis pas encore prêt. Plus tard, peut-être... Kate, nous devons rejoindre votre père le plus vite possible et l'emmener. Où ? Je n'en sais rien. Nous verrons. Il faut qu'au jour, nous soyons loin d'Omswaa. Oyenbu n'est plus un refuge sûr. Je propose que nous partions vers l'intérieur. Vers Voorna, peut-être. J'ai entendu dire que les Goers de la capitale étaient assez bien organisés.

— Ils sont aussi en train d'affronter la première vague de la répression.

— Votre père décidera.

— Ne comptez pas trop sur le grand domologiste Markus Aloven pour les questions pratiques !

— A Voorna, ma famille pourra peut-être nous aider.

— De toute façon, les Goers vont s'organiser, dit Jeff. Il y aura des groupes clandestins, de nouvelles filières d'évasion, des mouvements de résistance.

— Il y aura la guerre, fit David. Nous nous battons. Mais il faut d'abord mettre à l'abri Markus Aloven.

— Mon père ne voudra pas être à l'abri. Il voudra se battre.

— Nous verrons.

Kate posa la main sur le poignet de David et prononça d'une voix douce et chantante deux ou trois versets de la tradition goère, dans une vieille langue terrestre que les deux douaniers connaissaient mal. Puis elle reprit, en ugien :

— Sergent Serguéi, tu as un magnifique nom goer. Si le peuple goer décide de se battre, j'espère que tu deviendras vite sous-lieutenant !

David retira son bras,

— Tu te moques de moi, jeune femme ? Si tu souhaites partir avec Jeff, nous pouvons intervertir les rôles. Je resterai ici pour m'occuper du tunnel.

Kate lui saisit de nouveau le poignet.

— Je ne me moque pas de toi. C'était une façon pudique de dire qu'à mon avis tu peux devenir quelqu'un d'important dans... euh, notre future armée.

— Je n'ai pas d'ambitions militaires, dit David sèchement.

Jeff ricana.

— Voilà une parole historique. Celle d'un futur commandant en chef !

David se dérida un peu.

— Très bien, dit-il, je commence tout de suite. Soldat Kate Aloven, préparez votre paquetage, nous partons en campagne !

Il se retourna brusquement vers Jeff et l'étreignit avec force. Les deux compagnons s'embrassèrent sans un mot puis se séparèrent en évitant de se regarder.

— Des choses très graves se passent en ce moment du côté d'Omswaa, dit Kate.

Jeff hocha la tête.

— Nous le savons.

— On en parlera en route, dit David.

— Attendez, fit la jeune femme. Il faut que Jeff le sache. Les envoyés de Thank sont arrivés en Ugia. Le conseil secret de domologie... mon père n'en fait plus partie... a estimé que la règle du jeu était ouvertement violée...

— Quelle règle du jeu ? demanda innocemment David.

— Tu n'as donc pas la moindre notion de domologie ?

— Jusqu'à maintenant, je n'y croyais pas.

— Je t'expliquerai en route.

— Les membres du conseil ont fait une chose que mon père avait toujours refusée. Ils ont demandé l'arbitrage des porteurs d'âme...

David ne put s'empêcher de questionner, dévoilant une fois de plus la profondeur de son ignorance.

— Qui sont les porteurs d'âme ?

— Tais-toi et écoute ! cria Jeff.

— Mon père ne pensait pas qu'on puisse prendre contact avec les porteurs d'âme. Sauf par la prière, et encore... Il prétendait que les Boaras et leurs agents ne se mêlaient plus depuis longtemps des affaires des hommes. Il avait tort. Je ne sais pas comment les domologistes orthodoxes s'y sont pris, mais ils ont réussi à alerter les porteurs d'âme.

— Est-ce qu'il y a une preuve ? demanda Jeff.

— Oui, je crois... Les porteurs d'âme ont annoncé leur visite pour bientôt. La situation en Ugia pourrait changer de façon radicale. Et même sur tout Boam... J'espère et j'ai peur.

— Je te comprends, dit Jeff. Les porteurs d'âme pourraient mettre de l'ordre sur la planète, chasser les Thanks, arrêter les persécutions... Mais tu sais comme moi qu'ils sont idiots.

David intervint sur un ton amer :

— C'est aussi l'impression que j'ai... d'être idiot !

Les deux autres ne l'écoutaient pas.

— Oui, dit Kate à regret. Je l'ai assez entendu... Mon père insistait beaucoup sur ce point. Il se prenait quelquefois la tête dans les mains : « Ah si je savais pourquoi les porteurs d'âme sont idiots ! » L'explication traditionnelle ne lui paraissait pas convaincante, naturellement... Il fallait donc que je le prévienne. C'est pourquoi j'ai tenté de le rejoindre ici. Et maintenant...

David soupira d'impatience.

— Maintenant, qu'est-ce que nous attendons ? L'arrivée des porteurs d'âme à Oyenbu ?

Kate sourit gravement, embrassa Jeff à son tour.

— Nous partons. Je t'enseignerai la domologie sur la route d'Omswaa !

— Le temps d'enfiler un uniforme de rechange et on y va ! décida le sergent David Serguéi.

CHAPITRE V

David freina deux ou trois dixièmes de seconde trop tard. La tout-terrain dérapa légèrement sur la piste poussiéreuse et se mit en travers devant la chicane des cavaliers. Il n'y avait rien du tout derrière les trois chevalets de bois : ni véhicule, ni chevaux de frise, ni aucun obstacle lourd. C'était un barrage de pure forme. David regretta de n'avoir pas foncé, au risque d'écraser une sentinelle.

Il regarda sa compagne et se força à lui sourire.

— C'est un crétin de douanier ! fit une voix méprisante.

— A vos ordres, Premier Maître Cavalier ! répondit David machinalement.

Trois ou quatre soldats entourèrent la voiture. L'un d'eux ouvrit la portière du côté de Kate.

— C'est pas vrai ! Il a une femme avec lui !

— Jeune ? demanda un autre.

— Baisable, dit le cavalier qui se penchait sur Kate.

Un, projecteur s'alluma, inondant de lumière le sergent Serguéi et sa passagère. En supplément, un Premier Maître, c'est-à-dire un sous-officier de la cavalerie populaire, braqua une puissante torche électrique dans les yeux de David.

— Votre ordre de mission, sergent.

David baissa la tête.

— Je ne suis pas vraiment en mission.

Deux cavaliers tirèrent Kate hors de la voiture.

— A votre avis, Premier Maître, qu'est-ce qu'il fout, le douanier, avec cette belle fille ?

Kate, d'un geste ostensible, posa la main sur la fente de sa jupe, boutonnée jusqu'à mi-cuisse. Elle se mit à défaire un bouton en regardant les hommes d'un air provocant.

— Je suis une pute, cavaliers ! dit-elle tranquillement.

« Elle avait préparé ce scénario avec Meg ! » pensa David. Il se demanda si elle n'avait pas eu l'occasion de le jouer un peu plus tôt, en venant à Oyenbu.

— C'est vrai, ça ?

Le sous-officier s'adressait à David, mais il regardait Kate. Il se tourna vers celui de ses hommes qui avait pris la jeune femme par le bras et l'examinait de près.

— Afbo, il paraît que tu t'y connais en putes ? C'en est une, à ton avis ?

— Faut voir, chef, répondit le cavalier.

Il caressa les cheveux de Kate, les renifla, promena les doigts sur ses joues, sur ses lèvres, dans son cou.

— Tu es bien timide, cavalier ! dit-elle.

— Ah, ah ! fit-il. Tu vas voir.

Elle ne sursauta même pas lorsqu'il lui posa la poigne sur les fesses.

— Les hommes de la cavalerie populaire sont jeunes et beaux, dit-elle. C'est un avantage.

— Autre chose que les douaniers, hein ?

Kate en convint. Elle avait l'air de s'amuser beaucoup. Le Premier Maître insista.

— Un cavalier vaut combien de douaniers, dis-moi ? Au fait, quel est ton nom... ton nom de pute ?

— Je m'appelle Shaïna.

Afbo avait fait sauter quelques boutons et entrepris de soulever la jupe de Kate.

— Faut que je voie ses dessous avant de me prononcer !

— Une espionne pourrait s'habiller en pute, remarqua un très jeune cavalier qui avait une tête à être inscrit au parti oon.

— Ah, ah, une espionne !

Le cavalier Afbo avait déboutonné jusqu'à la ceinture la fente de la jupe qui tomba aux pieds de Kate, révélant un court jupon de dentelles.

— T'as pas un peu chaud, mignonne ? J'oubliais : faut ce qu'il faut pour faire la pute !

Le jupon prit le même chemin que la jupe, sous les mains expertes du cavalier. Celui-ci se déclara satisfait de la lingerie arachnéenne qui gainait les cuisses et le ventre de la blonde Shaïna. Si blonde, si blonde...

David n'avait pas bougé. Les épaules écrasées contre le dossier de son siège, il crispait les deux mains sur le volant et serrait les dents pour ne pas hurler de rage. Il espérait vaguement que cette colère allait réveiller une nouvelle fois ses pouvoirs secrets de Goer, balayant du même coup les quatre cavaliers ou les jetant sur le sol de la piste comme des poupées de son. Et sans qu'il eût même à le vouloir... Il ne savait d'ailleurs que vouloir, que souhaiter. Il sentait Kate, devenue Shaïna, prête à tenir son rôle jusqu'au bout. Et puisque lui-même s'était fait piéger stupidement dans ce barrage, la réussite de Shaïna était leur seule chance de s'en sortir.

Le Premier Maître insistait maintenant pour que la jeune femme répète après lui : « Un cavalier vaut quatre douaniers... » Afbo fit monter les enchères :

« Six douaniers... » Et un autre : « Six douaniers et trois sergents ! » Kate-Shaïna éclata de rire.

— Un beau cavalier vaut cent douaniers, dont quatre-vingt-dix-neuf sergents !

Cette tirade fut très applaudie. Les soldats et leur chef abandonnèrent le barrage, oubliant David dans sa voiture, pour entraîner leur conquête vers le camion arrêté à trente mètres de là. « Espérons qu'ils ne sont pas plus de quatre ! » Un des hommes revint presque aussitôt, s'approcha de David.

— Je passe le dernier. Il y en a pour un moment. Le premier maître commence, naturellement, et je suppose qu'il va pas se presser. Tu l'as levée où, cette blonde ?

— Euh, à la frontière.

— Et tu vas où, avec elle ?

— Je connais une auberge tranquille sur la route d'Omswaa, pas loin d'ici. Je comptais y passer la nuit.

— Et ça change ton programme, qu'on la baise ?

— Je pense que non.

— Pour nous, c'est gratuit, hein ? Tu nous l'offres, pas vrai.

— Je n'ai pas le choix.

— Non, tu l'as pas. Mais je te conseille de faire attention. On circule plus sur la route d'Omswaa et on rentre plus dans la ville.

— A cause de la visite du lieutenant-général de la cavalerie ?

— Ah, tu es au courant ? Oui... Mais il y a d'autres visiteurs de marque. Des visiteurs qui viennent de loin.

Le soldat baissa la voix, d'instinct, et regarda furtivement autour de lui.

— Je cause trop peut-être. Mais faut bien que je passe le temps en

attendant mon tour !

— Thanks ? souffla David.

L'homme s'écarta de la voiture.

— J'ai rien dit !

La voiture des douanes roulait depuis un long moment dans un chemin forestier. Un vent tiède soufflait entre les troncs pâles des eks et des oms. Les deux lunes projetaient sur la piste des ombres légères, fugitives et tremblantes. Une odeur épaisse, sucrée et grasse montait de la sylve. Des feux follets couraient au ras du sol, dans le sous-bois pourrissant.

David avait pris un risque en s'engageant dans la grande forêt populaire d'Omswaa, pour contourner la ville. Pourquoi contourner la ville ? Il se fiait à son instinct. Mais la forêt était un nid d'oons... Et Kate-Shaïna se taisait depuis qu'ils avaient été libérés par les cavaliers. Elle éclata soudain, comme réveillée par un cahot :

— Il faudra vous mettre une chose dans la tête, vous, les Goers. Sans vos femmes, vous êtes foutus !

David ralentit pour traverser une fondrière.

— Kate...

— Appelle-moi Shaïna. C'est décidé : ça sera mon nom de guerre !

— Tu m'en veux ? demanda-t-il.

Elle rit et lui caressa la main.

— Qu'est-ce que tu crois ? J'ai dit vrai : ces hommes étaient tous jeunes et beaux. Deux au moins faisaient bien l'amour.

— Est-ce que tu te fous de moi ?

— Pas du tout, petit Goer. Je t'offre simplement une occasion de devenir adulte. Oui, tu dois avoir dix ans de plus que moi, mais je te trouve bien jeune. Le combat du peuple goer sera très dur. Les femmes y auront leur place, la première peut-être. Mais pas les gamins sentimentaux. Tu as trente secondes pour devenir un homme !

— Hein, quoi ? fit David, cramponné au volant de la tout-terrain. Qu'est-ce que c'est que cet ultimatum fou ?

— Tu vas changer de nom immédiatement. David Serguéi est le nom le plus goer que j'aie jamais entendu. Fais comme moi : prends un nom de guerre ugien. Vite !

— Pourquoi vite ?

— Ne réfléchis pas. Sers-toi de ton instinct.

— Kaen, dit-il. Kaen Kahar... Est-ce que ça sonne assez ugien ?

Shaïna haussa les épaules.

— Peut-être... J'ai eu tort de me fier à ton instinct. Il nous a trahis. Kaen est une déformation de Gain, un vieux prénom terrestre. Suivant la tradition prégoère, Caïn a tué son frère Abel, à l'aube des temps. Mais les Ugiens ne le savent pas. Et Kaen ne sonne pas du tout goer. Tant pis pour le présage. Adopté. Tu seras Kaen et je serai Shaïna. J'ai déjà des papiers à ce nom. Il faudra t'en procurer. Maintenant, arrête-toi quelques minutes.

— Tu es folle ! s'écria David-Kaen. Le temps presse. Ton père...

— Je sais. Mais ce que j'ai à te dire est plus important que n'importe quoi au monde. Nous pouvons être séparés. Tu peux aller... dans un camp, n'importe où. Tu dois absolument connaître les bases de la domologie. D'ailleurs, je suis sûre que tu as déjà entendu ces choses. Elles sont enfouies dans ta mémoire. Tu les as chassées de ton esprit pour des raisons que je ne veux pas connaître. Maintenant, elles vont devenir ta foi et ta vie. Si tu doutes quand j'aurai fini, tu n'auras qu'à descendre et te tirer une balle dans la tête !

CHAPITRE VI

« Domologie » vient de Dom, le nom d'un grand ordinateur du système Goer, installé il y a près de mille ans à Bemerkenstaglak, dans le Nejernoey, que nous appelons aujourd'hui Noé. Le système Goer a été fondé par Joal Goer, appelé d'ailleurs le Fondateur, qui fut le premier Goer transporté sur Shiraboam, la planète du jugement, aujourd'hui Boam. Joal Goer a vécu près de mille ans. Après sa mort, il a été intégré par Dom et il a créé la domologie.

C'était d'abord l'histoire de sa vie et de ses luttes, le récit de ses découvertes. Plus tard, Serguéi Goer, qui était non pas son fils comme on l'a dit, mais son père, bien qu'il soit arrivé sur Boam avec un millénaire de retard, a repris son œuvre et tenté de réaliser l'union avec les syges de Noé. L'histoire de sa vie et de son action est aussi dans la domologie. Et bien d'autres choses encore.

Tout a commencé avec les Boaras. Nous ne savons presque rien d'eux. Leur origine se perd dans la nuit des temps. A leur sujet, la domologie est surtout riche de conjectures. Il s'agit d'une race très ancienne, probablement non-humaine, qui a régné sur une vaste portion d'Univers pendant des millions d'années. Un jour, c'est-à-dire un millénaire, ils ont décidé de quitter ce plan de réalité et de léguer leur prodigieuse science à

une race plus jeune, qu'ils jugeraient digne de leur succéder. La succession est maintenant ouverte depuis environ deux mille années de Boam. Les Boaras, par l'intermédiaire de leurs envoyés, les porteurs d'âme, ont mis en concurrence de nombreuses races pensantes, dont les humains : ceux de la Terre et ceux de trois ou quatre autres mondes. A l'intérieur même de la race humaine, de mortelles rivalités sont apparues, notamment entre les Terriens et les Oonantis.

La « guerre de succession de l'Univers » a commencé ainsi. On dispute encore pour savoir si elle était inévitable, si les Boaras l'avaient voulue en secret ou si elle ne s'est déclenchée que par la faute des porteurs d'âme et de leur infinie stupidité. Une des questions que se posent les domologistes depuis des siècles est celle-ci : « Pourquoi les porteurs d'âme sont-ils idiots ? »

Le testament spirituel de Joal Goer, le Fondateur, est pourtant clair à cet égard. Il dit ceci : « Les porteurs d'âme sont des demi-robots qui ont peut-être oublié ou mal compris les instructions de leurs maîtres boaras. Ils devaient nécessairement être inintelligents pour échapper à la tentation de capter l'héritage à leur profit... » Telle est l'explication qui a force de loi en domologie depuis toujours. Tous les domologistes orthodoxes l'acceptent sans rechigner. Parmi les autres, il en est au moins un qui l'a mise en doute publiquement : Markus Aloven. Ce qui lui a valu une notoriété planétaire, bien que les neuf dixièmes des Boamiens ne comprennent pas l'intérêt de la question. L'ennui, c'est que Markus Aloven n'a pas d'autre explication à proposer de l'imbécillité des porteurs d'âme.

Des milliers d'humains, peut-être des millions, originaires surtout de la Terre et d'Ikar, ont été transportés sur Boam au-cours du précédent millénaire par les représentants des Boaras. La planète avait été choisie par eux pour devenir la terre d'épreuve et de renouveau des humains purifiés par le jugement. Si le plan des Boaras avait réussi, une race d'hommes unissant une haute qualité morale à une exceptionnelle puissance intellectuelle se serait forgée sur Boam. Ces humains, à la fois bons et intelligents, loyaux et courageux, auraient alors pu briquer l'héritage au nom de l'espèce tout entière... Mais était-ce bien le plan des Boaras ? Les domologistes orthodoxes le croient sans discussion ; les domologistes critiques font remarquer prudemment qu'on n'a jamais eu aucune preuve touchant le dessein des Boaras. Quant à leur existence...

Aucun homme vivant aujourd'hui sur Boam n'a jamais rencontré un porteur d'âme, bien que nos ancêtres aient été à plusieurs reprises en contact avec eux. Et nous ne connaissons les Boaras que par leur témoignage, tel que la domologie nous l'a rapporté. Et surtout le document de base qui est le testament de Joal Goer. « Il m'a fallu un demi-millénaire

pour découvrir la vérité sur le projet des Boaras. C'est la première épreuve que chaque race en compétition doit remporter. Certaines ne trouveront jamais et s'en moquent, pour leur bonheur peut-être. Quelques compagnons de la première heure et moi-même avons décidé – après des dizaines d'années de doute et de déchirement – de revendiquer une part de l'héritage, au nom des humains de la Terre, d'Ikar et d'ailleurs. Nous n'en sommes pas plus indignes que d'autres. Et les autres... Certains veulent posséder pour eux seuls la science et la puissance des Boaras. Ils sont prêts à s'en emparer par n'importe quel moyen, en profitant bien sûr de l'imbécillité des porteurs d'âme incapables d'assumer leur rôle d'arbitres. C'est aussi le cas de quelques humains, en particulier les habitants de la planète Oonantia.

Nous avons choisi de respecter la règle du jeu. L'épreuve durera sans doute encore longtemps : des siècles ou des millénaires. Mais il y a aussi quelques chances pour qu'elle se précipite par la disqualification des tricheurs. Nous l'espérons sans trop y croire. Les porteurs d'âme sont tellement idiots qu'ils ne voient peut-être même pas les tricheries de nos ennemis. Chez nous, la tentation a été forte d'employer les mêmes moyens. Il est vrai que nous avons un gros retard scientifique et technologique. On peut dire cyniquement que notre intérêt était de jouer la carte morale, en espérant que les Boaras, si loin qu'ils soient, veillaient d'une façon ou d'une autre et n'accepteraient pas la victoire des tricheurs. C'est un pari. Nous le maintenons, mais nous savons désormais que nous pouvons le perdre. Et contre notre gré, nous avons été entraînés dans l'engrenage de la guerre de succession. Nous nous battons.

Le beau projet des Boaras était de faire avancer en même temps science et conscience chez leurs futurs héritiers. Peut-être réussiront-ils finalement. C'est pourquoi nous jouons le jeu... Mais nous avons été bien vite convaincus que les humains avaient d'énormes handicaps et qu'ils ne gagneraient jamais seuls la compétition. C'était aussi le cas des syges du Nejerneoy qui ignoraient jusqu'au sens et à l'existence de la compétition. Unis, les hommes et les syges auraient eu de bien meilleures chances. Nos concurrents, dont certains sont aujourd'hui nos ennemis mortels le pensaient aussi. Ils ont tout fait pour susciter la peur et la haine entre la race des hommes et celle des syges. Ils ont assez bien réussi.

Ils ont trouvé de brillants alliés parmi les représentants de la planète Oonantia. Les Oonantis ont choisi de jouer leur propre carte en se séparant du reste de l'humanité. Ils ont rejoint une coalition non-humaine et ont reçu entre autres missions celle de consommer la rupture entre les humains d'origine terrestre et ikarienne et les humanoïdes syges de Boam. Et si possible, pour plus de sûreté, de détruire les syges... Ainsi, la coalition non-humaine de Thank aura éliminé un concurrent peut-être redoutable...

Le système Goer a d'abord été un groupe de Terriens et d'Ikariens réunis pour diffuser les découvertes et les idées de Joal Goer, faire connaître à tous les humains le projet des Boaras et l'état de la guerre de succession. Puis le nom fut donné à la doctrine qui rassemblait ces hommes. Le système Goer est devenu une culture. On a appelé Goers tous ceux qui y adhéraient, de gré ou de force, consciemment ou non.

Serguéi Goer, venu sur Boam après la mort de son fils, Joal, a consacré sa vie à l'alliance des hommes et des syges. Alliance, fusion même, bien que les deux races fussent trop différentes pour permettre un métissage. Serguéi Goer avait découvert qu'à la mort d'un syge quelque chose qu'on pouvait appeler son âme transmigrait parfois dans l'esprit d'un être humain, envahissait son corps pour y induire des modifications profondes. L'individu-hôte devenait alors, du moins dans le meilleur des cas, un homme-syge. Il avait certains pouvoirs de syges : vision nocturne, accélération des réflexes, télépathie, action mentale à distance. Peut-être d'autres que nous avons oubliés.

Une race hybride d'hommes-syges aurait eu de bonnes chances pour l'héritage des Boaras. Serguéi Goer n'était pas le seul à le penser. Les Thanks et leurs alliés Oonantis avaient senti le danger. Ils intervinrent massivement contre les syges et les hommes du système Goer, qu'on appela bientôt les Goers. Les syges furent pourchassés dans leurs forêts et en grande partie exterminés. Les Goers étaient moins faciles à identifier et donc à anéantir. Les Thanks et les Oonantis – aujourd'hui les oons – ont tout fait pour que le nom de Goer suscite le mépris et la haine des bons Boamiens. Une tradition d'antigoerisme s'est instaurée sur toute la planète. Les Goers furent définis comme une race, ce qu'ils ne sont pas, n'ont jamais été. Et ils devinrent une race maudite, accusée d'avoir trahi l'humanité en frayant avec les syges.

L'alliance entre les syges et le système Goer a été réelle pendant deux ou trois siècles ; mais elle n'a jamais pu se développer jusqu'à toucher toute l'humanité de Boam. Les Thanks et les Oons veillaient. De plus, les caractères extrêmement précieux acquis par les humains au contact des syges n'étaient pas héréditaires. Ils se transmettaient par le lait maternel et... par le sang. Les syges étaient des vampires, après tout. Les Oons répandirent à ce sujet d'effroyables légendes. Ainsi, les Goers ont acquis leur réputation de vampires, de monstres, et sont devenus pour les Boamiens qui se considèrent comme normaux un objet de répulsion et d'horreur.

Les persécutions n'ont guère cessé. Cependant, les Oons et les Thanks ont fini par démanteler le système Goer. Les Goers survivants ont cessé tout combat, toute action. La plupart ont fini par oublier leur tradition. Depuis

environ cinq cents années, la race humaine s'est donc pratiquement retirée de la compétition. Le souvenir même de la compétition s'est perdu. Ainsi, les Goers, toujours méprisés dans certains pays, comme Ugia, ont bénéficié de quelques siècles de tranquillité, leurs ennemis estimant qu'ils n'étaient plus dangereux.

Pour l'Empire de Thank, l'héritage n'était cependant pas encore gagné. D'autres concurrents non-humains sont apparus, les Sua, que nous ne connaissons guère, se révélant les plus redoutables pour Thank, d'après ce qu'on a pu savoir. Craignant, ou feignant de craindre une alliance entre les Sua et les Goers, les Oons ont relancé les persécutions. C'est une arme à double tranchant : ils ont pris le risque de réveiller le peuple goer de sa léthargie. Et ils lui ont peut-être suggéré une solution à laquelle les domologistes n'avaient pas pensé : reprendre le combat aux côtés des Sua.

Il y en avait une autre : demander l'arbitrage des porteurs d'âme. Elle semblait avoir bien peu de chances d'aboutir. Les domologistes modernistes ou critiques n'y croyaient absolument pas. Certains doutaient même de l'existence des « demi-robots » envoyés par les Boaras. Mais les porteurs d'âme se sont manifestés, contre toute attente, et ont annoncé leur visite imminente sur Boam. Selon certaines informations, les Sua seraient déjà parmi nous. Quant aux Thanks, chacun sait qu'Ugia est leur colonie. Ils ne se cachent même plus quand ils font une inspection, comme en ce moment.

La troisième phase de la guerre de succession de l'Univers est donc commencée. Elle va s'engager et se jouer sur notre planète. Et le système Goer est peut-être en train de ressusciter. Le deuxième été de l'an 1343 de l'ère du jugement restera de toute façon une date historique pour notre peuple et sans doute pour l'humanité entière.

CHAPITRE VII

— C'est une nouvelle difficile à annoncer à mon père, dit Shaïna.

David jeta la voiture hors d'un fourré et passa en régime de route. Omswaa était en vue.

— Quelle nouvelle ? demanda-t-il distraitement.

— L'arrivée des porteurs d'âme. Ça va être son sang par terre, comme disent les vieux Goers. Les domologistes traditionnels n'auront pas le triomphe modeste.

— Même si la discussion se passe dans un camp de la mort ?

Shaïna éclata de rire.

— Très bien. Ton cynisme me fait plaisir : tu es en train de devenir une grande personne.

— Merci. J'ai réfléchi à mon nom. C'est vrai que Kaen ressemble un peu trop à Caïn. Que penses-tu de Ken ?

— C'est aussi un nom de la Terre. Mais il rend un son assez ugien.

D'accord.

— Et Uur ? Avec un double u-ou ?

— C'est très oon. Ken Uur... O.K., ça va.

— Que veut dire okay ?

— C'est un vieux mot de la langue goère qui signifie : d'accord. Les hommes du système Goer l'employaient autrefois pour dire : j'en suis un, moi aussi.

— O.K., fit Ken Uur.

— Je suis Shaïna, n'oublie pas.

— O.K., Shaïna.

Ils roulaient maintenant dans un faubourg désert d'Omswaa. Shaïna demanda à Ken s'il avait un plan.

— Oui, dit-il. Un plan audacieux.

— Attention, dit Shaïna. Lorsque les pouvoirs mentaux s'éveillent, on peut réaliser des choses extraordinaires sans l'avoir vraiment voulu. Ça marche une fois : tant que l'inconscient est aux commandes. Une fois ou deux, pas plus. Maintenant, tu sais que tu as ces pouvoirs. Tu ne peux plus t'en servir inconsciemment. Il faut que tu apprennes à les maîtriser consciemment. Ce sera long et difficile. La plupart des Goers n'y réussissent jamais. Au mieux, on en maîtrise, un, un seul, suivant ses aptitudes et son caractère. C'est déjà bien. Moi, par exemple, je suis capable de créer autour de moi ce qu'on appelle un « champ de neutralité » qui me permet de passer inaperçue.

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait au poste de cavalerie ?

— Bonne question... J'ai essayé. J'essaie toujours, dans ces cas-là. J'ai échoué. J'échoue au moins une fois sur deux. Alors, l'effet produit est le contraire de celui que je souhaitais. Je me fais remarquer. Je sème le vent et je récolte l'incendie ! C'est exactement ce qui vient d'arriver. Désolée... Mais je suis prête à recommencer à Omswaa, si nécessaire.

— Ce sera nécessaire, dit Ken.

Il pensait : « Mais je sais tout cela... » Il en savait même un peu plus. Shaïna l'avait prédit : sa mémoire se réveillait. La jeune femme

avait ajouté : « Je suis sûre que tu as déjà entendu ces choses. Tu les as chassées de ton esprit pour des raisons que je ne veux pas connaître... » Elle ne se trompait pas. Les raisons ? Il avait été rebuté, exaspéré par les récits abracadabrants, les superstitions ridicules que les Goers traditionalistes de sa famille débitaient sans cesse à ses oreilles pendant toute son enfance. Et maintenant, tout à coup, cette explication lui semblait moins convaincante. Une idée étrange, angoissante, lui venait. « Et si j'étais... » Il n'osait pas la formuler en lui-même. « Si j'étais un autre... Si je n'étais pas ce que je crois être depuis... » Depuis quand ? Il se mit à fouiller dans ses souvenirs, puis renonça aussitôt. Ce n'était pas le moment.

Ils avaient trouvé pour la voiture une cachette qui leur paraissait idéale : un bosquet de yales en fleurs, près d'un monastère décennaliste. Ils n'étaient pas sûrs de pouvoir récupérer le véhicule, dont les batteries étaient d'ailleurs presque vides. Mais plus tard la police d'Omswaa le retrouverait mieux ça vaudrait. Ken changea son uniforme de sous-officier des douanes pour un costume civil, un costume d'été en milin gris clair, avec la veste largement fendue sur les côtés et dans le dos, ce qui facilitait les mouvements et évacuait un peu la chaleur. Même au milieu de la nuit, la température était encore brûlante, l'air sec, piquant, étouffant.

Il avait eu le temps de passer à la résidence des sous-officiers et de prendre une petite valise toujours prête pour un départ précipité, ainsi qu'une importante somme d'argent, en petites et moyennes coupures, prévue pour le même cas : environ six mille ugis.

Shaina l'attendait à la lisière du clair des lunes. Il sortit de l'ombre et la rejoignit, sa mallette à la main.

— Nous aurions dû téléphoner à ton père depuis Oyenbu, dit-il. Pour qu'il soit averti et nous attende. J'espère...

— Pourquoi ne pas l'appeler maintenant, depuis la ville ? Je peux avoir avec lui une conversation codée. Si la police écoute, elle ne comprendra rien.

— O.K., dit Ken. Mais ce n'est pas très facile de téléphoner à Omswaa, la nuit. Ici, il n'y a pas de cabines publiques automatiques, comme à Voorna et dans les grandes villes du sud. Le téléphone, les taxis et les loteries sont prébendés. Comme nous aurons aussi besoin d'un taxi pour aller à *l'Hôtel des Cygnes et de la Grande Forêt Populaire*,

je propose que nous nous mettions à la recherche d'un bureau de haute prébende, ouvert la nuit. Nous serons naturellement obligés d'acheter en prime quelques billets de loterie. Il faudra prendre des billets de loterie ugiennne. Je veux dire : pas la loterie régionale. Pour que nous puissions toucher nos gains à Voorna ou ailleurs. Je suis sûr que nous aurons de la chance !

— Les nuits sont longues sur Boam, dit Shaïna.

— Sur Boam ? Tu as déjà visité d'autres mondes ? demanda Ken.

— Je pensais : par rapport à la Terre.

— Je ne connais pas la Terre.

— Moi non plus... Et puis nous sommes à l'époque des jours longs et des nuit courtes. A ton avis, combien de temps avons-nous avant l'aube ?

Ken ne répondit pas tout de suite. Il venait de penser, avec stupéfaction : « *Mais moi, je connaîtrai une autre planète !* »

Ils quittèrent la zone des riches résidences et des monastères, atteignirent un quartier de boutiques et de gymnases. La vie nocturne était toujours fort réduite à Omswaa, ville du nord, aux mœurs plutôt rudes. Une voiture blanche tourna à un coin de rue. Le faisceau des phares accrocha la jupe de Shaïna. Le véhicule changea brusquement de direction.

— La police ! fit Shaïna.

— Pire, dit Ken. Les securbains oons. C'est le moment de brancher ton champ de neutralité !

— Ça y est. C'est un réflexe !

Elle prit la main de Ken et ils eurent l'air d'un couple d'amants qui rentrait après une nuit passée dans une maison de joie et de chance du centre ville. Puis, grâce au champ de neutralité, ils devinrent une mince tache grise sur fond de pénombre. Enfin, ils cessèrent d'exister aux yeux des miliciens oons, qui passèrent leur chemin tranquillement.

— Ça a marché ! dit Shaïna en exhalant son souffle longtemps

retenu. Mais la prochaine fois...

— Quoi, la prochaine fois ?

— Pour une raison inconnue, ça ne marche jamais deux fois coup sur coup. Alors, à la prochaine alerte, je serai obligée de te céder le relais !

L'aube rosissait entre les tours de la vieille ville lorsqu'ils s'arrêtèrent devant la haute prébenderie taxi-téléphone-loterie du comte Aaloao, rue des Antiques-Domains. Un jeune clerc de prébende assurait la veille en compagnie d'un agent commercial, qui était une fille au type oonanti prononcé, et de deux gardes du corps à l'haleine alcoolique. Pendant que Shaïna marchandait le prix d'une communication téléphonique avec la fille, Ken achetait au clerc une concession au Nouveau Cimetière Populaire, garanti vierge de toute souillure.

— Quel genre de souillure, par exemple ?

— Des ossements de renard, par exemple, répondit le clerc.

Ensuite, Ken se vit offrir des billets de loterie au profit des œuvres sociales du parti oon et de l'Association pour la pureté de la race boamienne. Les deux grands singes appuyèrent leur proposition de mimiques expressives. Ken connaissait la règle du jeu.

Après avoir dépensé cinq cents ugis, les deux visiteurs furent conduits cérémonieusement au salon de téléphone, où on leur servit le thé au lait de brebis. L'hôtesse leur confia sur un ton amical : « La haute prébenderie n'est pas un hôtel, mais il y a toujours une chambre à louer pour des clients sympathiques. Et au moins ici, vous ne risquez pas de rencontrer des Goers ! »

— En effet, dit Ken. Je n'aimerais pas passer la nuit près d'un trou à renards. Mais le jour est là et nous avons quelques affaires à traiter.

Shaïna put enfin parler à son père.

— Il est bien dans sa chambre ! souffla-t-elle à Ken qui prit le deuxième appareil.

Un déclic leur signala que l'hôtesse ou n'importe qui d'autre écoutait leur conversation dans la pièce voisine.

— Professeur Aloven, c'est moi, Shaïna !

— Shaïna ? fit le domologiste. Quelle Shaïna ?

— Mais Shaïna... Vous ne reconnaissez pas ma voix, Markus ? Je suis Shaïna... *Shaïna* !

— Admettons que vous vous appeliez Shaïna, dit Markus Aloven. Ce n'est quand même pas une raison pour me réveiller à cette heure. Avez-vous une montre ?

— Mais vous êtes bien réveillé, Markus. Je le sens.

— Je ne connais pas de Shaïna ! répondit sèchement le professeur avant de couper la communication.

Shaïna regarda fixement Ken.

— Allons à l'hôtel.

Quand le taxi des prébendiers les eut déposés entre le lac des Cygnes et la rue de la Villansea, à une centaine de mètres de leur destination, Shaïna put expliquer à Ken... ce qu'il avait déjà deviné.

— Mon père n'était pas seul. Il a prononcé plusieurs mots codés et il a fait semblant de ne pas me connaître. Pour lui, je suis toujours Shaïna quand il y a du danger. S'il y a aussi du danger de son côté, il me dit : « Avez-vous une montre ? »

— Il est donc prisonnier dans sa chambre ?

— C'est le coup de la souricière. Classique. Le moment est venu de sortir ton plan, Ken. J'espère qu'il sera bon. Et ne compte pas trop sur mon champ de neutralité. Il y a trois chances sur quatre pour que ça ne marche pas cette fois !

— Mon plan est simple, dit Ken. Nous allons pénétrer dans l'hôtel par la porte d'honneur. Nous chercherons ton père et nous l'emmènerons. Pour la sortie, nous aviserons. Qu'en penses-tu, Shaïna ?

— Tu es complètement fou ! s'écria la jeune femme.

CHAPITRE VIII

Sans savoir pourquoi, ils cessèrent brusquement de jouer au jeu de Ken et Shaïna.

— Qu'est-ce que tu as dit, Kate ? demanda-t-il.

— Excuse-moi, David. Je ne suis pas sûre que nous soyons dans notre état normal.

— Tu as peut-être raison. Mais ça n'a pas d'importance. Nous devons y aller.

— J'ai peur ! dit la jeune femme. Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie.

David lui prit le poignet. Il s'aperçut qu'elle tremblait. Il sentit une étrange pulsation monter le long de son bras.

— Tu veux abandonner ton père ?

— Non, non ! fit-elle assez bas. Ecoute... Est-ce que tu entends un... un crissement... ou est-ce dans ma tête ?

David desserra les mâchoires, respira puis retint son souffle. Il écouta. Il guetta de tous ses sens, de toute sa raison. Un crissement ? Il identifia aussitôt le bruit mystérieux. Il se rendit compte qu'il l'avait déjà perçu un peu au-dessous du seuil de sa conscience depuis un long moment.

— Je dirais plutôt une sorte de susurrement. J'ai l'impression d'avoir la fièvre.

— Tu crois que nous avons la fièvre tous les deux ensemble ? demanda-t-elle en riant.

Mais son rire s'éteignit sur ses lèvres et David secoua la tête avec violence comme pour chasser le bruit qui lui perçait le cerveau.

— Je ne sais pas ce que c'est.

— Un truc des Thanks ?

— J'y ai pensé, avoua-t-il.

— Nous devrions fuir, dit-elle.

— Je ne crois pas que nous soyons visés.

Kate haussa les épaules.

— S'ils sont en train de prendre possession du pays, nous sommes tous visés !

— Tous les Goers ?

— Oui,

— Alors, notre seule chance serait de passer tout de suite en Méréa... L'hôtel doit être une de leur base. Mais nous avons peut-être le temps d'aller chercher ton père.

Elle le regarda, essaya de sourire. David avait les tempes battantes ; il se raidissait pour ne pas claquer des dents. Mais l'énormité de la menace lui apportait un certain soulagement. Il n'avait aucun plan. Mais dans une situation aussi fantastique, nul plan n'aurait tenu. L'échec était presque sûr, de toute façon. Il devait se l'avouer maintenant. Mais l'intervention des Thanks lui permettait de renoncer. Ou, s'il tentait quand même, cette opération suicidaire, elle excuserait l'inévitable échec. Il perdrait peut-être la vie ; mais il ne perdrait pas la face devant Kate Aloven. Et, à cet instant, cela lui

semblait l'essentiel.

— Rien ne prouve que ce soient les Thanks, dit-elle.

Il ne répondit pas. Elle ajouta, en haletant un peu :

— Je ressens quelque chose de... d'étranger et d'hostile !

— Etranger, fit David. Pas hostile... curieux.

— Qu'est-ce qu'on décide, David ?

La peur et la raison lui dictaient de renoncer et de fuir. Il ne céda pas. Il se dit : « Nous sommes des Goers. Nous devons nous battre ! » Il rendit à sa compagne un sourire plus assuré.

— Au diable les Thanks ! On y va !

Comme ils s'avançaient vers l'entrée d'honneur de l'hôtel, un diseur de proverbes surgit avec aplomb et agita les mains pour les arrêter. Vêtu d'une longue cape vert sale – assortie à la grande forêt populaire, pensa David – il se glissa entre eux et marmonna d'un air ensommeillé : « Qui veut garder longue haleine ménage ses poumons... »

— O.K., fit David en sortant une pièce.

« Il a raison. Les diseurs de proverbes ont toujours raison. La guerre de succession peut durer encore mille ans. Ou dix mille ! » Kate prononça une phrase qu'il ne comprit pas. Il eut l'impression qu'elle avait parlé dans une langue étrangère. Quelle langue ? Ou alors c'était un effet de brouillage dans son cerveau ?

C'était comme si le murmure parasite eût fait éclater ses pensées au fur et à mesure de leur naissance. Et pour se cacher sa peur, il se sentait obligé de pénétrer tout de suite dans l'hôtel. Sans précautions... et quelles précautions pouvait-il prendre ? Il avait envie de crier, de menacer, et il crevait de peur.

La porte de verre blindé se souleva. Kate et David passèrent en échangeant un regard vide. La porte retomba. Ils se retrouvèrent entre deux cloisons transparentes.

— Le bruit est moins fort, dit Kate.

— On s’y habitue.

Le portier de nuit surgit, encadré par deux soldats en uniforme bleu horizon de la garde de cavalerie. Kate souffla à son compagnon :

— J’utilise mon champ de neutralité. Mais je ne sais pas si je pourrai...

Elle n’eut pas le temps d’achever la phrase. David haussa les épaules. A défaut du champ de neutralité, il avait le sentiment d’être enveloppé par un champ de fatalité. « Que ce qui doit arriver arrive... » Une expression lui vint et le fit sourire. « Nous sommes maintenant dans la main de Dieu ! » Il adressa à Kate un geste d’apaisement.

En franchissant le seuil de l’*Hôtel de la Grande Forêt Populaire*, sous contrôle étranger, il avait peut-être gagné une bataille secrète de la guerre de succession. Mais il ne le savait pas.

Pendant cinq secondes de silence, le bruit parasite s’accrut dans la tête des deux Goers. Puis il s’atténua de nouveau. La deuxième porte de verre *disparut*. Elle ne s’ouvrit pas : elle s’effaça. Ils furent dans le hall de l’hôtel. Ils virent les deux gardes en uniforme bleu pâle postés l’un en face de l’autre, chacun au pied d’une statue. Ces statues, au nombre de douze, représentaient des personnages de la mythologie ugienne ; elles formaient une immobile cohorte de chaque côté du monumental escalier de marbre conduisant aux étages. David chercha à se souvenir. Il était entré quatre ou cinq fois dans ce palace, lorsqu’il s’appelait encore l’*Hôtel du Renard et des Cygnes*. A sa dernière visite, quelques heures plus tôt, après le changement de nom, il n’avait rien remarqué d’anormal ou d’insolite. Maintenant, les statues lui semblaient trop nombreuses ou trop grandes... différentes d’une façon ou d’une autre. Et le décor du hall avait changé. Terrifié, David regarda Kate. Elle ne pouvait pas savoir. Il pensa : « Les Thanks sont en train de s’emparer de notre monde. Ils ont déjà commencé à le transformer... » Mais cette explication ne lui semblait qu’à moitié convaincante.

Un jeune groom à la tête ronde et au teint orangé accompagnait le portier. Il était rare de voir un Oonanti aussi typique occuper un poste subalterne. Ce garçon appartenait donc à la police secrète... Il portait deux grosses valises de cuir couvertes d’étiquettes.

— Ce sont bien vos bagages, monsieur ?

David eut l'inspiration de hocher la tête affirmativement. Ainsi, les gens de l'hôtel l'avaient pris pour quelqu'un qu'ils attendaient. Quelqu'un d'important, sans doute. Un officier supérieur de cavalerie ? Un agent de l'Empire Thank, qui sait ?

Ils entrèrent dans le bureau d'accueil. Le portier, obséquieux, les invita à s'asseoir sur un divan garni de coussins en fourrure.

— Vous avez bien retenu la suite 14, au neuvième étage, avec vue sur la piscine ?

David inclina de nouveau la tête sans répondre. Kate serrait les lèvres, pâle et tendue. Il supposa qu'elle mobilisait ses pouvoirs mentaux. Peut-être son champ de neutralité était-il responsable de la confusion faite par le portier et le groom.

— Nous ne vous attendions pas si tôt, dit ce dernier.

Son supérieur le foudroya du regard. David daigna expliquer :

— Je participe aux négociations dès ce matin.

Le portier approuva d'un air important.

— A cette heure, mon personnel est des plus réduits. Je vais vous conduire moi-même à vos appartements.

— Inutile. Le groom suffira.

Ils montèrent dans un ascenseur de style baroque que David ne reconnut pas. Les Thanks étaient-ils capables de changer tout ce qu'ils approchaient ? Une musique lente, sirupeuse, coula du plafond. Ce n'était pas un air ugien. Le groom, qui se tenait figé près du tableau de commandes changea soudain d'attitude. Il prit un air complice, s'approcha de David et chuchota :

— Nous avons des filles très jolies et très expertes. Ou si vous préférez, des...

Il se tut avant de prononcer le dernier mot et, d'un bond, regagna son poste au coin de la cabine. Kate poussa un petit cri de surprise ou d'effroi. Puis l'ascenseur s'arrêta. Le groom, de nouveau indifférent, guida les deux voyageurs dans le couloir.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Kate à voix basse. Les Thanks

sont là ?

— Peut-être, fit David en regardant la moquette.

La veille, il avait remarqué la moquette du neuvième étage. Ce n'était plus la même. Fait surprenant : la nouvelle moquette était usée et ternie.

— Il se peut que nous soyons sous l'influence d'un champ d'illusions.

— Créé par les Thanks ?

David fit un signe d'ignorance. Comme pour lui répondre, le groom se mit à courir devant eux, dans le couloir qui s'allongeait interminablement. Il courait sans lâcher les deux grosses valises. Il rapetissait en s'éloignant et prenait une allure d'autant plus grotesque que les valises, elles, gardaient leur taille normale. Il s'enfonçait entre elles. Il les traînait en continuant de courir... La scène était plus sinistre que drôle. Bizarrement, David la ressentit comme une injure à l'humanité.

Ce détail subjectif et infime prendrait une importance extrême plus tard, lorsqu'il serait appelé à témoigner devant les porteurs d'âme.

Les deux valises disparurent. Devenu un nain tout rond, le groom courait encore, la tête et les épaules rejetées en arrière dans le couloir qui n'en finissait pas. Il fut bientôt réduit à la taille d'un rat et disparut. David et Kate se regardèrent. Puis David regarda ses mains vides.

— Où est passée ma mallette ?

— Mon sac ! s'écria Kate.

— Ça devient grave.

— Où allons-nous ?

— Cherchons la chambre de ton père. Si elle existe encore !

Le couloir avait complètement changé d'aspect. Il était plus étroit. Un luxueux tapis noéen recouvrait le plancher. Portes capitonnées,

cloisons de bois décoré, éclairage tamisé avec de petites veilleuses rougeâtres... « J'ai déjà vu ce décor », songea David. Il avait encore cette impression étrange que les ennemis de l'homme se moquaient de lui, de façon cruelle et sans pitié. De lui et de la race goère. De la race humaine peut-être.

Un silence feutré régnait maintenant dans l'hôtel. Un silence angoissant, d'une outrageante fausseté. Même le bruit parasite s'était atténué, au point de n'être plus qu'un murmure très bas, dans l'esprit de Kate et David.

— Nous sommes dans un labyrinthe mental, dit la jeune femme. Certains Goers sont capables d'en créer... de moins puissants.

— Ce n'est pas un labyrinthe goer.

— Nous sommes prisonniers des Thanks ?

— Nous pouvons essayer de contrôler le champ.

— Mais j'essaie ! cria Kate. Il n'y a rien à faire.

— Je ne suis pas sûr que ce soient les Thanks, dit David.

— Alors qui ?

— Peut-être les Sua.

Il faillit ajouter : « On dit que les Sua sont les amis des Goers. » Qui prétendait cela ? Les Ugiens, les Oons, qui se servaient de ce prétexte pour persécuter les Goers et demander aux Thanks d'intervenir. Les Goers n'avaient pas d'alliés. Les Goers étaient seuls.

Une femme très fardée et provocante s'avança vers eux en balançant une lourde chevelure noire qui tombait sur ses reins, roulait jusqu'à ses hanches. Elle paraissait nue sous une robe fendue de haut en bas et attachée à la taille par une cordelière lâche.

— Bonjour, les enfants. Vous êtes ensemble ? J'ai quelque chose pour vous !

David ressentit de nouveau la moquerie impitoyable. Il eut envie de rire et de pleurer. Il se força à rire.

— On nous a changé l'hôtel en bordel, camarades !

Kate s'enfuit. Il la rejoignit dans un couloir tout différent. Leurs

pas résonnaient sur les planches nues. Les murs étaient blanchis à la chaux avec, de loin en loin, quelques petits tableaux allégoriques : scènes du jugement décennal ou du jugement dernier... Un monastère, cette fois. Kate se mit à trembler.

— Je pense à mon père. Je me demande ce qu'ils sont en train de lui faire !

— Nous sommes venus le chercher. Je te le promets que nous le sauverons.

Kate se tourna vers son compagnon d'un air furieux.

— Ne dis pas n'importe quoi ! Nous sommes des Goers : nous n'avons pas le droit de nous raconter des histoires. Notre peuple est en train de crever des histoires qu'il se raconte depuis des siècles !

— Ce n'est pas le moment ni l'endroit pour faire de la philosophie.

— La prison a toujours été un bon endroit pour réfléchir à ses erreurs.

— Je ne crois pas que nous soyons en prison.

— Markus est perdu. Il a servi d'appât pour nous attirer. Nous nous sommes jetés dans le piège et nous ne sommes pas près d'en sortir !

— Qu'est-ce que nous fichons dans ce monastère ?

Un jeune moine aux cheveux tressés, les mains jointes sous les manches de sa robe jaune, un sourire extatique, ou simplement niais, sur son visage un peu gras, s'approcha d'eux et s'inclina cérémonieusement.

— Bienvenue en notre temple décennal, nobles visiteurs. Quel genre de jugement souhaitez-vous ? En ce qui concerne les punitions et tortures, nous avons des caves très bien équipées...

Un souffle parut balayer l'image, qui s'éloigna d'un saut et s'enfonça dans un mur. David et Kate firent encore quelques pas dans le couloir du monastère, puis ils furent au milieu d'une ruelle sombre et humide. Des pavés glissants, luisant dans la clarté triste de l'aube, surgirent sous leurs pieds.

— Comment allons-nous chercher mon père ? demanda Kate.

— Je ne renonce pas, dit David.

Il s'adossa à un mur suintant. La ruelle tortueuse s'allongeait devant eux. Un boiteux approcha, se traînant sur de bruyantes béquilles. Kate voulut encore fuir. David la retint.

— Attends. Je pense que nous pourrions nous orienter dans le champ.

Il la prit par la main et l'entraîna. Mais le mendiant aux béquilles leur barrait la route. En arrivant près de lui, ils virent que l'être n'avait pas de visage. Deux plaques convexes, noires, pareilles à des carapaces d'insectes géants, recouvraient sa face aveugle. Une crête brillante séparait les deux plaques. Elle s'achevait en bas par une sorte de fouet bifide qui se balançait de façon menaçante. Il s'arrêta, étendit les bras pour fermer le passage, leva ses béquilles qui devinrent des traits de lumière... David se rappela une image – photographie ou dessin – vue dans un magazine. L'être était-il... un Sua ? Ou plutôt un Suu, au singulier ? Ou un Kzarien de l'Empire Thank ?

Mais comment un non-humain pouvait-il ressembler autant à une caricature humaine ?

Kate et David reculèrent. David tendit le bras vers le Suu qui rétracta un trait de lumière comme un appendice extensible. Un duel immobile s'engagea, aussi caricatural que l'était le personnage lui-même. Kate se baissa, ramassa un pavé disjoint qu'elle jeta sur le monstre. Celui-ci reçut le choc au milieu du torse et vacilla. David en profita pour le frapper, en restant à bonne distance. On eût dit son poing fixé au bout d'un long bras télescopique et invisible. Il réussit à atteindre la crête luisante et il eut l'impression d'écraser un insecte fragile... Selon certaines sources, les Sua ressemblaient plutôt aux syges.

L'être recula dans la ruelle, reprit ses béquilles et se mit à piétiner. Un trait de lumière tomba d'un tas voisin et creusa un cratère verdâtre dans son crâne. David donna un coup de pied à la béquille gauche qui éclata sous le choc.

— Nous sommes tombés sur un champ de bataille !

— Les Sua contre les Thanks ?

— Qui d'autre ?

— Qu'est-ce que nous avons à y gagner ?

— Et qu'est-ce que nous avons à y perdre ?

L'être tomba dans la ruelle. David se souvint.

L'image qui montrait un Suu dans quelque magazine était vraiment une caricature. Une charge contre les Goers et leurs amis. La légende disait à peu près : « *Les Sua ou renards de l'espace...* »

— Est-ce qu'on nous a aidés ? demanda Kate.

David fit un geste d'ignorance. Ils enjambèrent le corps aplati.
« Est-ce que c'est ça, un renard de l'espace ? Non... »

— Nous sommes peut-être importants pour les autres.

— Quels autres ?

Un enfant ou un nain arriva en courant derrière eux et les rejoignit. Ami ou ennemi ? Il avait le visage semé d'un fin duvet bleuté. Son nez semblait une boule noire, ses yeux de simples fentes roses. Il n'avait pas de bouche. Un Thank ? Non, autant qu'on pût le savoir, les Thanks – du moins l'espèce dominante de l'Empire thank... – étaient des humanoïdes longs et maigres, au visage cartilagineux et au crâne nu... Le nain parla. David comprit que sa bouche était placée très bas, dans le cou même.

— Je ne suis qu'un petit allié, dit-il.

— Quel genre d'allié ? demanda Kate.

L'être ne répondit pas à la question. Il enchaîna sur un ton mécanique :

— Merci d'être venus. Je vais vous guider.

Kate esquissa un signe de refus.

— Qui êtes-vous ? Où sommes-nous ? Qu'est-ce qui se passe ?

Le nain fit entendre un couinement qui devait être un rire ou un cri de colère. Il dansa sur place en se désarticulant.

— Trop de questions. Le temps presse. C'est la guerre !

— La guerre ici ? Chez nous ? Entre les Thanks et les Sua ?

— Venez ! Venez ! dit le nain.

Il les entraîna vers une porte étroite puis s'effaça en gloussant pour les laisser passer. Kate hésita. David lui serra le poignet.

— Nous ne pouvons plus reculer. Il faut essayer de comprendre.

A ce moment, tous deux avaient un peu oublié Markus Aloven. Il leur semblait plus important de s'en sortir pour témoigner. Selon toute probabilité, ils étaient encore dans l'hôtel. Le champ d'illusions transformait-il le décor de façon durable ? Qu'est-ce qui resterait après le combat, si c'était vraiment un combat ?

Une odeur infecte les prit aux narines et à la gorge, comme ils pénétraient dans une salle basse, enfumée et pleine de lueurs tremblantes. Le nain passa entre eux, fila comme une flèche et disparut dans la fumée. David pensa qu'ils se trouvaient dans une salle de jugement clandestine, appartenant à une secte quelconque, comme il en existait encore à Omswaa. Mais existait-elle vraiment ou était-elle aussi une illusion ? Une dizaine de personnages déguisés en animaux de carnaval tournaient en se dandinant de façon ridicule autour d'un vieil homme attaché à un poteau totémique. La scène semblait absurde. La salle évoquait une cave profonde et obscure et le soleil levant allumait d'étincelants reflets sur l'herbe couverte de rosée. Kate poussa un cri :

— Markus !

CHAPITRE IX

L'homme attaché au poteau était Markus Aloven. David l'avait reconnu aussi. Les déguisés faisaient la ronde autour de lui en criant : « Goer-le-Renard ! Goer-le-Renard ! » Et lui répondait : « Non, non, je ne parlerai pas ! » Ou bien : « Je ne sais rien sur les Boaras ni sur les porteurs d'âme ! » Kate voulut se précipiter vers lui. David la retint.

— Attention ! Ce que tu vois est une image très déformée de la réalité.

— Je m'en fous ! cria-t-elle.

« Nous sommes manipulés, pensa-t-il. Mais par qui ? Et pour quoi faire ? » De vraies flammes couraient maintenant sur les gouttes de rosée. L'herbe incendiée formait un cercle de feu aux pieds du prisonnier. Kate courut enfin rejoindre son père. Un énorme chien hurster, surgissant d'on ne savait où, bondit sur elle et l'attaqua violemment.

A son entrée dans la salle – qui devait être une image déformée de la chambre d'hôtel où le domologiste était retenu prisonnier – David hésitait presque autant que sa compagne. Il se demandait comment intervenir de façon efficace à travers le champ d'illusions. Quand le

hurster se jeta sur Kate, il cessa de réfléchir et s'abandonna à ses réflexes. Pour se battre contre le fauve, il se changea lui-même en fauve. Tout Goer, disait-on, avait un syge au fond de lui. Alors, il fut un syge, au rythme vital incroyablement accéléré, aux dents aiguës, aux griffes acérées.

Le chien se retourna contre lui. Mais il était trop lent pour un syge. Et les griffes de David coupaient comme des lames. Le sang jaillit de sa gorge tranchée. Sa tête fut presque détachée. Eclaboussée, Kate hurla de terreur. David ressentit une violente douleur à la main droite. Il baissa les yeux sur ses griffes rougies, mais ne vit aucune marque de crocs. L'horreur de ce qu'il devinait derrière les apparences était telle qu'il préférait croire à l'authenticité des images.

Après avoir tué le chien, il se mit à poursuivre les figures de carnaval qui tournaient toujours autour de Markus Aloven. Lui-même était à demi syge. Ses griffes volèrent, tranchant la peau tendre et grasse des monstres. Des morceaux de chair farineuse, à peine tachés de rose, furent arrachés à tous ces corps bouffis. Et David-syge les déchiquetait avec un plaisir intense. Des nuages blanc et rose, formés d'innombrables flocons de chair illusoire flottaient dans le décor illusoire de la salle.

Kate essayait de rattraper David. Elle courait derrière lui en hurlant. Il allait trop vite pour elle, comme pour le hurster, comme pour les monstres qu'il massacrait les uns après les autres. Il se sentait possédé par une force étrangère qui lui imposait sa volonté de tuer. Mais, il le savait, ce n'était qu'un simulacre. Les êtres déguisés en animaux grotesques, qui tombaient sous ses griffes n'étaient que des illusions créées par le champ d'illusions.

Et il n'avait aucune envie de se soustraire à cette influence étrangère. Il voulait participer au combat. Les Thanks étaient les alliés ou les maîtres des Ugiens qui persécutaient les Goers. En se battant contre eux, il avait l'impression de faire la guerre aux ennemis éternels de son peuple. Peut-être était-ce aussi une illusion ; mais elle était très réconfortante. Alors, il réduisait en charpie ces bouffons qui avaient insulté le vieux domologiste. Au milieu du carnage, il se souvint de Markus Aloven. Il courut rejoindre Kate, agenouillée près de son père. Elle essayait en vain de détacher ses liens. Lui se croyait encore au pouvoir de ses bourreaux.

— Non, non, je ne sais rien de plus sur les porteurs d'âme... Ils sont idiots parce que... Je le jure ! Ils sont idiots parce que les Boaras l'ont voulu ainsi. S'ils étaient intelligents, ils se seraient emparés de

l'héritage pour leur compte, au lieu de rester dans leur rôle d'arbitres... C'est l'explication que donne la domologie et il n'y en a pas d'autre. Je le jure ! Mais ils sont trop idiots même pour faire de bons arbitres... C'est tout, je le jure !

— Markus, disait sa fille avec douceur en lui pressant les mains. Moi, Shaina. Moi, Kate ! Je suis près de toi. Les autres sont partis, je ne sais comment. Ils sont morts peut-être. Nous allons te libérer.

David avait toujours ses griffes tranchantes de syge. Sans doute un autre effet du champ d'illusions. « Peu importe », se dit-il. Et il leva les mains, les tendit vers le corps du prisonnier. Kate hurla et voulut lui saisir les poignets. Il tenta d'expliquer qu'il allait seulement couper les liens de Markus. Mais il ne pouvait plus parler. Sa gorge ne lui obéissait pas. Était-il réellement un fauve non-humain ? Déjà les cordes cisaillées tombaient. Markus Aloven n'avait pas une égratignure.

David éprouvait une tristesse affreuse, un dégoût insupportable, accompagné d'une forte nausée et d'un serrement de cœur très douloureux. Il avait mal ; il avait honte. Il n'en pouvait plus.

En témoignant sur les événements d'Omswaa, il décrirait avec une particulière insistance cette sensation abominable.

— Partons, dit Kate en soutenant son père.

Lui ne semblait guère conscient. L'obscurité était revenue. Mais un rayon de lumière éclairait un cercle de deux mètres de diamètre autour du poteau. La main qui avait guidé Kate et David reparut mystérieusement et de nouveau leur fit signe de le suivre. David ne croyait plus alors qu'il fût un allié. Fermant la marche, l'ex-sergent des douanes se retourna pour observer la salle fumante et noircie, où brûlaient encore l'herbe et les débris des monstres qu'il avait détruits. Quelque chose coulait en lui, âcre, caustique, charriant une odeur étrangère. Quelque chose l'avait envahi. Il se fit horreur.

A ce moment, il entendit, assez distinctement, un rire. Cela n'avait pas tout à fait le son d'un rire. Peut-être même n'était-ce pas un son. Mais cela avait le sens et la résonance d'une moquerie, cruelle, sans pitié et assortie d'un mépris total. Et c'était une impression inoubliable.

David ramena son regard en avant et il s'aperçut que leur guide n'était pas celui qui les avait amenés. Était-ce une fantaisie des êtres qui contrôlaient le champ ? Il appela le domologiste par son nom :

— Markus Aloven !

— Oui, sergent ?

David eut un mouvement de fureur. Pour ce vieux Goer plein de suffisance, il ne serait donc jamais rien de plus qu'un douanier de rang subalterne ? Il perdit soudain le contact avec les autres. Peut-être était-ce un effet de sa colère, qui avait troublé le fonctionnement du champ. Il se crut seul, dans une obscurité profonde. Il appela : « Kate ! Markus ! » Personne ne lui répondit.

Une lueur verte s'alluma, balaya l'espace qui semblait comme minéralisé. Un bras de lumière blanche tournoya dans la nuit, parut chercher la tache verte qui se mit à clignoter furieusement. David supposa qu'il assistait à un combat entre les Sua et les Thanks. Quel était son rôle à lui ? Et quel serait son destin ? Il lutta contre la terreur qui le submergeait. Brusquement, il s'enfonça dans un marais caoutchouteux. Une masse visqueuse l'aspirait, lui écrasait les jambes. Il se mit à haleter. Les bras levés, il s'accrocha à d'épais feuillages rougeâtres qui pendaient au-dessus de lui et se déchirèrent entre ses mains. Une question absurde lui vint à l'esprit : « A quel moment ai-je perdu ma mallette ? » Comme si cela avait eu la moindre importance, au point où il en était.

Dans l'ombre veloutée, autour de lui, se poursuivait le combat fabuleux entre la lumière verte clignotante et le faisceau blanc. David fit de nouveau appel à ses dons de syge. Ses réflexes s'accéléchèrent. Il s'arracha à l'enlèvement, réussit à sauter hors du marécage. L'obscurité était toujours complète. Il se retrouva enfin sur le sol ferme.

Aussitôt, trois ou quatre fantômes pâles l'assaillirent. Il distinguait des formes vaguement humaines, enveloppées de longues étoffes presque blanches. Elles tournaient autour de lui sans pouvoir le saisir. Ses yeux de syge lui permettaient à peine de les apercevoir, tellement l'ombre était dense. Une fois, deux fois, il leur échappa. Ou cinq, ou dix... Mais il se fatiguait. De toute façon, il n'était pas vraiment un syge. Il se battait et se débattait dans l'illusion. Et ceux qui maîtrisaient le champ d'illusions lui avaient suggéré de rêver qu'il était un syge, parce que les Goers portaient en eux les pouvoirs des syges...

Il luttait maintenant contre le sommeil ou quelque chose qui ressemblait au sommeil. Ses mouvements devenaient plus lourds et plus lents. Il reprenait le rythme humain normal. « Etre humain, pensa-t-il, c'est dormir à moitié ! » Il devait se souvenir de cette réflexion. Il comprit soudain qu'il était en train de succomber. Il recula. Le décor du champ d'illusions se déchirait en lambeaux. Il sentit de nouveau le plancher sous ses pieds. Par intermittence, il distinguait le côté d'une grande salle de l'hôtel, avec des tables alignées, des fauteuils, une rangée de baies donnant sur la forêt. Pourquoi l'avait-on conduit là ? Il buta contre un obstacle semi-rigide, découvrit un fauteuil, s'en éloigna en titubant. Il s'appuyait maintenant contre un mur et faisait face aux silhouettes vaporeuses de ses ennemis qui l'encerclaient. Les Thanks ? Les Sua ?

Il éprouvait une satisfaction amère et désespérée. Il s'était bien battu, sans connaître les règles du jeu. Parfois même, peut-être, sans savoir qu'il se battait. Mais il avait perdu. Et il avait été changé par le combat, comme jadis Serguéi Goer, son ancêtre. Il était à la merci des Thanks ou des Sua. Qu'est-ce qu'ils allaient faire de lui ? Le livrer aux Ugiens ?

Il eut l'impression que des voix bruissaient dans sa tête. « Est-ce qu'ils sont en train de m'interroger, de me sonder mentalement ? » Un dialogue douteux s'engagea avec un interlocuteur incertain.

— Etes-vous un ami des Thanks ?

— N'êtes-vous pas des Thanks ?

— Non, nous sommes les... Etes-vous un porteur d'âme ?

— Moi, un porteur d'âme !

— Non, non, ce n'est pas la question. La question est : que savez-vous des porteurs d'âme ?

— Rien...

— Qui sont-ils ? Où sont-ils ? Que veulent-ils ?

— Je ne sais rien de tout ça.

— Etes-vous un Goer ?

— Oui.

— Les Goers savent tout cela.

— Les Goers savent ce que dit la domologie. A condition d'y croire !

— Vous ne dites pas la vérité.

— Je dis ce que je sais.

— Connaissez-vous la domologie ?

— Vaguement. Très mal...

— Les Goers savent tout cela. Ou bien nous nous trompons ? Etes-vous Goer-le-Renard ?

David se demandait ce qu'il allait répondre à cette question absurde, quand un faisceau de lumière blanche s'alluma et balaya le champ. Les fantômes blancs vacillèrent. Leurs capes soyeuses s'envolèrent, comme des ailes d'insectes emportées par le vent.

— Etes-vous Goer-le-Renard ?

— Je suis un Goer et j'en suis fier. Le renard est un animal intelligent et noble. Je l'accepte comme totem.

Les silhouettes pâles et floues chancelaient sous les coups du faisceau de lumière. Les entités qui avaient questionné David semblaient dépitées.

— Oui, oui. Vous êtes cela ; un Goer ordinaire. Nous pensions que Goer-le-Renard était le chef du système Goer. Donc un allié des Sua. Nous l'attendions. Ce n'était pas vous. Il n'était pas ici. Nous partons !

Un éclair blanc balaya. Il se posa ensuite sur David. Une autre voix, plus gutturale, demanda :

— Es-tu Goer-le-Renard ?

David soupira.

— Oui, si vous voulez. Je suis un Goer. Etes-vous les Sua ?

— Peut-être. Nous ne répondons jamais aux questions. Nous voulons entrer en contact avec un représentant du système Goer. Si possible Goer-le-Renard.

— Goer-le-Renard est le symbole du peuple goer.

— Nous voulons le rencontrer. Acceptez-vous de négocier avec nous ?

— Peut-être, mais pas ici.

— Nous avons chassé les Thanks. Le lieu n'est plus dangereux.

— Où sont mes deux compagnons ?

— En sécurité.

— Mais où ?

— A bord d'un vaisseau.

— Un vaisseau sua ?

Il n'y eut pas de réponse. Les Sua ne répondaient jamais aux questions. Instantanément, David fut transféré en un lieu inconnu : il était étendu sur un siège alvéolaire, très incliné, dans une salle bleue. A moins d'un mètre de lui, il vit Kate et Markus dans la même position. Les yeux fermés, ils semblaient endormis tous les deux.

— Ils sont inconscients pour le moment, dit la voix gutturale. Négociations.

— Etes-vous les Sua ?

— Nous ne répondons pas aux questions.

— Donc vous êtes les Sua ?

— Pourquoi ?

— Parce que vous ne répondez pas aux questions.

— Comment savez-vous que les Sua ne répondent pas aux questions ?

— Parce que vous venez de me le dire !

— Votre raisonnement est... purement tautologique. Mais nous sommes les Sua, c'est vrai. Négociations.

— Négociations, répondit David. Votre niveau technologique me

paraît élevé.

— Oui, nous avons un niveau supérieur à celui des Thanks. Mais nous sommes moins nombreux.

— Qu’attendez-vous des hommes ?

— Les Goers connaissent bien les anciennes traditions. Ils savent peut-être la vérité sur les Boaras et les porteurs d’âme. Ce sont aussi d’excellents combattants. Enfin, nous avons besoin de cette planète comme base pour attaquer les Thanks.

David avait l’impression de s’enfoncer de plus en plus profondément dans un piège subtil.

— Je ne suis pas qualifié pour entamer une négociation de ce genre, dit-il.

— Nous devons rencontrer Goer-le-Renard, le chef du système Goer. Nous vous avons pris pour lui. Les Thanks aussi. N’êtes-vous donc pas celui que nous attendions ?

— Non, je ne le suis pas, répondit David à regret.

Mais il avait le sentiment que les Sua mentaient et qu’ils s’ingéniaient à le tromper. A ce moment, Markus Aloven se réveilla de façon presque miraculeuse et dit :

— Le système Goer a été démantelé. Il faut que vous nous aidiez à reconquérir cette planète.

Un voile noir passa devant les yeux de David. Aussitôt après avoir parlé, Markus Aloven se rendormit. Mais avait-il prononcé vraiment ces mots ?

L’interlocuteur invisible se matérialisa progressivement sous forme d’une mince silhouette de type simien... Un syge ? Il demanda sur un ton imitant la colère :

— Nous voulons rencontrer Goer-le-Renard. Pouvez-vous nous conduire près de lui ?

David prit sa tête dans ses mains. L’angoisse lui serrait la gorge et d’intenses douleurs palpaient en divers endroits de son corps. La force étrangère était comme un cocon qui se gonflait en lui. Il lui semblait que sa poitrine allait éclater... Puis cette tension se relâcha

brusquement. David se sentit libéré. Mais il avait toujours très mal à sa main droite blessée, au visage, à la hanche, au côté...

Trois simiens de petite taille, au corps lisse, brun, nu, se tenaient maintenant près de lui. Ils avaient des yeux sombres, très brillants et de longues griffes acérées.

L'un d'eux fit un pas en avant et déclara d'une voix aiguë :

— Nous allons chercher Goer-le-Renard. Nous vous retrouverons.

Les simiens disparurent. David regarda Markus qui s'était rendormi près de Kate inconsciente. Il abandonna la lutte.

Il ne savait pas qu'il avait, en restant lucide et en résistant au champ d'illusions, gagné un des combats les plus importants qu'un Goer eût jamais livré. Il laissa le sommeil l'envahir doucement. Il ferma les yeux. Une lassitude monstrueuse l'écrasait. Il bascula dans la nuit.

CHAPITRE X

Les trois lunes mêlaient leur lumière, déversant un éclairage métallique sur une vaste étendue d'herbe sèche. Le flanc de la colline ressemblait à un tapis-brosse déchiré. Dans le ciel limpide, Lummo, la grosse lune, brillait comme un phare. Son œil blanc se posait, inquisiteur, sur la campagne nue. Plus bas, Suva et Suvi, à demi estompées par l'éclat de la reine mère, voilaient leurs douces faces sous un brouillard rose et mauve.

David eut le cœur serré par la beauté du spectacle. Sous la canicule du deuxième été, la trilune pleine avait une luminosité incomparable. Tous les Goers de Boam devaient être dehors, les yeux au ciel, cessant pour quelques heures de regretter la Terre lointaine, la Terre perdue...

La souffrance l'arracha à sa contemplation. Il gémit. Des messages de détresse arrivaient de tous les points de son corps. Une forte douleur irradiait de sa main droite blessée, montait le long de son bras et s'enfonçait au creux de son épaule... Il pensa : « La trilune pleine... Des jours et des jours ont dû passer depuis que j'ai quitté la frontière ! » Il essaya de calculer, puis renonça. Il avait trop mal. Son côté gauche brûlait, de la hanche au cou... Combien de nuits trilunes

pleines dans l'année boamienne ? Moins de dix. On devait être à la fin du deuxième été.

Il eut l'impression que sa jambe gauche se mettait à saigner. Il porta la main un peu au-dessous de son genou, vers le mollet. Il ne put s'empêcher de hurler. La chair était à vif. « Mon corps n'est qu'une plaie », se dit-il. Il ne sentait plus ses orteils ; mais son dos cuisait à petit feu comme un rôti dans un four.

Une autre main le toucha. Il eut un soupir qui se changea en râle. Une voix qu'il ne reconnut pas s'exclama :

— Tu es blessé ! Je ne sais pas où nous sommes. Mon père n'a pas repris connaissance...

— Nous sommes réunis ?

Il ne reconnaissait toujours pas la voix de Kate.

— J'ai quelque chose à la gorge. Et aux yeux aussi... Nous sommes tous pas mal amochés. Mais vivants !

— Où sommes-nous ?

Kate ne répondit pas tout de suite. Elle scrutait l'horizon avec une extrême attention.

— Si cette dentelle dorée que je vois à l'est est la ligne des monts Shiiran, nous ne devons pas être très loin de Voorna. Comment nous sommes arrivés là, c'est une autre histoire !

David tenta de se lever ; il retomba aussitôt et : évanouit de douleur.

Que s'était-il passé à l'*Hôtel de la Grande Forêt Populaire* ? Il ne le comprenait toujours pas. De quoi devenir enragé ! Pourtant, deux certitudes émergeaient du doute qui le torturait presque autant que la souffrance physique. Premièrement, il avait été trompé. Deuxièmement, il avait été mêlé, avec Kate et Markus Aloven, à une affaire très mystérieuse et très grave. Une affaire qui mettait en jeu – il en avait la conviction – le destin des Goers et peut-être de tous les humains... Comment ? Il l'avait pressenti, deviné à un moment de son expérience. Et maintenant, il ne pouvait pas s'en souvenir.

Il avait raconté dix fois toute l'histoire aux quatre domologistes qui l'interrogeaient sans aménité. Car il était au pouvoir des chefs goers, ou de ce qui en tenait lieu dans la triste situation d'un peuple à la dérive. Les Goers n'avaient ni gouvernement, ni chefs. Aux époques de persécution, ils se rassemblaient tant bien que mal autour de leurs guides traditionnels. Quatre domologistes orthodoxes avaient établi une sorte de quartier général dans une station climatique du plateau de Saberdain, à cent kilomètres au nord de Voorna, la capitale d'Ugia. Il existait là une importante clinique appartenant à un médecin goer, le Dr Woohang, que la police et les oons n'avaient pas encore repérée.

La clinique Woohang était ainsi devenue un embryon de poste de commandement pour une résistance goère tout aussi embryonnaire. Les Sua – si c'étaient eux – avaient transporté leurs prisonniers à proximité du sanctuaire secret des domologistes. Comment pouvaient-ils le connaître ? De ce fait, David et ses deux compagnons avaient été immédiatement suspects. Les domologistes et leurs agents reprenaient jour après jour cette question : « Comment êtes-vous arrivés ici ? Comment êtes-vous arrivés à Riis-Tsiek ? »

Pas plus que Markus et Kate, David ne pouvait répondre avec précision. Ils s'étaient retrouvés tous les trois au pied d'une colline basse dont la clinique occupait le sommet. A moins d'un kilomètre... Markus inconscient, malade. Kate et David blessés, assez grièvement pour ce dernier. Et dix-huit jours s'étaient écoulés depuis l'affaire d'Omswaa. C'était incompréhensible. Tout dans leur aventure semblait incompréhensible. Peut-être parce que quelqu'un l'avait voulu ainsi. Autrement dit : la manipulation dont ils avaient été l'objet se poursuivait après qu'on les eût libérés.

Personne dans l'état-major goer ni dans les services de sécurité n'avait voulu croire leur histoire. Personne ou presque... et ce presque avait beaucoup d'importance. Un jeune agent de sécurité, nommé Anton, s'avouait troublé, sinon convaincu. A la question : « Comment les Sua peuvent-ils connaître notre repaire secret ? » il apportait une réponse qui ne plaisait pas du tout aux domologistes.

« Les Ugiens prétendent que les Sua sont les amis des Goers. Ils prétendent qu'ils ont été obligés de faire venir les Thanks parce que nous avons déjà appelé nos alliés non-humains. Nous avons toujours nié. Mais si c'était vrai, après tout ? Nos dirigeants pouvaient avoir de bonnes raisons de nous cacher cette alliance... » S'adressant aux domologistes de Riis-Tsiek, il avait distillé pour eux, à mots couverts, la suite de son raisonnement. « Si cette hypothèse, par extraordinaire, était vraie, elle signifierait que vous ne nous avez pas révélé toute la

vérité sur votre action. Attitude légitime, certes. Ou bien que vous n'êtes pas les seuls chefs du mouvement goer. Il se pourrait que le système Goer eût été réactivé sans que nous le sachions pour négocier avec les Sua... »

Non, cette idée ne plaisait pas aux domologistes, qui considéraient David, Kate et Markus soit comme des espions oons, soit comme des transfuges de l'hôpital psychiatrique voisin. Mais les médecins goers ne transigeaient pas sur l'éthique médicale. Les trois fugitifs avaient été soignés avec tous les moyens dont disposait la clinique Woohang. L'origine de leurs blessures restait indéterminée. Kate ne garderait aucune trace de sa détention par les Sua ; mais David avait perdu un doigt et une partie de la main droite ; son bras était ankylosé, ainsi que sa jambe gauche : cicatrices et séquelles fonctionnelles se répartissaient généreusement dans tout son corps. Quant à Markus Aloven, il ne retrouverait sans doute jamais sa lucidité et son équilibre mental. Tout de même, il avait conscience d'être tombé aux mains de ses rivaux, les domologistes orthodoxes, et cela n'arrangeait pas son moral.

Eux, les domologistes, avaient une curieuse attitude à son égard. Ils se partageaient en deux camps. Les uns prétendaient ne pas le reconnaître ; les autres avouaient : « Oui, c'est peut-être Markus Aloven, un homme à l'esprit faible et faux. Il a donc fini par devenir tout à fait fou ! » Joseph Or, le plus jeune domologiste connu d'Ugia, précisait le fond de sa pensée : « Peut-être a-t-il trahi. Mais il n'est pas responsable. »

Pour David le cauchemar avait commencé sur le perron de l'*Hôtel de la Grande Forêt Populaire*. Un diseur de proverbes avait prononcé à son oreille ce qui résonnait maintenant comme une sorte d'avertissement : « Qui veut garder longue haleine ménage ses poumons. » Maintenant, il était prisonnier de ses frères de race. Sa vie ne semblait pas menacée dans l'immédiat, à moins d'une incursion de la milice oone à Riis-Tsieck ; mais l'avenir s'annonçait désespéré... Les domologistes, orthodoxes ou non, affirmaient qu'au début du séjour des humains sur Boam, qui s'appelait alors Shiraboam, les infirmes et les malades étaient guéris lors des jugements décennaux. On assistait même à la régénération complète des membres amputés ou déficients... C'était, disaient les sceptiques en souriant, au temps où les bêtes parlaient et où les syges chantaient. Les syges avaient cessé leur chant, même dans la tête des Goers, depuis longtemps. David savait qu'il était désormais infirme pour la vie. Pour ce qui lui restait de vie. Le cauchemar se poursuivait.

Il ne voyait aucun moyen de prouver sa bonne foi. Séparé de Kate et de Markus, condamné à la solitude d'une chambre-cellule, confortable mais minuscule, il réfléchissait sans arrêt aux événements d'Omswaa. Il avait parfois la sensation fugitive de posséder dans son esprit la clé qui lui aurait permis de tout comprendre et de persuader les domologistes de son innocence. C'était un puzzle. Quelques pièces manquaient sûrement ; mais il en avait peut-être assez pour trouver la solution. Il cherchait obstinément, désespérément. Ah, s'il avait pu discuter avec Kate, confronter ses souvenirs à ceux de la jeune femme...

Elle était dans la même situation que lui. Il ne se rencontraient qu'en présence des domologistes ou des membres du service de sécurité de Riis-Tsiek. L'isolement leur pesait à tous deux. David se sentait coupable d'avoir insisté pour continuer l'aventure alors que Kate voulait renoncer. Bien sûr, ils avaient été pris au piège, par hasard ou non. Mais quel genre de piège ? Il en revenait à ses interrogations vaines, sans fin. Le temps passait.

Les seules nouvelles qu'on laissait parvenir jusqu'à lui étaient celles des persécutions contre les Goers. On lui fit entendre plusieurs enregistrements – le son seul – de la très célèbre émission de télévision : *Vie et mort de Goer-le-Renard*. Il écouta un épisode consacré aux « renardeaux » et il pleura de rage. Quel lien y avait-il entre les persécutions et l'aventure d'Omswaa ? « Je suis certain qu'il y en a un ! » se disait-il. Peut-être était-ce le nom, ce nom symbolique que les Ugiens de bonne race apprenaient à maudire : Goer-le-Renard. Et puis les Sua... Le parti oon justifiait à la fois les persécutions et l'appel aux Thanks par la mythique alliance des Goers et des Sua. Mais bien peu de Goers reconnaissaient avoir vu un Suu en chair et en os, si ces étrangers étaient bien faits de chair et d'os. David ne savait pas si le contact qu'il avait eu avec les présumés Sua était une réalité ou une illusion. Au fond, il n'avait vu que des sortes de fantômes. Parmi ces fantômes, quels étaient les Sua, quels étaient les Thanks ? Peut-être aucun.

Ces réflexions et ces questions tournaient indéfiniment dans sa tête. Et puis venaient les interrogatoires. A intervalles irréguliers : un tous les deux jours au moins. Quelquefois deux ou trois dans la même journée.

« Aujourd'hui, c'est sérieux ! » pensa-t-il. Les quatre domologistes de Riis-Tsiek étaient là. Et quatre agents du service de sécurité les

accompagnaient, dont le fameux Anton, le seul qui paraissait accorder quelque crédit au récit de David. Ce dernier regardait obstinément du côté de la porte, dans l'espoir que Kate allait le rejoindre. Autre élément de solennité dans cette réunion insolite : les domologistes avaient revêtu la djellaba rouge traditionnelle.

Eux aussi regardaient de temps en temps vers la porte. David pensa qu'on attendait quelqu'un, mais pas Kate Aloven. Un ou plusieurs visiteurs importants. Le premier qui se manifesta portait aussi la djellaba rouge. Et il ressemblait beaucoup à Markus Aloven avec son large front et ses épais cheveux blancs. Un chevron violet barrait le côté droit de son vêtement, un peu au-dessous du col. David essaya de deviner la signification de cette marque. Les quatre domologistes et leurs acolytes se levèrent pour saluer le personnage. Les deux gardes qui encadraient David l'obligèrent aussi à se mettre debout. Puis un membre du service de sécurité invita les participants à quitter le bureau personnel du Dr Woohang, où se tenaient habituellement les séances et les conduisit à une petite salle de spectacle, de forme semi-circulaire, camouflée en contrebas d'un long couloir. Une vingtaine de personnes attendaient là, sagement assises sur les fauteuils réservés au public. David dut rester debout au milieu de la scène. Les domologistes et le nouveau venu prirent place derrière une table, un peu en retrait. Trois inconnus arrivèrent ensuite et s'installèrent à côté.

Les gardes, habillés en infirmiers, pantalons noirs et tuniques jaunes, amenèrent un peu plus tard les deux compagnons de David. Kate se cacha un instant le visage, puis avança en baissant les yeux. Markus semblait ne rien voir, ne rien entendre. David comprit qu'ils allaient être tous les trois les héros d'une cérémonie traditionnelle, tout à fait typique du mauvais goût de leur peuple : une parodie de jugement décennal. L'homme aux cheveux blancs qui portait un chevron violet sur sa djellaba était un juge du rite ancien et mystique... David se rendit compte qu'il avait péché involontairement cette information dans l'esprit de l'agent nommé Anton qui se tenait non loin de lui...

Depuis son arrivée à Riis-Tsiek, il n'avait pas essayé d'utiliser les pouvoirs mentaux révélés par l'aventure du poste frontière de Méréa. Il l'estimait inutile, puisqu'il était chez les Goers qui devaient, pour la plupart, posséder les mêmes. Il ne voulait pas espionner ses frères de race, ni les tromper. Encore moins se battre avec eux. Mais il ressentait une certaine satisfaction à voir ses « dons de syge » se réveiller d'eux-même, accidentellement.

Et puis il commençait à se révolter contre l'arrogance et la puérilité des domologistes. Cette mascarade de jugement s'expliquait à coup sûr par la volonté de déconsidérer de façon définitive Markus Aloven, le grand rival de Joseph Or, Karl Meschner et les autres. Il en avait honte pour eux. Une autre explication lui vint brusquement à l'esprit... ou plutôt le sentiment qu'il y avait une autre explication. Il en fut soulagé : les domologistes n'étaient pas aussi méprisables qu'il l'avait pensé un moment.

Le plus ancien des quatre, Shimono Haiki, prit la parole et confirma d'emblée l'hypothèse.

— Frères Goers, dit-il après un bref prélude, notre situation peut paraître à certains égards dramatique et désespérée. Des dizaines de milliers d'entre nous s'entassent dans les prisons et les camps de la mort. La *solution totale* du problème goer est en route. Cependant, un espoir immense vient de se lever. Les porteurs d'âme ont répondu à notre appel. Un appel que nous avons eu bien raison de lancer, contre l'avis de certains. Et malgré l'opposition acharnée d'un des nôtres, le domologiste pervers Markus Aloven... Les porteurs d'âme ne nous ont pas oubliés. Ils ont reconnu le bien-fondé de notre plainte et ils nous ont annoncé leur prochaine venue sur Boam. Leur immense puissance, déléguée par leurs maîtres, les Boaras, leur permettra de rétablir la justice sur notre monde et de faire respecter la règle du jeu par les Thanks. Car les Oonantis et le parti oon, comme les Ugiens qui les suivent, ne sont que les valets des Thanks, principaux rivaux de l'homme dans la guerre de succession de l'Univers.

« Mais nous devons reconnaître que nous avons nous aussi commis de graves fautes. Par exemple, nous avons laissé se perdre les traditions sacrées de Boam, instaurées par les porteurs d'âme. En particulier, celle du jugement décennal, que les porteurs d'âme considéraient comme essentielle pour préparer l'humanité à recevoir l'héritage. Nous avons de bonnes raisons de penser que les porteurs d'âme mettront fin à la guerre de succession. Les races intelligentes qui se disputent l'héritage des Boaras devront désormais prouver leur supériorité morale et intellectuelle : la compétition sera pacifique, spirituelle. Dans cette perspective, le conseil de domologie orthodoxe d'Ugia, que nous représentons, a décidé de rétablir sans délai l'épreuve du jugement décennal. Vous êtes réunis pour assister à la première séance solennelle du tribunal décennal de Riis-Tsiek.

« Parmi nous, se trouve un homme qui prétend être le domologiste Markus Aloven. Quelques-uns de nos amis croient en effet l'avoir reconnu. Cet homme semble avoir subi un choc. Peut-être a-t-il

perdu la mémoire ou même la raison. Mais il est peut-être un simulateur. Ses compagnons, ses complices, un homme et une femme qui disent être de race goère, racontent une histoire proprement incroyable. Il se peut qu'elle soit vraie, cependant. A moins que ces hommes et cette femme soient des malades mentaux ou des agents oons ou thanks. Les interrogatoires classiques ne nous ont apporté, hélas, aucune certitude. Tous les trois vont passer en jugement, suivant le rite décennal rénové.

« Ainsi, nous apprendrons la vérité. Joseph Or va vous dire pourquoi. Quant à ceux que nous allons juger au nom des Boaras, ils seront absous, quelles que soient leurs fautes. Peut-être même seront-ils, par la grâce toute-puissante des Boaras, guéris de leurs maladies et de leurs infirmités, comme cela se passait dans les anciens temps... »

« Si c'était vrai ! songea David. Ma main et le reste... » Mais il ne pouvait croire au miracle. Il ne pouvait croire que l'ère des miracles, chantée par la domologie, allait s'ouvrir de nouveau. Pourquoi pas des syges dans les rues de Voorna ? Joseph Or se leva, fit un effet de manches avec les pans de la djellaba, croisa le regard de Markus Aloven et baissa les yeux.

— Mes amis, dit-il, nous avons eu raison d'appeler au secours les porteurs d'âme. Nous avons eu raison de ne pas nous décourager. Pendant cinq années, quelques fidèles ont renouvelé l'appel chaque jour, à la prière du soir. Et parfois aussi le matin. « Vous, les porteurs d'âme des grands Boaras, venez à nous, aidez-nous... » La grande majorité des Goers et même quelques domologistes ne donnaient pas cher de nos chances d'être entendus. Il en fut un pour se moquer publiquement de nous : Markus Aloven. Eh bien, il avait tort.

« Markus Aloven ne nous a pas offensés. Mais en niant que les porteurs d'âme nous écoutaient, il a mis en doute la puissance et la bonté des Boaras. C'est eux qu'il a offensés. Et nous attendons que la gravité de l'offense mobilise l'attention des porteurs d'âme.

« Car le jugement décennal de la tradition boamienne n'est pas une séance ordinaire d'un tribunal civil. C'est une cérémonie religieuse au cours de laquelle la puissance des Boaras, doit se manifester, directement ou par l'intermédiaire des porteurs d'âme. C'est elle qui fera éclater la vérité, d'une façon ou d'une autre. C'est elle qui guérira les accusés si elle le juge utile. Elle qui leur infligera une punition grave ou légère, si elle l'estime juste... »

David avala sa salive avec peine. Il sourit à Kate. La jeune femme

ne le regardait pas. Il leva la main et interrompit calmement l'orateur. Vingt paires d'yeux le fusillèrent. Il n'y fit pas attention. A sa grande surprise, Joseph Or tourna vers lui sa belle tête d'oiseau de proie, à la peau brune et au poil d'encre, et l'examina d'un air indulgent, presque amical.

— Est-ce que je peux poser une question ?

Le domologiste approuva d'un signe. David se demandait de quelle façon les porteurs d'âme avaient répondu à l'appel des Goers ? Avaient-ils envoyé un message mental ou un vaisseau spatial de huit cents mètres de long ? Mais ce ne fut pas cette question qu'il posa. Elle lui semblait secondaire pour le moment. Son propre sort l'intéressait davantage.

— Vous avez dit que nous serions absous quelles que soient nos fautes. Maintenant, vous parlez d'une punition infligée par les Boaras. Je ne comprends pas.

— Frère Goer, tu soulèves là un point de domologie très important. Le jugement est d'abord un rite de confession et de purification. Ce rite a pour but d'améliorer l'individu qui le subit en le libérant. La punition n'est pas une punition au sens ordinaire. C'est une épreuve qui vise à long terme l'amélioration de l'humanité. Cela dit, je crois profondément à la justice des Boaras. Tu ne recevras cette épreuve que si tu es auparavant guéri pour être apte à l'affronter.

David regarda un instant sa main mutilée. Et, un instant, il se prit à espérer. Il comprenait mieux les domologistes. Ces hommes étaient des fanatiques religieux et ils se préparaient à accueillir les anges... enfin, les envoyés de leurs dieux. Et, dans ces circonstances, Markus Aloven était pour eux un abominable hérétique qui menaçait le salut de l'humanité.

David décida de jouer le jeu fou du jugement. Quelque chose allait peut-être se passer. Si les Boaras se mettaient à lui parler, il leur demanderait d'expliquer les événements d'Omswaa ou tout au moins de l'aider à reconstituer le puzzle dont une pièce ou deux lui manquaient. Il voulait savoir la vérité. Il devait savoir. A tout prix. C'était plus important que tout. Plus important même que sa guérison, à laquelle il ne croyait pas, d'ailleurs.

Sa conviction ne cessait de se renforcer. S'il parvenait à comprendre ce qui s'était passé à l'*Hôtel de la Grande Forêt*, il pourrait comprendre tout le reste. Tout... Et la situation des Goers, de Boam,

du monde, lui apparaîtrait dans une clarté éblouissante.

Il sourit de nouveau à Kate. Elle lui rendit un regard très froid, presque haineux. Il pactisait avec leurs geôliers qui étaient les ennemis mortels de son père... Quand les Goers cesseraient-ils leurs querelles fratricides ? Quand les porteurs d'âme descendraient du ciel pour leur tirer les oreilles ?

Il y avait maintenant une trentaine de personnes dans la petite salle qui commençait à s'animer. On était au milieu de l'après-midi. Malgré la climatisation, la chaleur montait. Une femme fit remarquer que c'était l'heure où la télévision passait la première diffusion quotidienne de la célèbre émission : « *Vie et mort de Goer-le-Renard* ». En réponse à cette réflexion, plutôt déplacée, quelques rires se firent entendre. Puis d'autres. Cinq secondes plus tard, toute l'assistance s'esclaffait. Sauf les accusés, bien sûr. Un quart ou un tiers des Goers d'Ugia étaient déjà emprisonnés ; mais les autres n'avaient plus peur, puisque leurs protecteurs célestes, leurs anges gardiens, allaient descendre des nuées, ou plutôt des étoiles, pour les sauver et leur rendre leur destin.

David sentit une boule d'angoisse gonfler dans sa gorge. « Dieu ! pensa-t-il. Si le miracle attendu n'a pas lieu, c'est la fin du peuple goer ! »

Shimono Haiki interpella les accusés :

— Toi qui prétends être Markus Aloven... Toi qui dis te nommer Shaïna Aloven... Toi qui indiques pour nom David Serguéi... Tous les trois, acceptez-vous de comparaître librement devant le tribunal décennal de Riis-Tsiek ?

Markus Aloven resta impassible. David l'observa. Depuis leur arrivée à Riis-Tsiek, le vieil homme vivait dans un repli absolu sur lui-même. Était-ce une conséquence du choc qu'il reçut à Omswaa, des traitements que les Thanks ou les Sua lui avaient peut-être fait subir ? N'y avait-il pas une part de simulation dans cette attitude ?

Kate-Shaïna détourna les yeux, chercha un endroit pour poser son regard, n'en trouva aucun. Les accusés étaient au milieu de la scène. D'un côté, ils faisaient face au public : une quinzaine d'hommes et quatre ou cinq femmes. De l'autre côté, se tenaient le juge du rite ancien et mystique, les domologistes, les assesseurs ou Dieu sait quoi... Finalement, Kate croisa les bras et baissa les yeux sur sa

poitrine.

Alors, David s'avança vers la table du juge et prononça, sur un ton qui fut, malgré lui, un peu provocant :

— Moi, j'accepte.

CHAPITRE XI

— Je me souviens par-dessus tout d'une tristesse et d'un dégoût atroces, indescriptibles... euh, inhumains, je crois. Et puis l'insistance des Sua à demander Goer-le-Renard, chef du système Goer... Aussi, la curiosité des Sua et des Thanks au sujet des porteurs d'âme. Ils semblaient se demander comme nous, enfin comme certains domologistes, pourquoi les porteurs d'âme étaient idiots...

Joseph Or interrompit David assez brutalement. Mais il s'adressait au public, non à l'accusé.

— Aucun domologiste sérieux n'a jamais ajouté foi à cette légende. Il s'agit d'une erreur perverse, d'un mensonge proprement satanique. Un mensonge destiné à tromper les humains et de leur faire perdre la foi... Il se peut que les porteurs d'âme soient des robots, plus exactement des êtres semi-artificiels. Mais la stupidité est de notre côté, car nous sommes incapables de comprendre la grandeur de leur mission !

David avait raconté deux fois son odyssée d'Omswaa. Il n'avait retrouvé aucun souvenir oublié. Les Boaras ne l'avaient pas inspiré. Les porteurs d'âme n'étaient pas intervenus. Il n'avait pas rassemblé le

puzzle. Et pourtant, il était sûr d'avoir progressé, de plusieurs façons, en particulier à travers une impression très vague, qu'il n'arrivait pas à préciser.

Mais il y parviendrait, il le sentait. Il se rapprochait. Il réussirait, avec ou sans l'aide des Boaras. Il se mit à réfléchir à haute voix, comme le juge l'y avait autorisé, invité même. Et malgré l'impatience qui se manifestait, aussi bien parmi l'assistance que parmi les domologistes. La cérémonie du jugement durait depuis longtemps. Une heure ou plus, peut-être deux heures. David eût été bien incapable de le dire.

C'était un échec. Les Boaras ne s'étaient manifestés en aucune façon. Le mystère d'Omswaa restait inexpliqué. Markus Aloven, dont le jugement eût sans doute retenu l'attention des hautes sphères galactiques, refusait de se prêter au jeu... « Comment ont-ils pu croire que les Boaras allaient revenir, du fond de l'espace ou du temps, pour s'occuper de cette affaire ? » se demandait David. Il oubliait qu'il avait espéré lui aussi, un moment, une intervention des demi-dieux, des anciens maîtres de l'Univers ou de leurs représentants. Il était, sans oser se l'avouer, affreusement déçu.

Il s'étendit sur la banquette que le juge avait fait mettre à sa disposition. Les domologistes avaient l'air méprisant et furieux. Il s'en moquait. Il se concentra pour lancer un ultime appel. « Seigneurs Boaras, répondez-moi. Aidez-moi ! » Avait-il prononcé à mi-voix ces quelques mots ? Les avait-il seulement pensés ? Il s'efforçait surtout de chasser de son esprit le doute qui coupait son élan : « Seigneurs Boaras, *si vous existez...* »

— ...Seigneurs Boaras, je dis la vérité, vous le savez. Je dis ce que je sais. Ce que j'ai cru voir et entendre. Peut-être mes souvenirs sont-ils faux. Peut-être ai-je été trompé. Par qui ? Il me semble maintenant que mes interlocuteurs étaient toujours les mêmes, sous divers déguisements. Les Sua ? Ou les Thanks ? Il m'est venu une idée. La voici, Seigneurs Boaras, et vous qui m'écoutez dans cette salle... Je pense que nous avons été, tous les trois, pris par hasard dans un champ d'illusions des Thanks. Des Thanks seuls... Il n'y avait pas de combat, seulement une sorte de simulation destinée à tromper les spectateurs. Pourquoi ?

David avait fermé les yeux ; il se mit à haleter de fatigue ou d'excitation. Il ne put donc remarquer l'attitude méprisante des domologistes qui affichaient un désintérêt total. Un d'entre eux, Joseph Or, quitta même la salle, sur un signe d'un agent de service de

sécurité. Le juge marquait au contraire une extrême attention, et une extrême tension. Il se soulevait de son siège pour mieux entendre David, dont la voix s'étouffait par instant.

— Pourquoi ? répéta l'accusé. L'explication la plus simple est qu'il s'agit d'une manœuvre pour accréditer la thèse de l'alliance entre les Sua et les Goers. Dans quel but ? Afin de compromettre les Goers et de justifier les persécutions ? Quel intérêt pour les Thanks ? J'avais déjà formulé cette hypothèse, mais je butais là. Il ne semble pas que le peuple goer représente un rival sérieux pour les Thanks et leurs amis Oonantis...

« Et puis le champ d'illusions d'Omswaa est sûrement un prototype. Les Thanks préparaient donc une gigantesque opération d'intoxication. Elle doit être en cours maintenant, mais je ne sais rien de ce qui se passe dans le monde depuis mon arrivée ici... Et tout cela pour justifier persécution des Goers, alors que le système Goer n'existe plus ?

« Et si les Goers n'étaient pas visés ? Qui alors ? Les Sua, bien sûr. Les Sua sont peut-être pour les Thanks des rivaux autrement redoutables que les humains, Goers et non-Goers. Les porteurs d'âme devant inspecter Boam, les Thanks voudraient alors compromettre leurs adversaires en les accusant d'intervenir sur notre monde. Il se peut que cela soit interdit par l'éthique de la guerre de succession... Mais non. L'hypothèse ne colle pas. Les Thanks s'accuseraient du même coup, puisqu'ils sont aussi intervenus sur Boam. Ils pourraient arguer qu'ils ont été appelés par les Ugiens parce que les Goers ont appelé d'abord les Sua. Mais comment le prouver ?

« Ou alors... Oui, voilà l'explication. Elle est si simple ! »

David baissa encore la voix. Le juge se leva, quitta sa table et vint se pencher sur la banquette où l'accusé était étendu.

— Les Thanks savent que les porteurs d'âme vont venir en visite sur Boam. Leur intervention chez nous est certainement une faute. Ils ont monté cette affaire pour avoir une excuse. Ils comptent répondre aux porteurs d'âme qu'ils sont venus sur Boam parce que les Sua avaient commencé. Ils doivent penser, comme certains domologues goers, que les porteurs d'âme sont idiots et qu'ils n'auront donc aucune peine à les tromper. Pourtant, ce sera difficile. Tout le monde sait que l'Empire de Thank se mêle des affaires boamiennes depuis des dizaines d'années ou peut-être des siècles. Et on ne parle des Sua que depuis une date récente...

« Les Thanks peuvent-ils miser aussi gros sur l'imbécillité des porteurs d'âme ? Il faudrait qu'ils soient acculés. Ou bien y a-t-il une autre explication ? J'ai cru l'entrevoir... mais elle m'a paru tellement extraordinaire que je l'ai rejetée... Et maintenant, elle m'échappe... »

David entendit soudain des bruits confus dans la salle, des appels, des cris, des claquements de portes, des martèlements de pas. Il ouvrit les yeux, clignant les paupières comme un oiseau de nuit projeté soudain dans la lumière du jour. Le public refluit, les domologistes avaient quitté leur table. Deux gardes menaçaient Kate et Markus avec leurs armes. Anton et le juge restaient seuls près de lui. Anton adressa au juge quelques mots qu'il ne comprit pas. Il baissa les paupières et se laissa retomber sur la banquette.

Sa méditation l'avait entraîné dans un univers lointain, où il s'était perdu, et il ne pouvait plus revenir. A Riis-Tsiek, des événements graves avaient interrompu la séance du tribunal rituel. Des agents du service de sécurité parcouraient le P.C. goer pour donner l'alerte : « La police oone ! Ils ont des hursters ! On a été dénoncés, mais ils ont commencé par l'autre clinique ! »

Quelqu'un avait suggéré que les trois accusés étaient bien, comme on l'avait pensé d'abord, des espions oons, et qu'ils avaient appelé leurs amis au secours. Tous les Goers de Riis-Tsiek s'étaient crus en sécurité. Surpris dans leur quiétude, ils cédaient un peu à l'affolement ; mais pas trop. Ils n'étaient pas terrorisés. Les porteurs d'âme viendraient bientôt, de toute façon, les sauver et leur donner une chance.

Des infirmiers armés poussaient maintenant les prisonniers dans un couloir. David ne s'était même pas rendu compte qu'Anton le forçait à se lever et à rejoindre les deux autres. Maintenant, il marchait comme un somnambule, les yeux ouverts sans rien voir. Il répétait en marmonnant : « ... Et maintenant, elle m'échappe ! » Quelque chose était arrivé dans sa tête : un phénomène extrêmement court et tout à fait indescriptible. David était comme assommé. Son cerveau avait subi un choc formidable. Peut-être avait-il échappé de justesse à la mort. Peut-être avait-il eu beaucoup de chance de ne pas devenir fou... et peut-être n'était-il pas encore sauvé.

Il ne sentait pas le canon de l'arme qu'un garde-infirmier appuyait contre son dos. Il trébuchait dans un couloir, dans un escalier, à l'entrée d'une cave. Il ne savait pas ce qu'il faisait là.

Les Goers du service de sécurité ne s'occupaient pas de son état.

Ils avaient d'autres soucis. Et les domologistes, eux, ignoraient qu'ils avaient réussi.

Le choc subi par David était celui d'un contact mental. *Pour la première fois depuis mille ans ou plus, un Boara avait parlé à un humain dans son esprit.* Ce qu'il lui avait dit, David l'avait oublié. Peut-être ne s'en souviendrait-il jamais. Mais ça n'avait aucune importance : les Boaras étaient de retour.

CHAPITRE XII

Aussitôt l'alerte donnée, une centaine de personnes avaient quitté la clinique et les installations de surface de Riis-Tsiek pour se réfugier dans les souterrains. Le plateau de Saberdain se présentait comme une vaste étendue d'ondulations irrégulières, de croupes molles et de collines arrondies. Aucun accident de relief ne présentait un écart de plus de cinquante mètres au-dessus et au-dessous du niveau moyen. L'impression générale était bien celle d'un plateau ; mais les surfaces vraiment planes étaient rares et étroites, du moins dans la partie centrale, appelée « région des troaks ».

Il n'existait plus dans tout Ugia un seul troak vivant. Et l'immense continent méréen s'enorgueillissait de posséder encore quatre arbres géants en état de survie. Les troaks n'étaient pas comme les chênes-de-fer de Noé des arbres véritables, avec un tronc, des branches maîtresses et une immensité de feuillages qui abritaient autrefois les syges. En fait, ils n'avaient pas de tronc vertical. Ils étaient constitués d'énormes masses ligneuses, courant sur le sol ou à l'intérieur, mais le plus souvent aux trois quarts enterrées. Le cœur du troak se situait généralement à une assez grande profondeur. C'était un gigantesque noyau creux qui pouvait atteindre chez les sujets les plus vigoureux, et les plus vieux, un volume de plusieurs millions de mètres cubes.

L'ensemble du corps évoquait une pieuvre végétale. Racines et branches formaient des tentacules, au nombre de plusieurs dizaines : les plus gros mesuraient jusqu'à quinze ou vingt kilomètres de longueur, pour un diamètre maximum de quinze à vingt mètres... Trois ou quatre mille ans plus tôt, le Saberdain était une impénétrable forêt de troaks. Le dernier géant du plateau était mort il y avait sept ou huit siècles, léguant comme les autres son squelette à la terre. La région entière était soutenue par une sorte de carcasse ou d'épave faite des squelettes entrelacés des troaks morts et secs. L'intérieur des branches, des racines et du cœur tombait en poussière en quelques dizaines ou quelques centaines d'années. Un manchon d'écorce et des fibres spécialement résistantes pouvaient durer plus de mille ans.

Le Saberdain devait à cette structure creuse, très aérée, son climat particulièrement sain, réputé bien au-delà des frontières d'Ugia. La station de Riis-Tsiek se trouvait sur le cadavre d'un troak de taille moyenne, vieux de deux millénaires et mort depuis la moitié de ce temps. Le sol s'affaissait lentement autour du cœur, situé à plus d'un kilomètre de profondeur au-dessous de la colline où était bâtie la clinique du Dr Woohang. Lentement, cela signifiait deux ou trois centimètres par an, plusieurs mètres en un siècle... Naturellement, les architectes tenaient compte de cette particularité. Plusieurs bâtiments étaient étayés, mais aucun ne semblait en danger.

Par contre, l'immense réseau de souterrains dans lequel les Goers avaient installé leur base secrète se dégradait très vite, sous l'effet des infiltrations, éboulements et effondrements subis par les squelettes de troaks qui en formaient l'armature. Ce réseau avait compté des centaines de kilomètres de galeries praticables et des milliers de salles, dont certaines étaient plus vastes que le haut temple de Thorbar à Voorna. Moins d'un dixième de ce volume était encore accessible sans danger. Un autre dixième l'était aux risques et périls du voyageur. Le reste avait totalement disparu ou bien était devenu le royaume des fousseurs, des arthropodes et des vers, tous occupants peu hospitaliers et très affamés.

On ne descendait plus au fond du cœur du troak : les puits étaient comblés, les escaliers depuis longtemps écroulés. Les Goers utilisaient surtout le tunnel du nord-est, une ancienne racine de neuf kilomètres de long, qui affleurait la surface en cinq ou six points et, à son extrémité, rejoignait un autre réseau, labyrinthe sans issue et forteresse imprenable. De ce tunnel, partaient encore de nombreuses galeries, formées par des racines secondaires. Quelques-unes étaient praticables et conduisaient à des salles où les réfugiés de Riis-Tsiek avaient aménagé des abris, des réserves, des caches...

— Désolé, dit Rod Anton aux trois prisonniers. Vous nous suivez dans les souterrains. Est-ce que vos amis en connaissent l'existence ! Nous verrons bien !

Kate répondit à cette réflexion par un bref regard de mépris. David ne parut pas l'entendre. Deux hommes en uniforme noir et or aidaient Markus Aloven à descendre un escalier aux marches inégales, usées, taillées dans l'écorce d'un troak mort depuis mille ans. David, poussé par un infirmier armé, avançait comme un homme ivre, un paquet humain, ballotté d'une paroi à l'autre ; il finit par rouler dans l'escalier et ne put se relever. Les gardes-infirmiers le frappèrent à coups de pied et à coups de crosse. Finalement, Rod Anton qui, parmi tous les membres du service de sécurité, avait été le seul à croire, ne fût-ce qu'à moitié, son récit des événements d'Omswaa, s'approcha en braquant une grosse lampe-torche. Un fil courait contre la paroi et alimentait une petite ampoule électrique tous les quinze ou vingt mètres. L'éclairage ainsi dispensé permettait à peine aux fugitifs de ne pas se cogner les uns contre les autres. Les torches étaient nécessaires.

Anton s'assura que David ne simulait pas un malaise. Sa position dans le service de sécurité de Riis-Tsiek, son attitude vis-à-vis des prisonniers n'étaient pas dues au hasard. Il avait des « dons de syge ». Son pouvoir mental de prédilection était une forme de télépathie. David l'avait surpris plusieurs fois essayant de le sonder. Il n'avait pas réagi ; mais il avait espéré un moment qu'Anton trouverait au fond de lui, dans son esprit ou dans son cœur, la preuve de son innocence. Son innocence et, bien sûr, celle de Kate et Markus. Mais les domologistes de Riis-Tsiek avaient besoin que Markus soit coupable... Anton aida le prisonnier à se relever.

Si David avait été conscient, il aurait peut-être pensé que Shimono Haiki, Joseph Or et leurs amis avaient inventé cette descente de police pour pouvoir accuser leur adversaire d'avoir trahi le peuple goer.

Il se serait trompé.

La police oone était bien à Riis-Tsiek. Elle avait été avertie par un assistant du Dr Woohang, chargé de la clinique psychiatrique. La descente avait eu lieu pendant que les domologistes jouaient au tribunal dans la clinique des maladies respiratoires. Environ deux cent

cinquante hommes avaient cerné la colline de Riis tandis qu'une centaine d'autres, par erreur, donnaient assaut à la clinique psychiatrique. Ainsi, presque tous les Goers purent s'enfuir dans les souterrains. C'était une chance extraordinaire. D'un autre côté, si les domologistes et les hommes du service de sécurité n'avaient pas été en transe, dans l'attente d'un miracle, les envahisseurs n'auraient pu approcher sans être repérés. Une malchance incroyable... Si incroyable que personne n'y crut.

Non. Ceux qui avaient appelé la police savaient ce qui allait se passer. Ils avaient trouvé l'occasion idéale pour un raid. Mais comment les prisonniers auraient-ils pu communiquer avec leurs amis de l'extérieur, s'ils avaient été des espions ? De plus, ils ignoraient qu'une séance du tribunal rituel se préparait... Seul, Anton se posait ses questions.

Mais les Oons étaient là, avec des chiens hursters. Ils utilisaient des moyens de camouflage et d'intervention fournis par leurs alliés thanks. Ils purent ainsi neutraliser sans peine les sentinelles qui avaient pourtant des « dons de syges ». Ils se répandirent aussitôt dans le parc et dans la clinique psychiatrique, cherchant les Goers et les Sua. Peut-être n'était-ce pas vraiment par erreur qu'ils étaient allés d'abord à la clinique psychiatrique, alors que les Goers étaient réunis dans l'autre... S'ils avaient capturé sans coup férir les domologistes et l'état-major du nid de résistance goère sans découvrir un seul Suu, ils auraient ressenti une déception si grave qu'elle eût sans doute atteint leur moral.

Tout était mieux ainsi.

Il y eut pourtant cinq victimes dès la première minute de l'opération. D'abord, un malade assis sur un banc à qui un jeune milicien trouva l'œil goer : il lui creva les deux avec son fusil-maser réglé à un centimètre ; et, poussant la portée de l'arme à un mètre, il lui trancha les deux pieds et la main droite en ajoutant un commentaire qu'il trouva fort spirituel : « Si tu es un vrai Goer, tu n'auras qu'à te présenter au jugement et tout ça repoussera ! »

Quelques secondes plus tard, une jeune femme s'avança au milieu d'un couloir pour barrer la route à un groupe de miliciens, conduits par un sergent de pure race oonantie, à la chevelure rouge et à la peau orangée. Le sergent tira une décharge thermique et réduisit l'obstacle en fumée. Il n'avait pas de temps à perdre. Un de ses hommes commenta :

— Sale Sua !

— On dit Suu, au singulier, rectifia le sergent.

— Ah, ah ! Et au féminin ?

Les miliciens de la police populaire oone étaient réellement convaincus de poursuivre des envahisseurs sua. Ceux-ci, leur avait-on dit, pouvaient prendre la forme humaine : ils retrouvaient la leur instinctivement lorsqu'ils étaient blessés. Et quand on les tuait, ils s'écoulaient en un immonde liquide bouillant et moussant qui formait des flaques nauséabondes. A défaut du liquide, une puanteur sulfureuse – quelque chose comme une odeur d'œuf pourri – devait signaler aux braves Ugiens la présence de cadavres non-humains.

— Tu ne trouves pas que ça sent l'œuf pourri ? demanda un milicien à son camarade, en regardant le corps de l'infirmier qu'il venait d'abattre d'une décharge de maser minimum à cinq mètres.

A la clinique psychiatrique, les infirmiers portaient un uniforme bleu et blanc. Les hommes remarquèrent que la tunique du mort virait au jaune et au vert.

— C'est pas normal, ça. Brûle-le pour voir !

Une odeur d'œuf pourri se répandit dans le couloir. Du moins les miliciens oons le crurent et reniflèrent avec dégoût.

Un médecin et une infirmière furent surpris dans une salle de repos, alors qu'ils regardaient l'émission « *Vie et mort de Goer-le-Renard* » sur un téléviseur très grand écran.

— Ecoutez, dit l'infirmière au médecin, vous admettez, vous, qu'on martyrise des enfants, sous prétexte qu'ils appartiennent à une race qui... Peu importe ! Et qu'on en fasse des cobayes pour étudier le psor noir ?

— J'avoue que c'est dur, dit le médecin. D'un autre côté, on ne peut nier que le psor noir est une maladie goère...

Un sergent oon entendit les mots terribles au moment où il pénétrait dans la salle. Psor noir... Il cria :

— Le psor noir ! Il y a le psor noir des Goers dans cet hôpital... Qu'on les tue tous !

Le même faisceau de lumière atteignit le médecin et l'infirmière. Le médecin n'était pas pour les Goers : il l'avait dit souvent. Peut-être est-ce à cause de cette opinion qu'il mit plus longtemps à mourir. Après le départ de la patrouille, il continua de râler. Il bougeait encore lorsque la deuxième vague passa. Un milicien l'acheva à coups de botte.

Dans les galeries des troaks quelques Goers entonnèrent « Réveille-toi. »

Tu seras jugé et tu deviendras un dieu

Ou tu seras esclave et tu mourras

Comme un chien

Sous le fouet des bourreaux

Les démons à face humaine

Les pillleurs d'héritage...

O Goer réveille-toi !

— Une fois de plus, les Goers ne sont pas prêts ! dit Anton au domologiste Joseph Or. Nous aurions pu transformer le Saberdain en un réduit imprenable. Ici, à Riis-Tsiek, nous aurions pu créer une véritable forteresse souterraine, avec des milliers de réfugiés et des centaines de combattants !

Joseph Or braqua sa lampe sur le visage de son compagnon.

— Tu es bien nerveux, Rod. Je sais que tu rêves à la grande guerre des Goers. Tu n'es pas le seul. Mais j'ai toujours pensé que c'était une folie. Nous allons tout simplement attendre l'arrivée des porteurs d'âme. Nous épargnerons ainsi un nombre incalculable de vies humaines.

— Et si...

Anton voulait dire : « Et si les porteurs d'âme ne viennent pas ? »

C'était un blasphème. Il se retint juste à temps. Et il ne put voir le sourire du domologiste.

— Tu as bien fait de te taire, mon frère !

Anton écoutait chanter les réfugiés. « Est-ce un hasard s'ils oublient le couplet qui dit : *« Tu as rendez-vous bientôt – Dans un jour ou dans mille ans – Pour la succession de l'Univers – Ou le jugement dernier... »* ?

Le leitmotiv qui donnait son titre au chant eut sur David un effet presque magique. *O Goer réveille-toi !* Il se réveilla. Il se rendit compte qu'il progressait dans un couloir obscur, entre deux hommes qui étaient des gardes-infirmiers armés. Le groupe auquel il était mêlé avait déjà atteint une zone profonde où l'éclairage fixe n'existait plus. Un coup de torche lui permit d'apercevoir la jupe beige clair de Kate. Un canon de fusil venait lui percuter les côtes à chaque pas. Il lui fallut encore quelques secondes pour prendre conscience de la situation. Il se souvint des événements qui s'étaient produits depuis la séance du tribunal. Il n'avait rien vu ni entendu, mais les sons et quelques images avaient impressionné sa mémoire. Il se rappelait un cri : « La police oone ! Ils ont des hursters. On a été dénoncés... »

Une certitude lui vint immédiatement. L'opération avait été organisée par les Thanks. Elle s'insérait d'une façon ou d'une autre dans les grandes manœuvres d'intoxication commencées à Omswaa. Le dénonciateur, s'il existait, ne pouvait être qu'un agent des Thanks. « Mais qu'est-ce qu'ils veulent ? Prouver que notre refuge est en réalité un nid de Sua ? » Cela lui semblait évident. Son propre rôle était moins clair.

« Les Thanks ont-ils voulu que nous soyons accusés ? » Un sourire flotta sur ses lèvres et dans sa tête. C'était sans importance ou, du moins, quelque chose de beaucoup plus important était arrivé. Pour lui. En lui... On pouvait appeler ça un contact. Mais c'était quelque chose qui n'avait pas de nom. Un message... mais il en avait oublié le sens exact. Une communion, mais le partenaire avait gardé sa distance. Une interrogation ; mais c'était aussi l'écrasante affirmation d'une présence absolue. Et l'ombre d'une menace pointait sous la compréhension.

Et David se sentait purifié de la souillure qu'il avait reçue à Omswaa. La souillure que les envoyés de l'Empire Thank lui avait

infligée dans leur champ d'illusion... Purifié aussi de toutes les souillures de la vie, lavé de ses fautes et guéri de ses tares... Une sensation bizarre de chaleur et d'étirement lui fit lever sa main droite mutilée pour l'approcher de ses yeux. Mais l'obscurité l'empêcha de distinguer l'état des cicatrices. Il ne songea pas à mobiliser son regard de syge, ou peut-être ne le possédait-il plus. Mais il avait confiance. D'ailleurs, il ne ressentait plus aucune douleur. C'était la première fois depuis son arrivée à Riis-Tsiek qu'il avait l'impression de posséder un corps en bon état.

Il comprit alors qu'il venait de passer l'épreuve du jugement décennal. Les domologistes avaient réussi. Lui aussi... Ainsi la coutume du jugement par les Boaras ou leurs représentants – toutes les dix années boamiennes – avait bien été instaurée pour aider les humains – et pas seulement les Goers – à se perfectionner moralement et physiquement pour briguer un jour d'héritage.

« Comment diable avons-nous pu perdre cela ? » se demanda-t-il. La réponse l'aveugla et lui serra le cœur. Telle était l'œuvre des Thanks et de leurs alliés oonantis, par l'intermédiaire du sinistre parti oon ! On avait fait du jugement décennal un rite goer, mi-ridicule, mi-odieux. Et on avait assuré son abolition en persécutant les Goers.

Mais les domologistes orthodoxes avaient sauvé la tradition. Le jugement décennal allait revivre... Trop tard peut-être. Trop tard pour permettre à l'humanité de conquérir l'héritage. De cela, il était presque sûr. Mais assez tôt pour donner leur chance à des milliers, ou des millions d'humains, comme lui-même.

Le canon du fusil s'enfonça une nouvelle fois dans son dos. Il ressentit à peine la douleur. Les Boaras, dans leur puissance bienveillante, l'avaient-ils doté d'une certaine insensibilité ? Quels autres pouvoirs lui avaient-ils donnés ? Il verrait bien. Une joie presque surhumaine le pénétrait, l'envahissait, brûlait dans ses veines, bouillonnait dans son cœur, flambait dans sa tête.

Mais les Boaras ou leurs envoyés ne l'avaient pas complètement absous. Il se souvint du prix à payer, de la peine à accomplir. Et il eut peur.

Le groupe arriva à une intersection un peu mieux éclairée que le couloir. Rod Anton et Joseph Or triaient et orientaient les réfugiés. L'endroit avait été aménagé avec des matériaux apportés, mais toutes les installations se délinguaient. Un filet d'eau tombait du plafond invisible et formait une large flaque au milieu du carrefour. David et

ses compagnons pataugeaient dans une boue farineuse, faite de la poussière du bois de troaks.

Beaucoup de gens haletaient. David surveilla son souffle. Il respirait paisiblement. Tout allait bien. Non... Un enfant se mit à pleurer. Un talkie-walkie nasilla. « Mauvaises nouvelles ! » murmura quelqu'un. Un infirmier déclama en riant :

— Tu es fait comme un rat, Goer-le-Renard !

Anton lui cria de se taire. David essaya de rejoindre Kate et Markus qu'on n'avait pas séparés. Son gardien lui commanda de rester à sa place, d'une voix qui manquait totalement de conviction. Un homme en djellaba rouge se fraya un passage dans la cohue des réfugiés. Quelques voix entonnèrent « Réveille-toi ! » L'homme leva la main pour demander le silence. David le reconnut à ce moment : c'était Shimono Haiki, le doyen des domologistes. Joseph Or s'approcha de lui pour lui parler. Il y eut un moment de confusion, puis Haiki s'adressa à la foule rassemblée dans la pénombre, que David évalua à soixante-dix ou quatre-vingts personnes. Une bonne partie des fugitifs de Riis-Tsiek se trouvaient donc là. Shimono Haiki éleva soudain la voix.

— Contrairement à ce que j'ai entendu en arrivant ici, les nouvelles sont bonnes. Nous sommes en sécurité. Certains de nos amis connaissent le labyrinthe des troaks comme leur poche. Les Oons ne viendront pas nous chercher dans nos abris secrets. De plus, il existe au moi cinq autres issues, dont deux très éloignées de Riis. Soyez sans inquiétude : vos dirigeants ont la situation en main.

« Nous avons deux décisions à prendre. Premièrement, savoir si nous allions passer la nuit dans les abris... Oui, bien sûr, il n'y a aucune différence entre le jour et la nuit dans les galeries souterraines. Mais dehors, la nuit va tomber. Nous pouvions soit gagner une sortie éloignée et remonter à la surface en profitant de l'obscurité, soit nous installer dans les abris et attendre que les Oons aient quitté la région pour sortir du labyrinthe. A mon avis, ils ne resteront pas plus de deux ou trois jours. C'est cette solution que nous avons choisie. Voilà la première décision... »

David se demanda si le choix en question n'était pas un peu forcé. Les Thanks n'ignoraient sans doute rien du sanctuaire de la domologie. Rien : même les sorties secrètes du labyrinthe de Riis-Tsiek, qu'ils avaient sûrement fait bloquer par la milice oone... Shimono Haiki reprit sur un ton plus dur :

— Et maintenant, les prisonniers. Nous pensons qu'ils ont guidé nos ennemis d'une façon ou d'une autre. Ils communiquent probablement avec l'extérieur par émissions mentales ou grâce à des appareils greffés dans leur tête par les techniciens thanks. Ils ont fait échouer notre essai de jugement par leur duplicité. Ils sont donc très dangereux. Nous devons décider ce que nous allons faire d'eux. Ils sont ici, parmi nous. Mais si leurs amis osons venaient nous attaquer dans notre refuge souterrain, ils pourraient aisément guider les assaillants. C'est un risque que nous n'avons pas le droit de prendre. Nous avons donc décidé de les exécuter... »

Il y eut quatre ou cinq secondes de silence. David frémit et son gardien lui logea le canon du fusil contre l'épine dorsale. Shimono Haiki chercha son souffle et reprit :

— Nous avons décidé de les exécuter, soit immédiatement, ici même, soit quelque part dans le labyrinthe, à la limite d'une galerie praticable. C'est vous tous qui allez choisir... On allume un projecteur pour compter les votes. A main levée, pour l'exécution ici !

David n'osait plus bouger. Kate réussit à se rapprocher de lui. Elle eut la force de sourire, en clignant les yeux sous la lumière violente du projecteur.

— Excuse-moi, David !

Elle criait pour se faire entendre au milieu du brouhaha.

— Je t'en ai voulu, ajouta-t-elle. Mais tout est ma faute. Est-ce qu'il nous reste...

Sans doute voulait-elle demander s'il leur restait une chance à tous les trois de s'en sortir. On la fit taire, on la bouscula pour l'éloigner. Il y eut des murmures menaçants. Joseph Or réclama le silence. A ce moment, Rod Anton se glissa derrière David et lui prit le bras.

— Je regrette. C'est une erreur.

David éclata de rire. Mourir par erreur, alors que les Boaras étaient de retour ? « Non, c'est trop stupide ! » pensa-t-il. Pour Kate, il cria :

— Nous avons une chance !

CHAPITRE XIII

Longtemps, la planète s'était appelée Monde-Iwagelas. Longtemps... L'équivalent de dix mille années terrestres au moins. Ses habitants – les Iwas, pour simplifier – avaient fondé ce qui allait devenir l'Empire Thank. Quelques milliers d'années plus tard, ils avaient perdu le contrôle de l'Empire ; mais leur planète gardait une position centrale dans le domaine thank. Bien que le concept de capitale fût étranger à la culture et à l'organisation de l'Empire, Monde-Iwagelas était devenu une capitale symbolique et, à ce titre, portait désormais le nom, également symbolique, de Planète Mille.

Une des soixante-seize millions d'îles de la planète des Iwas était presque entièrement recouverte de villas de coquillages et de tours de verre, en moyenne vingt fois plus hautes que les hauts palmiers blancs du rivage. On aurait pu nommer cette concentration d'habitat et d'activité une ville. Alors, ç'aurait été Cité-Kanlitas : une ville très ancienne et très moderne à la fois, et aussi un centre de communications et de rencontres très important pour l'Empire.

Celui-ci ne pouvant plus assurer l'inviolabilité de ses communications par ondes, certains de ses dirigeants étaient obligés de se rencontrer à Cité-Kanlitas – et ailleurs – pour étudier les

problèmes les plus graves. Or, l'Empire se trouvait en ce soixante et onzième décan de sa troisième époque face à une des crises les plus décisives de son histoire.

Trois humanoïdes de haut rang s'étaient donc retrouvés à Cité-Kanlitas pour débattre de cette crise et d'une opération organisée par l'un d'eux pour sauver l'avenir de l'Empire. Le Secrétaire impérial du Sixième Cercle extérieur Voah Atvatavi avait conçu cette tentative désespérée que ses subordonnés mettaient en œuvre très loin de là.

— Qu'avons-nous à perdre ? lança-t-il à ses compagnons, en agitant ses mains palmées.

C'était un Iwa, un bel amphibien bleu, originaire de Monde-Iwagelas. Les deux autres, Haved Nesnehas, vice-ministre impérial des affaires non conventionnelles, et Kzari Alasadjevik, Prince impérial de troisième rang, appartenaient au groupe dominant des simiens de Kzar, ce qui leur conférait une autorité particulière.

— Qu'avons-nous à gagner ? demanda le vice-ministre sur un ton sceptique.

— Un délai ! s'écria Atvatavi. Ce n'est déjà pas si mal.

— Mais quel délai ?

— Ce serait trop beau si je le savais. S'il était de mille ans – comme je l'espère – nous aurions tout le temps de reprendre l'avantage, ne fût-ce qu'en éliminant définitivement les Sua.

— Quelles sont nos chances de réussir ? demanda le Prince Alasadjevik.

— Pas si mauvaises, répondit Atvatavi. Il nous suffit de jeter la plus minime suspicion sur le comportement des Sua pour bloquer la dévolution de l'héritage. Le fait dominant, qui peut jouer aussi bien pour nous ou contre nous, c'est l'imbécillité proverbiale des porteurs d'âme. J'avoue que j'ai beaucoup misé sur elle.

« Je pense que cela valait la peine. Nobles fils de l'Unique Empire, vous le savez comme moi : la situation est désespérée. Elle est claire aussi : il y a maintenant cent quarante décans, la succession des Boaras a été déclarée ouverte par les porteurs d'âme. De nombreuses races pensantes sont entrées en compétition pour l'héritage. Citons les Aynnis, les Sua, l'alliance des Von'ms et des Vance, les oiseaux d'Effogus, les humains de trois mondes, les Syges... et nous, de Kzar et

« Les porteurs d'âme nous ont avertis que leur décision était prise – ou presque prise – et qu'ils allaient enfin remettre l'héritage à ceux qui l'avaient mérité. Les Sua ont gagné. Est-ce qu'ils sont les *meilleurs* ? Il faut être aussi idiot qu'un porteur d'âme pour croire ça ! Ils ont su se montrer plus malins, c'est-à-dire, surtout, plus hypocrites que les autres. Certes, ils ont prouvé qu'ils pouvaient maîtriser les bribes de la science et de la technologie que les Boaras ont consenti à nous donner en à-valoir. Pas mieux que nous. Peut-être même pas aussi bien. D'ailleurs, ce n'était pas tellement difficile. Même les humains, qui sont sans aucun doute la race pensante la plus stupide de la galaxie, ont été sur le point d'y réussir il y a quelques dizaines de décans.

« Les Sua ont été assez habiles pour convaincre les porteurs d'âme de leur supériorité morale. Ils ont su montrer une façade de vertu et de raison et se rendre sympathique à ces benêts. Comme s'il était possible de gouverner des planètes entières en respectant la démocratie, les droits de la conscience et d'autres imbécillités de ce genre !

« Encore heureux que les porteurs d'âme nous aient laissé la possibilité de faire appel. Notre Conseil Imperator a immédiatement interjeté. Avec juste raison ! »

Le prince impérial de troisième rang Kzari Alasadjevik, en proie à une très vive excitation, fit tournoyer son fauteuil suspendu au-dessus de l'éponge humide qui servait de siège au secrétaire impérial du sixième cercle extérieur Atvatavi, originaire de la planète aquatique Monde-Iwagelas.

— Oui ! s'écria le prince. Et maintenant, nous devons fournir un dossier bien nourri pour contester le choix des porteurs d'âme !

— Mais nous n'avons absolument aucune chance de prouver que nous sommes les plus méritants. D'ailleurs, les porteurs d'âme ont pris leur décision. Tout ce que nous pouvons faire, c'est demander la disqualification provisoire des Sua pour tricherie. Alors, la compétition serait relancée pour mille ans peut-être. Dans ce cas, nous devrions nous refaire une virginité et, naturellement, quitter Boam et quelques autres conquêtes un peu trop voyantes.

« Mon idée, nobles fils de l'Empire, c'est que les Sua ont forcément triché. Je ne crois pas à la démocratie ni à leurs fameux « droits de la conscience. » Si nous n'arrivons pas à convaincre les

porteurs d'âme que les Sua sont intervenus sur une planète étrangère – Boam, en l'occurrence – et qu'ils ont violé toutes sortes de lois, au moins pouvons-nous espérer une enquête plus approfondie qui permettrait de découvrir d'autres tricheries des Sua, bien réelles celles-là. A la suite de quoi, nous demanderons un moratoire de soixante-douze décans ou mille années standard, suivant les références propres des Boaras. A nous d'utiliser au mieux ce délai pour renverser la situation ! »

Le vice-ministre se berça longuement sur sa chaise basculante. Il émettait un léger murmure sifflant, vaguement mélodique, qui était sa façon de rendre grâce à l'universelle Mère de tous les Kzariens, en lui faisant connaître son juste mécontentement.

— Cela me paraît une tentative bien désespérée, Secrétaire impérial, dit-il sur un ton maussade.

— Nos descendants nous maudiraient encore de ne pas avoir essayé dans cinquante générations !

— Vous avez organisé cette affaire sans en référer à votre vice-ministre. Et, naturellement, sans informer le Conseil Imperator.

— Cela vaut mieux, noble Ministre. Si par une extraordinaire malchance, nos manœuvres étaient découvertes, le Conseil Imperator en ignorant tout pourrait sincèrement rejeter le blâme sur un misérable secrétaire du sixième cercle extérieur !

— Vous, bien sûr !

— Et comme je suis originaire de Monde-Iwagelas, le blâme ne retomberait même pas sur les nobles Kzariens !

— J'avoue, dit le prince Alasadjevik, que l'initiative du représentant du 6e cercle extérieur me semble digne du plus grand intérêt.

L'amphibien s'énerva. Ses mouvements spasmodiques firent suintier du siège-éponge une eau verdâtre, à senteur forte. Les deux Kzariens parurent incommodés et se détournèrent de leur noble frère impérial. Celui-ci, pris de fureur, glapit soudain.

— On dirait que vous n'avez pas encore compris ce qui va arriver ! Les Sua seront bientôt les maîtres de l'Univers, comme les Boaras l'ont été. Au nom de leurs pernicieuses doctrines de démocratie et de droits de la conscience, ils vont démanteler l'Empire. Si nous

échouons sur Boam, dans moins d'un décan, il n'y aura plus d'Empire de Thank. Vous et moi serons remodelés ou en route pour le jugement dernier !

CHAPITRE XIV

Des gouttes gluantes tombaient du plafond de la galerie, considérée comme praticable mais dangereuse. Les trois prisonniers et leurs sept gardiens pataugeaient dans la boue de sciure où grouillaient d'énormes vers et des arthropodes voraces. Les gardes-infirmiers avaient chaussé des bottes spéciales qui les protégeaient au-dessus des genoux. Les prisonniers traînaient leurs pieds nus dans le mélange infect de pourriture et de vermine. Ils avaient perdu depuis longtemps leurs sandales de malades. Et ils n'avaient pas besoin de bottes puisqu'ils allaient mourir.

Le vote des réfugiés, sollicité par Shimono Haiki, les avait sauvés d'une exécution sur place. Mais il les avait condamnés à une mort atroce. Leurs frères Goers avaient décidé qu'ils ne devaient pas être passés par les armes. Il n'eût pas été juste de transformer d'honnêtes infirmiers en fusilleurs qui auraient toute leur vie du sang goer sur les mains. Car les prisonniers, après tout, étaient peut-être Goers, comme ils le prétendaient... On avait donc choisi de les conduire dans une galerie en partie effondrée, au bout de laquelle s'ouvrait un puits. Un puits ou un trou provoqué par la putréfaction d'une grosse masse ligneuse appartenant au cœur du troak...

David et ses compagnons seraient alors priés de sauter. On osait espérer qu'ils ne feraient pas d'histoires. Ils se jetteraient dans une fosse de boue organique où ils mourraient étouffés ou dévorés vivants par d'immondes bêtes.

David avait décidé d'attendre le dernier moment pour se battre. Les risques de chute seraient grands ; mais les gardes pourraient tomber aussi. Et le terrain mouvant rendrait leur tir imprécis... s'ils osaient tirer sur des Goers.

Il se concentrait fortement sur cette pensée, dans l'espoir que son message mental parviendrait à Kate. Rod Anton, qui commandait la patrouille serait peut-être averti en même temps. C'était une chance à courir. Et puis David savait que le jeune agent du service de sécurité de Riis-Tsiek regrettait l'exécution des prisonniers. Il les menait la mort au cœur vers leur tombeau. Peut-être aurait-il favorisé leur fuite, si l'occasion s'était présentée...

Composée de neuf hommes et d'une femme, la petite troupe avançait sur un sol pâteux, visqueux, troublé par le pullulement intense de la vermine. Un fort remugle de pourriture végétale et animale emplissait l'air tiède et vicié. Devant, un garde explorait le passage avec le faisceau de sa torche. Puis venaient les trois prisonniers, David et, un peu en arrière, Kate soutenant son père. A un moment, David avait voulu s'approcher du vieux domologiste pour l'aider à son tour, mais les gardes l'avaient poussé en avant. Deux hommes possédaient aussi des torches. Anton avait une lampe réglable à longue portée et une lampe frontale. Il marchait tantôt à l'avant, tantôt à l'arrière. Il ne cessait de monter et de descendre la colonne. David sentait sa nervosité presque physiquement.

Les prisonniers ne faisaient plus attention aux piqûres et aux morsures de la vermine. Même s'ils avaient encore l'espoir de sortir vivants du couloir de l'enfer, ils ne se demandaient pas dans quel état seraient leurs pieds et leurs jambes : ça n'avait aucune importance. La mort était devant eux, à quelques dizaines ou à quelques centaines de mètres. La vie ou la mort... De plus, David recevait de diverses parties de son corps, et surtout de sa main droite mutilée, de curieux messages nerveux qui effaçaient les sensations de douleur venues d'autres sources. C'étaient d'incessantes et minuscules décharges électriques, accompagnées de démangeaisons et de brûlures légères.

Il avait la certitude que les tissus lésés se reconstituaient à une vitesse extraordinaire. Ses doigts étaient en train de repousser ! « Et ces domologistes stupides ignorent qu'ils ont réussi... »

« Ces domologistes stupides ! » pensait Rod Anton en écho.

« Je ne vais pas mourir aussi bêtement, se disait David. J'ai encore à subir l'épreuve que les juges, quels qu'ils soient, m'ont infligée. »

Il n'avait pas rêvé. Les juges l'avaient condamné à quitter Boam. Tous les Goers devraient-ils abandonner bientôt leur planète d'adoption ? En tout cas, lui-même partirait avec une avant-garde de pionniers, chargée de reconquérir la Terre où toute civilisation avait disparu. Voilà ce qu'il avait cru comprendre... Mais peut-être était-ce un rêve ?

Il n'allait pas mourir. Le miracle du jugement s'accomplissait dans son corps et dans sa tête. Il était sous la protection des porteurs d'âme...

— Mais ils sont idiots ! s'écria Markus Aloven.

David se retourna. Le vieux Goer s'était donc réveillé ? Et sa réflexion correspondait-elle par un pur hasard aux pensées de David ? Non. Une sorte de champ télépathique se formait entre tous les membres de la troupe, gardes et prisonniers. Maintenant, David percevait la révolte de Rod Anton : « Ces domologistes stupides et vaniteux sont en train de commettre une erreur criminelle ! »

— Je maintiens que les porteurs d'âme sont idiots ! cria Markus Aloven.

Rod Anton répondit à voix basse, comme honteux :

— C'est ce qu'on m'a toujours appris. Mais avons-nous le droit de le dire maintenant ?

— Je me moque des porteurs d'âme ! fit Kate en s'arrêtant. Anton, vous savez bien que nous avons dit la vérité. Allez-vous nous faire mourir quand même ?

— Je ne sais pas si vous dites toute la vérité. Mais je ne crois pas que vous soyez des espions oons, avoua Anton. Je suis sûr que les domologistes se trompent. Seulement...

— Seulement, il y a les ordres ? fit David.

— Voilà : il y a les ordres !

— Et tu obéis comme un milicien oon ? La discipline avant tout !

— Notre communauté est gravement menacée. Si nous n'obéissons pas à nos chefs, nous sommes perdus.

— Qu'en pensent tes hommes ?

Le garde qui marchait en tête revint en braquant sa lampe sur le sol, comme s'il cherchait quelque chose dans la boue. Peut-être voulait-il seulement éviter le regard des prisonniers.

— Nous sommes presque arrivés, dit-il d'une voix neutre. Le puits est à cinquante mètres.

Un jeune infirmier qui avait endossé par-dessus sa tunique une grosse veste de cuir, serrée par un ceinturon militaire, s'avança brusquement et se planta devant le chef de patrouille.

— Je connais l'endroit. On va pas les jeter là-dedans ! J'oserais même pas y pousser celui qui a inventé l'émission sur Goer-le-Renard !

— Tais-toi, Abdul ! cria un autre garde. Les chefs ont dit que ces gens-là étaient dangereux. Si on les tue pas tout de suite, ils vont nous amener les Oons ici !

David estima que son plan avait maintenant quelques chances de réussir. Les gardes-infirmiers étaient trop nombreux pour qu'il puisse tenter de se débarrasser d'eux. Sept avec leur chef... Il ne les prendrait pas au dépourvu, comme les Méréans du poste frontière. Tous étaient des Goers. Certains avaient sans doute des dons de syge. Anton, à coup sûr... Il fallait trouver un moyen d'en éloigner un ou deux. Si possible, Anton, le plus dangereux malgré ses doutes, et un homme au moins. L'idéal eût été de réduire l'escorte à quatre hommes. David n'y comptait pas trop. Il se lança.

— Je demande à être entendu par un domologiste. J'ai des révélations. Mais je ne parlerai qu'à Shimono Haiki. Allez le chercher !

— Shimono Haiki ! fit Anton. Tu es fou, camarade. Shimono Haiki ne sortirait pas de son abri pour l'Empire Thank !

— S'il savait ce que j'ai à raconter, il viendrait toutes affaires cessantes.

— Si encore tu me disais...

David consentit le rabais prévu au programme.

— J'accepterais de parler à Joseph Or.

Anton tripota le talkie-walkie suspendu à son épaule.

— Si on pouvait communiquer par radio...

Abdul, l'homme à la veste de cuir, intervint :

— Depuis le carrefour principal, tu peux appeler le relais 2. Et de là, tu peux avoir l'abri des chefs par téléphone. Je te guide jusqu'au carrefour, si tu veux.

Anton secoua la tête et s'écarta du faisceau de la torche qu'un de ses hommes braquait sur lui.

— Non... Enfin, pas avant de savoir exactement de quoi il s'agit. David, tu ne médites pas un mauvais coup ?

— Qui est-ce qui se prépare à faire un mauvais coup ici ? répondit David. Une chose d'abord : les domologistes ne sont pas si fous que certains le pensaient. Ils ont réussi... Désolé, Markus : ils ont réussi. Le miracle du jugement a eu lieu pour moi. Mais personne n'est obligé de me croire. Ce qui est encore plus important, c'est que je peux maintenant expliquer les derniers événements...

« Anton, et vous tous, est-ce que vous vous êtes demandé pourquoi les porteurs d'âme ont consenti à se manifester après un millénaire ou plus de silence et d'absence ? C'est forcément qu'il y a une situation exceptionnelle. Peut-être la situation la plus exceptionnelle depuis le commencement de la guerre de succession – c'est-à-dire que la guerre est finie ! N'est-ce pas ? Et pourquoi les Thanks ont-ils fait cette tentative folle et désespérée pour brouiller les cartes et nuire aux Sua ?

« Je n'ai pas le temps de te donner plus de détails. Il faut aller vite. Mais la réponse est évidente. Oui, la guerre de succession est finie. Les Sua ont gagné. Ils sont sur le point de recevoir l'héritage des Boaras. L'Empire Thank risque d'être balayé. Et les humains seront peut-être obligés de retourner sur la Terre...

« Va porter ce message à Joseph Or, Anton. Je suis prêt à lui fournir des explications et des preuves, à condition qu'il vienne m'écouter ici ! »

Les gardes murmuraient, se regardaient dans la pénombre et balançaient nerveusement leurs lampes électriques. Anton se mit à haleter. L'atmosphère devenait irrespirable dans la galerie ; mais sans doute le chef de patrouille étouffait-il pour d'autres raisons. Il prit soudain une décision : ce n'était pas celle que David espérait.

— Retournons au relais 2. Là, nous préviendrons Joseph Or. Je ne sais pas si tu as inventé cette histoire. Mais si tu ne l'as pas inventée, si...

La troupe repartit dans l'autre sens. De tout façon, les trois prisonniers échappaient à la mort, au moins pour un moment : ça valait la peine.

— Alors, fit Abdul, coupant son chef, pour nous, les hommes, c'est fini, c'est foutu ? On ne se rattrapera jamais ?

— Les meilleurs ont gagné, dit David.

— Les hommes ont recommencé sur Boam toutes les erreurs de la Terre, dit Kate. Les erreurs, les fautes, les crimes... En pire peut-être !

— *Et pourtant, ils sont idiots*, bredouilla Markus.

David eut un sursaut. Avait-il bien intégré cet élément dans son hypothèse ? Non, quelque chose lui échappait encore. Mais, il était sûr d'avoir raison pour l'essentiel.

— Si j'ai bien compris ce qui se passait, dit-il, les Thanks espèrent encore empêcher leurs rivaux de gagner, grâce à une tortueuse machination. Ils croient les porteurs d'âme assez idiots pour s'y laisser prendre. Quant à nous... Peut-être pourrions-nous faire appel. Je ne sais pas comment. Et je ne sais pas quels arguments nous devrions employer. A moins... Oui, il y a une possibilité. Elle est risquée, mais... Je dois parler tout de suite à Joseph Or et aux autres !

— T'énerve pas, on va le prévenir, dit Anton, excité malgré lui. Je commence à te croire. Mais tu auras du mal à convaincre les domologistes. Surtout dans la situation d'assiégés où nous sommes maintenant !

David ne l'ignorait pas. Il n'avait pas l'intention d'essayer. Du moins avant de s'être libéré... Son plan initial consistait à éloigner deux ou trois gardes et à attaquer les autres, en utilisant tous ses moyens, physiques et mentaux. Avec l'aide de Kate qui réussirait peut-être à créer un champ de neutralité... Il lui fallait trouver autre chose.

Au relais, il y aurait sûrement d'autres gardes. Comment affronter dix ou douze adversaires ou plus ? Même avec des dons de syge ?

Il tenterait pourtant de se libérer et de prendre Joseph Or en otage. A condition que le domologiste accepte de le rencontrer. Il n'avait qu'un seul moyen de réussir : rééditer le coup du poste frontière. Mais Kate l'avait averti : ça ne marchait qu'une fois, la première. Lorsqu'on devenait conscient de son pouvoir, il se bloquait.

Anton lui frappa sur l'épaule.

— Je regrette, David. Je devais vous attacher les mains à tous trois. Je ne l'avais pas fait, parce que... Mais maintenant, il faut !

David se laissa lier les poignets sans réagir, assommé par ce dernier coup du sort. Dans la lueur d'une lampe frontale, son regard croisa un instant celui de Kate. Il lut un adieu dans les yeux clairs de la jeune femme. « Allons-nous être les derniers morts d'une guerre finie ? »

CHAPITRE XV

— Je vais tenter de parler à Joseph Or, dit Anton, debout à la porte de la cellule, encadré par deux canons de fusils-masers. Bonne chance ! ajouta-t-il avec un geste aux prisonniers.

— Bonne chance à vous ! répondit Kate.

David, Kate et Markus avaient été enfermés dans une pièce étroite, qui avait dû servir de chambre, car elle était équipée de quatre couchettes superposées, hors d'usage, et d'un éclairage électrique sommaire, qui fonctionnait encore par on ne sait quel miracle. Il n'y avait aucun siège et les couchettes étaient disposées de telle façon et dans un tel état de délabrement qu'on ne pouvait pas s'asseoir dessus. Les trois prisonniers s'adossèrent aux murs. Puis Markus, qui flageolait sur ses jambes, se laissa tomber dans la poussière. Au moins, le sol était sec. Kate et David s'accroupirent près du vieux domologiste. Ils évitaient de regarder leurs pieds boueux et sanglants.

De temps en temps, David examinait furtivement sa main mutilée, sur laquelle se dessinait une étrange résille mauve. Il ressentait des élancements de plus en plus vifs dans les pointes de doigts qu'il n'avait plus.. Une onde de chaleur montait dans son bras droit, jusqu'à son

épaule.

Markus se mit à parler, soudain, d'une voix douce et claire, les yeux fermés comme s'il avait craint de rencontrer le regard de sa fille et de leur compagnon. Il semblait exprimer avec lucidité et avec calme l'obsession qui submergeait son esprit depuis le choc d'Omswaa.

— Je me suis peut-être trompé en affirmant que les porteurs d'âme ne répondraient jamais à un appel. Oui, oui, j'ai dû me tromper, puisqu'ils ont répondu, paraît-il, et qu'ils se préparent à venir. J'avoue que cette révélation m'a porté un coup terrible. J'ai cru devenir fou. Toi, David Serguéi, tu m'as sauvé en découvrant la vérité.

« Je me suis trompé, mais les autres n'avaient pas raison, non plus. Les porteurs d'âme n'ont pas décidé de se manifester parce que trois ou quatre domologistes intégristes et bornés les ont priés avec une obstination maniaque. Ils sont venus – ils sont revenus – parce que la partie est finie. Parce que l'héritage des Boaras va être enfin attribué, après quelque ultime inspection ou débat...

« Mais je maintiens qu'ils sont idiots. Et que l'explication traditionnelle ne me satisfait pas ! »

— Rappelez-moi cette explication, dit David à voix basse.

Markus ouvrit les yeux, regarda autour de lui avec anxiété. Peut-être ne savait-il pas très bien où il était. Ou peut-être avait-il peur d'être puni pour les blasphèmes qu'il n'arrêtait pas de proférer.

— Cette explication ? fit-il en hésitant. On nous raconte que les porteurs d'âme sont des demi-robots et qu'ils devaient être stupides pour ne pas briguer l'héritage. Voilà ce qu'on nous dit depuis des siècles. Mais je suis persuadé que les Boaras auraient pu trouver une meilleure solution. Il doit y avoir une autre raison, tenant à la nature même des porteurs d'âme.

— Et pouvez-vous faire une hypothèse sur cette raison ?

— Non, répondit nettement Markus. Nous saurons la vérité au jugement dernier, quand nous rencontrerons les Boaras. C'est pour bientôt, je suppose.

Kate et David se sourirent. Ils étaient vraiment réunis pour la première fois depuis leur arrivée à Riis-Tsiek. Une brouille implicite les avait séparés au moment de la séance du jugement. Maintenant, cela n'avait plus de sens. Mais ils n'osaient pas se parler. De plus,

David préférait ne pas formuler quelques-unes de ses pensées, pour ne pas les livrer à Anton et à ses hommes par l'intermédiaire du champ télépathique. Ce champ existait toujours. David en avait une preuve précise : il lisait à livre ouvert les questions qui se succédaient avec intensité dans l'esprit de Kate : « As-tu un plan ? Qu'allons-nous faire ? Vont-ils nous tuer id ? Es-tu certain que la partie soit jouée et que les Sua soient vainqueurs ? Qu'est-ce qui arrive à ta main ? »

Il se décida à répondre, de façon sibylline, pour ne pas alerter les autres. Il émit, prudemment : « Je crois que les événements se précipitent et que nous pourrions en profiter. Nous ne nous laisserons pas tuer par des idiots. Je vais proposer à Joseph Or de négocier. Oui, la partie est jouée. Nous devrions souhaiter que les Thanks réussissent. Mais, à mon avis, ils ont peu de chances... »

« Je suis prête, » dit Kate.

« Je te passerai le relais à un moment... »

Markus Aloven ricana et dit à haute voix :

— Rendez-vous au jugement dernier !

La porte de la chambre s'ouvrit. Anton observa les prisonniers en silence, comme s'il hésitait à leur annoncer leur condamnation. David pensa : « Il aurait pu nous attacher les mains derrière le dos. En nous liant devant, il nous a laissé une chance.,. » Markus grogna et se mit à genoux péniblement.

— Hé, vous ! cria-t-il à Anton. J'ai besoin d'uriner !

— Oui ? fit Anton.

— Détachez-moi !

— Deux hommes vont vous emmener au trou-tinette. Ne faites pas l'idiot, ajouta-t-il distraitemment.

Lorsque le domologiste fut sorti, Anton se tourna vers Kate et David en se forçant à la froideur.

— Joseph Or n'a pas cru un mot de ce que je lui ai répété. Il affirme que je me suis laissé manœuvrer. Il ordonne que vous soyez exécutés n'importe où, n'importe comment, d'ici à un quart d'heure.

Je ne vais pas vous ramener au puits. Je vais...

David se leva d'un bond, joignit ses mains liées sur sa poitrine.

— Je veux lui parler !

— Non. Il refusera de t'écouter.

— Très bien. J'avoue. Nous avouons, Va lui dire. Allez, va ! Nous sommes des agents de l'Empire Thank, Nous acceptons de négocier. Nous...

—Maintenant, je ne te crois pas ! s'écria Anton.

— Tu as tort, camarade. Va rendre compte que nous ne nous laisserons pas tuer. Que nous résisterons avec tous nos moyens, qui sont grands. Et qu'il y aura des morts, beaucoup de morts, parmi les Goers rassemblés ici... Mais dis-lui aussi que nous sommes enclins à négocier. *Nous avons déjà donné l'ordre à nos amis ugiens d'évacuer Riis-Tsiek.*

— Hein ? fit Anton. Vos amis ugiens. Evacuer Riis-Tsiek ? Est-ce que vous êtes devenu fou ?

De nouveau, il se décida, brusquement.

— Je vais essayer de rappeler Joseph Or. Mais cette fois...

Il n'acheva pas. Kate et David joignirent maladroitement leurs mains liées.

— C'est commencé, dit David. Je ne sais pas ce que c'est, mais j'en ai le souffle coupé.

Kate ferma les yeux, appuya son visage sur l'épaule de David.

— Il me semble que mon cœur s'est arrêté de battre un moment, dit-elle. Et puis il y a ce bruit dans ma tête, comme à Omswaa. Tu l'entends ?

— Oui. J'ai essayé de gagner du temps, dans l'espoir qu'il se passerait quelque chose. C'est peut-être arrivé. Mais, de toute façon, il va falloir se battre.

— Je suis prête, répéta Kate. Appelle-moi Shaïna !

— Nous allons nous en sortir, Shaïna !

La porte de la chambre s'ouvrit brutalement. Les gardes poussèrent Markus Aloven, puis Anton appela David.

— Joseph Or accepte de vous parler au téléphone, Serguéi, ou quel que soit votre nom. A partir de maintenant, je ne vous connais plus. Venez !

David obéit. Anton le guida à travers l'abri, par une enfilade de pièces-mal éclairées, pauvrement aménagées, mais sèches et saines, et très encombrées de matériaux et équipements divers. Les murs et parois étaient les uns taillés dans la masse ligneuse du troak, les autres bâtis en bois de la surface, renforcé avec des briques de pisé et des barres de métal. On distinguait parfois, au hasard d'un coup de torche, les vestiges d'installations plus anciennes : le cœur du troak mort et ses racines creuses avaient dû abriter, quelques siècles plus tôt, une véritable ville souterraine. Aujourd'hui, ce labyrinthe aurait pu être pour la résistance goère, un bastion inexpugnable. Mais il n'y avait pas de résistance goère, seulement un clan d'extrémistes religieux, animé par les domologistes orthodoxes, qui ne s'étaient jamais souciés de résister. « Quelle importance, se dit David, puisque la guerre est finie ? »

Le téléphone se trouvait dans une sorte de réduit surélevé, auquel on accédait par une échelle branlante de cinq ou six marches. A chaque secousse, la petite ampoule électrique qui éclairait ce perchoir clignotait désespérément. Une lucarne ouverte apportait dans l'abri l'odeur de pourriture des galeries extérieures. « Et dire que cette race briguait l'héritage des Boaras ! » pensa David. Il prit l'appareil.

— Etes-vous Joseph Or ?

— Oui. Et vous, un espion thank ?

— Nous sommes des agents de l'Empire Thank !

David se sentait prisonnier de ce mensonge tortueux.

Il avait voulu gagner du temps et désorienter ses adversaires. Cette tactique lui semblait périmée, maintenant. Il étouffait toujours, à cause de cette force inconnue qui lui serrait le cœur. Et le bruit dans sa tête ne cessait d'augmenter.

— J'ai ordonné aux forces ugiennes de quitter Riis-Tsiek.

— Je serais tenté de vous croire. J'apprends en effet que les milices oones évacuent la clinique. Mais c'est peut-être une feinte... Il y a autre chose. On vient de découvrir dans les galeries deux cadavres d'humanoïdes assez étranges. Des Sua peut-être. J'aurais aimé vous les faire identifier. Mais je ne suis pas sûr de pouvoir m'offrir ce risque. Pourquoi avez-vous pris en otage ce vieux fou de Markus Aloven ? Ou est-il lui aussi un agent de l'Empire ?

— Négocions. Je vous le dirai. Une alliance est possible entre nous. Je vous dirai aussi pourquoi il y a ces cadavres de Sua, vrais ou faux.

— Que voulez-vous exactement ?

— Venez me rejoindre au relais 2.

— Non.

— Alors, je vais vous tuer !

— Comment ?

— Comme ceci !

— Aaah !

Joseph Or se mit à hurler dans l'appareil.

— Vous me piquez le cœur ! Vous me...

David arrêta l'impulsion mentale qu'il avait lancée contre le domologiste. Le cœur du troak, les galeries, les entrailles de Riis-Tsiek baignaient dans un formidable champ d'énergie. Il n'y avait qu'à se baisser pour ramasser la force X envoyée par les porteurs d'âme... car c'était eux qui arrivaient, à n'en pas douter !

A ce moment, David sentit ou devina que Rod Anton se tenait derrière lui, dans l'escalier, prêt à le tuer d'une décharge de maser. Il saisit le socle du téléphone et, l'arrachant à son fil, le projeta violemment par l'ouverture du réduit. C'était un geste symbolique destiné à mobiliser son énergie intérieure. Ses mains attachées ne lui permettaient pas de lancer un projectile aussi lourd.

Un éclair jaillit. Anton hurla. Les cordelettes qui liaient les poignets de David s'enflammèrent en grésillant. L'odeur de la chair brûlée atteignit ses narines avant même qu'il eût ressenti la terrible

douleur. Puis les cordelettes éclatèrent et le monde fit de même.

Le monde éclata dans un paroxysme de peur et de douleur. David pensa en même temps : « Je suis perdu » et « Je suis sauvé » ! Il reconnut les impressions contradictoires et indescriptibles du jugement.

L'effet qu'il subissait était un raté du jugement, provoqué par le champ énergétique des porteurs d'âme... Et si le Grand Juge n'était qu'une machine ?

Une voix froide s'adressa à lui sur un ton mécanique : « Tu es un triste spécimen d'humanité ! » David se retint de répondre : « Et toi, tu es un robot ? »

La voix ajouta : « Triste spécimen d'une humanité médiocre. La plupart des humains sont comme toi, et les autres races pensantes ne valent guère mieux. Les saints ne sont pas ici : ils ont choisi le jugement dernier... » David comprit que la machine à juger récitait un discours automatique vieux comme le monde.

Il se débattait au cœur de la tempête qu'il avait déclenchée. Des vents de flammes balayaient l'abri et peut-être la totalité du monde souterrain. Les installations fixées au cœur du troak étaient arrachées, emportées. Le troak lui-même se fissurait, vomissant des nuages de poussière. La terre grondait, s'entrouvrait... David essayait de se relever. Il s'aperçut qu'il avait roulé dans la poussière, quelque part au fond de l'abri. Ses mains accrochèrent par hasard un morceau d'étoffe, un membre inerte : un bras humain à moitié déchiqueté. Il se rendit compte que ses poignets étaient libres. Il redevint conscient de la souffrance des brûlures et il gémit. Il toucha le cadavre. Une lueur blanche palpitante lui permit de distinguer le visage en partie brûlé. Il eut un haut-le-cœur. Anton ? Oui, c'était Anton. « Anton, mon ami, c'est moi qui... t'ai fait ça... moi qui t'ai tué ? » Une vague de honte et de désespoir l'écrasa. Il oubliait qu'Anton n'avait rien tenté pour l'aider, ni pour sauver Markus et Kate. Anton était un fidèle agent des domologistes et lorsque David l'avait vu vivant pour la dernière fois, il se préparait à l'abattre d'une décharge de maser dans le dos.

Maintenant, sa mort atroce était une défaite pour David. C'était un malheur, une malédiction pour l'ex-sergent des douanes qui avait manipulé sans trop savoir comment les forces inconnues de l'Univers.

« Anton, mon vieux, je te demande pardon. Nous nous

retrouverons au jugement dernier. Et tant pis pour moi ! »

Il se traîna dans la poussière, essayant d'échapper aux furieuses bouffées de feu qui l'assaillaient, dansaient autour de lui, bondissaient pour s'effacer aussitôt et renaître ailleurs. Il essayait de leur échapper ; mais n'y parvenait pas. Elles le suivaient partout. Flamme ardentes, en forme de boule, de langue, d'hélice, ou pareilles à une spirale étoilée... Elles le frôlaient, laissant des marques noires et cuisantes sur sa chair, roussissaient ses vêtements en loques et grillaient ses cheveux et ses sourcils.

Il comprit soudain que le feu émanait de lui avant de se retourner contre lui. Non, ce n'était pas exact. Le feu – c'est-à-dire l'énergie qu'il captait Dieu sait où – jaillissait de lui et, inemployé, s'efforçait de rentrer en lui. Pour s'en débarrasser, il aurait fallu le transformer en projectile et le lancer au loin. C'est-à-dire semer la mort et la dévastation dans tout le labyrinthe souterrain de Riis-Tsiek...

Où alors stopper l'émission... Mais David ne contrôlait pas le phénomène. Impossible de trouver l'attitude mentale juste. La douleur l'empêchait de se concentrer.

Il rampait sur le sol de l'abri, parmi la poussière, la cendre, les débris divers, poursuivi par les flammes qui le serraient de près.

L'idée lui vint de se changer en syge, comme il l'avait fait à Omswaa. Il ne comprenait toujours pas ce don ; mais il se souvenait maintenant de l'avoir possédé dans son enfance. Un rêve oublié depuis l'âge adulte. Un souvenir gommé, censuré, et pourtant intact.

Un instinct mystérieux commandait le processus. Il fut un syge. Il se dressa, bondit, tournoya, dansa au milieu des flammes. Puis il se détacha de ce corps qui n'était qu'une projection mentale et il le vit, hors de lui, bondir, tournoyer et danser. Un long simien au corps souple, nu, lisse, soyeux, brun, au visage triangulaire, presque humain, malgré le nez très aplati, presque inexistant, et les yeux immenses, profonds, brillant d'un sombre éclat.

L'être émit une sorte de sifflement, qui ressemblait un peu à un ricanement, et que David perçut comme venant de lui-même. Les flammes le léchant, il lança un cri plus guttural... Une intense odeur de fumée se répandit dans l'air. Puis David réintégra le corps. Il fut le corps.

Des flammes très hautes l'environnaient. Il était prisonnier d'une fournaise. Il était lui-même la fournaise. Il se remit à courir en

zigzaguant, à sauter de plus en plus haut. Il se heurtait violemment aux parois de l'abri. Il émergea enfin dans une galerie. Mais les flammes étaient toujours là. Il eut l'impression de commencer à brûler vif.

Il s'évanouit de douleur.

CHAPITRE XVI

Il sentit qu'une main tenait la sienne. La droite... Il se demanda s'il avait une main humaine ou une patte griffue de syge. Puis sa mémoire se referma comme une porte dans la nuit et le sens de cette question lui échappa.

Il entendit une voix connue dire : « C'est incroyable ! » La voix du médecin qui l'avait déjà soigné, à la clinique de Riis-Tsiek. Le Dr... Ah, impossible de se souvenir. Il s'endormit.

Il avait régressé dans le temps d'une bonne demi-saison. La plus grande partie du second été avait disparu, comme tombée dans une trappe, avalée par une brèche du continuum. Et tout recommençait. Il avait été mêlé avec Kate et Markus Aloven à une affaire très grave et très mystérieuse qui mettait en jeu le destin des Goers... Mais que s'était-il passé au juste ?

Impossible de se souvenir.

David prit sa tête dans ses mains. L'angoisse lui serrait la gorge et d'anciennes douleurs palpaient en divers points de son corps. Mais c'étaient des douleurs très atténuées et tout à fait supportables. Il examina sa main mutilée et vit que les deux doigts coupés ou broyés

Dieu sait comment à Omswaa étaient en train de repousser. Tout allait bien... Non ! C'était incompréhensible... Il ferma les yeux pour essayer de se souvenir.

Quelqu'un entra dans la chambre. Il ne souleva pas tout de suite les paupières. Il souhaitait avoir l'air de dormir pour qu'on le laisse tranquille. Il y eut des bruits confus, des mots échangés par plusieurs voix. Au moins trois personnes se tenaient sur le seuil de la chambre. Deux entrèrent, à tout petits pas.

Et une petite voix aigre, criarde, l'appela :

— Etes-vous Goer-le-Renard ?

David ferma plus fort les yeux. « Thorbar ! Ça recommence ! »

Une autre voix, légèrement différente, plus menue et plus métallique, coupa soudain, avec une espèce de rire.

— Mais c'est idiot ! Il n'y a pas de Goer-le-Renard. Goer-le-Renard est un pur symbole. Tu devrais le savoir, Yanka !

— Je m'appelle Yanka, dit Yanka. Lui, c'est Omahi.

— Hé, je peux me présenter tout seul, dit Omahi. J'ai une langue.

— Ah, ah ! il est drôle, Omahi. Il n'a pas de langue : seulement un dispositif qui en tient lieu.

David se décida enfin à ouvrir les yeux et ce qu'il vit lui serra le cœur...

— Vous êtes des robots, dit-il.

— D'un côté, oui. D'un côté, non, dit Omahi.

Et il ponctua sa réponse d'un rire niais.

— Nous sommes les porteurs d'âme des Boaras, ajouta Yanka.

David, assis sur son lit, regardait les robots-clowns avec horreur et désespoir. Ses sentiments formaient en lui un mélange nauséux. Ah, ils étaient venus, les petits monstres ridicules qui tenaient dans leurs frêles menottes blêmes le destin de l'humanité et de quelques autres races pensantes... David retrouvait du même coup le souvenir des événements récents et d'autres plus anciens, touchant les récits de la domologie entendus pendant son enfance et rejetés plus tard comme

balivernes et fariboles. C'étaient bien eux, les nabots stupides, drôles et méchants, décrits par les ancêtres goers... Il reconnaissait pour ainsi dire leurs faces blanchâtres, couvertes de carrés rouges, bruns, bleus, les gros trous ovales qui leur servaient d'yeux... Quant aux noms, il se demanda si ce n'étaient pas les mêmes.

« J'ai gagné, pensa-t-il amèrement. J'ai gagné du temps et ils sont arrivés. Je suis sauvé. Les Goers sont sauvés. A moins que ces clowns imbéciles donnent raison aux Ugiens ! »

« Et Kate ? Et Markus ? »

Maintenant, il avait hâte que les porteurs d'âme s'en aillent pour appeler un garde-infirmier et se renseigner sur le sort de ses amis.

— C'est très intéressant, dit Yanka.

— Quoi donc ? fit David.

— Tout ce que vous avez dit.

— Mais je n'ai rien dit !

— Nous vous avons peut-être entendu penser ? proposa Omaha.

Et son acolyte ajouta :

— Vous'êtes malin, humain goer. Voulez-vous être Goer-le-Renard ?

David, accablé, laissa retomber la tête sur son oreiller. « Ainsi, Markus avait raison. Mais pourquoi les porteurs d'âme sont-ils idiots ? »

Il essaya de réfléchir ; mais son cerveau fonctionnait au ralenti. « A moins, se dit-il, que la question soit mal posée... » Il se redressa à moitié.

— Qu'est-ce que ça signifie : être Goer-le-Renard ?

— Etre le plus malin et parler au nom des autres.

David soupira. Une nébuleuse floue s'esquissait au fond de son cerveau. Ce n'était pas encore une hypothèse ; pas même une idée... Tout juste un signe de piste aux trois quarts effacé. Il était trop fatigué pour forcer la nébuleuse à prendre forme.

— Les Sua ont gagné ? demanda-t-il.

— Vous savez ça ? dit Omahi. Vous êtes malin !

— Qui a décidé ?

— Nous, répondit fièrement Yanka. Nous sommes les porteurs d'âme des Boaras. C'est notre rôle.

— Pourquoi n'avez-vous pas averti les hommes ?

— On n'osait pas, dit Omahi.

— On ne savait à qui parler. Vous êtes tellement divisés.

— Mais puisque vous le savez, vous, Goer-le-Renard, vous préviendrez les autres...

— Et puis vous êtes aussi un témoin important.

— Témoin de quoi ? interrogea David.

— Cet imbécile, dit Omahi en désignant son acolyte, est venu pour vous en parler. Mais rassurez-vous : nous attendrons que vous soyez guéri, tout à fait guéri. Ce n'est pas urgent.

— Pas urgent, coupa Yanka sur un ton sarcastique. Tu es toujours aussi stupide, Omahi. Le temps presse et nous devons nous hâter. De plus, il me semble que Goer-le-Renard est en bonne santé. Il se prélassé !

— Les Thanks ont fait appel de notre décision et demandé un moratoire de mille ans, dit Omahi. Alors, nous pouvons patienter mille minutes... Yanka est un excellent collaborateur, mais il est trop borné. C'est un robot !

— Je ne suis pas ton collaborateur, dit Yanka. Je suis ton chef ! Et nous sommes tous les deux des robots.

— Non, pas vraiment des robots. Et c'est moi qui commande !

David, atterré, suivait de loin, de plus en plus loin, ce duo burlesque et désespérant... Ainsi, le système de contrôle et d'arbitrage mis en place par les Boaras quelque deux mille ans plus tôt s'était détraqué peu à peu, pour aboutir enfin à cette sinistre parodie.

La grandiose aventure du jugement avait dégénéré en farce !

A moins que...

Non. David rejeta une pensée qui avait effleuré son esprit. Non, il n'y avait pas d'espoir ni d'échappatoire.

David se couvrit la tête du drap jaune de son lit de clinique. Il aurait voulu oublier, s'enfoncer pour longtemps dans l'inconscience. Dormir... et se réveiller dans mille ans, connaître un autre règne et d'autres mœurs.

Mais les deux porteurs d'âme continuaient leur discussion absurde. Il se força à les ignorer. Peut-être feignaient-ils seulement l'imbécillité ? Alors... non, non !

David respira, essaya de capter une part de l'énergie en suspension dans l'air. Sa combativité lui revint. « Tout n'est peut-être pas perdu, » se dit-il. Mais il n'y croyait guère.

Il interpella ses deux visiteurs.

— Yanka, Omahi, vous m'entendez ?

— Bien sûr, répondit l'un des deux, nous t'entendons. Nous ne sommes pas sourds !

— Nous avons même des mécanismes auditifs très perfectionnés, ajouta l'autre.

— Bien, fit Daniel, rassemblant en hâte ses idées. Les Thanks ont donc fait appel de votre décision attribuant l'héritage des Boaras à la race sua... sauf erreur ?

— Très juste. Mais on dit la race *suave* !

— Vous avez parfaitement compris, homme, renchérit l'acolyte.

— Suave, médita David. Suave, en effet... Et les humains ? Personne n'a fait appel au nom de l'humanité ?

Les deux porteurs d'âmes s'esclaffèrent en chœur.

— Pourquoi les humains feraient-ils appel ? Ils n'ont aucune chance !

— Il ont même abandonné la compétition depuis plus de mille ans.

— En outre, ils se sont très mal comportés.

— Dès le début, ils ont prouvé leur inaptitude à recueillir l'héritage.

— De toutes les races pensantes que les Boaras avaient pressenties, l'humanité s'est révélée la plus mauvaise.

— C'est-à-dire la plus méchante et la plus stupide en même temps.

— Dieu soit loué, l'héritage ne tombera pas dans les pattes des hommes.

— Nous sommes là. Nous veillons.

— D'ailleurs, maintenant, tout est réglé. Tout est fini.

— Les Sua sont bons. Ils laisseront sûrement une place à l'humanité.

— Une petite place.

— Pas forcément sur Boam... Peut-être sur la Terre, sur Ikar et sur Oonantia...

— Les planètes humaines.

— Boam sera rendue aux syges.

— Il n'y en a plus ! dit David.

— Qui donc les a tués ? Enfin, les Sua décideront.

— Vous, les Goers, êtes un peu plus malins que les autres humains, mais pas beaucoup.

— Nous verrons, dit David. Je prétends qu'ils y a eu fraude et tricherie de la part des Thanks !

— Hum, c'est possible, fit Omaha. Alors, il vaudrait mieux dire, je crois : tricherie et fraude. C'est possible, mais ça n'a aucune importance puisque ce sont les Sua qui ont gagné.

— Néanmoins, je fais appel de la décision.

— De *notre* décision ? Mais c'est stupide ! s'écria Yanka. Vous ne pouvez contester la victoire des Sua en chargeant les Thanks !

— Seigneurs Boaras ! fit Omaha en levant ses petits bras vers le ciel. Si nous pouvions comprendre pourquoi les humains sont tellement idiots !

David sourit.

— L'humanité a été trompée. Peu importe par qui. Elle n'a pu défendre ses chances loyalement. *Je demande un moratoire de mille ans !*

Omahi prit un air furieux et lança d'une voix véhémence :

— Taisez-vous et écoutez-moi ! Nous n'avons pas de temps à perdre. Si vous faites appel au nom de l'humanité, vous ne pouvez plus être un témoin objectif dans l'instruction de la plainte déposée par les Thanks contre les Sua. Nous avons absolument besoin de votre témoignage et de celui de vos amis sur les événements d'Omswaa... Etes-vous assez intelligent pour comprendre cela ? Ah, j'en doute. C'est pourtant simple. Vous accusez les Thanks : votre témoignage sera donc suspect de partialité en faveur de leurs adversaires, les Sua. Qu'avez-vous à répondre à cela ?

— Trois choses, camarades ! dit nettement David. D'abord, pourquoi mon témoignage serait-il entaché de partialité contre les Thanks, puisque je demande la même chose qu'eux : un moratoire ?

— Oh, oh ! fit Yanka.

— Oh, oh ! répéta Omaha.

David eut une moue de mépris et continua.

— Je suis encore très mal remis de mes blessures et très fatigué. Je ne connais pas du tout la situation actuelle, ici, à Riis-Tsiek, ni sur Boam... Je demande donc un délai d'un jour et une nuit pour présenter ma requête.

— Nous n'avons pas de temps à perdre ! fit Omaha.

David espérait bien que Yanka s'opposerait à son compagnon. Ce qui ne manqua pas.

— Un jour et une nuit, c'est tout à fait possible, dit Yanka. Omaha est seulement trop bête pour faire la différence avec mille ans !

— Et voici le troisième point, dit David. Si cela peut vous aider,

j'accepterai que l'appel soit présenté par d'autres humains. Par exemple, mes amis Markus et Kate Aloven.

— Impossible. Nous avons aussi besoin de leur témoignage sur les événements d'Omswaa.

— Puis-je leur parler ?

La voix de Kate s'éleva soudain dans la chambre, portée par un interphone au son clair. Une voix familière et pourtant changée... Oui, la jeune femme avait eu ce ton pour s'adresser au sous-officier du barrage : « Vous êtes bien timide, cavalier ? »

— Je t'ai entendu, David. Je surveillais depuis un moment tes... invités. Enfin, j'écoutais cette intéressante conversation et... Je trouve que tu te fatigues beaucoup pour quelqu'un qui vient d'émerger après neuf jours de coma. Je sais qu'il y a de l'énergie dans l'air de Riis-Tsiek. Tout de même, sois prudent.

— J'ai encore besoin de me reposer, dit David. Je suis heureux de t'entendre. J'espère que tout va bien. Nous devons faire appel au nom des Goers... au nom des hommes, en fait. Tu as entendu ? En tant que témoins des événements d'Omswaa, il paraît que nous ne pouvons pas nous charger de cette formalité. Nos amis les domologistes, peut-être...

— Joseph Or est mort. Mais Shimoni Haiki sera très bien dans ce rôle. Il y a aussi les dirigeants qui font patte de velours depuis quelque temps. Je suis sûre que le gouvernement méréan...

— Non, pas les gouvernements ! dit David avec une extrême fermeté.

Il retomba sur son lit.

— Excusez-moi.

Il ferma les yeux et, cette fois, ce n'était pas pour fuir la réalité. Au contraire, il aurait voulu savoir, savoir. Les porteurs d'âme avaient débarqué sur Boam ? Combien ? Deux ? Dix ? Mille ? Que s'était-il passé alors ? Une incroyable révolution avait dû balayer la surface de la planète. Les persécutions s'étaient forcément arrêtés. Peut-être la punition des persécuteurs avait-elle déjà commencé. A moins que...

A moins que ces stupides robots-downs aient décidé de s'en laver les mains ! Oui, les porteurs d'âme méprisaient à coup sûr les humains

et leurs affaires. Peut-être laisseraient-ils aux Sua la tâche de redresser les torts et de dire le bien et le mal sur Boam et ailleurs !

Epuisé, David se sentait de nouveau assailli par d'anciennes douleurs, brusquement réveillées, et son cœur s'affolait. Un signal d'alarme retentit. (Ou bien était-ce dans sa tête ? Non... c'était réel.) Un médecin et une infirmière entrèrent en hâte dans la chambre, sans s'occuper des porteurs d'âme. Omahi et Yanka s'éloignèrent en s'invectivant.

David eut l'impression de se noyer dans une mer d'énergie libre. Il se débattit, perdit pied et cessa de lutter.

Dans le couloir, les deux porteurs d'âme furent immédiatement cernés par un groupe de curieux : médecins, infirmiers, malades, personnels de service... Quelques rires mal contenus fusèrent soudain. Les deux envoyés des Boaras étaient vraiment grotesques. Comment imaginer qu'ils régnaient – par délégation – sur tout l'Univers connu ?

Il y eut aussitôt des exclamations impératives : « Silence ! Taisez-vous ! » Sur l'ordre d'un médecin, le couloir fut rapidement dégagé. Les deux porteurs d'âme firent deux ou trois pas en se dandinant puis, comme pour se faire admirer, se mirent à tourner en rond, très lentement, en faisant des sortes de grâces. Au bout de dix ou quinze secondes, ils disparurent sur place en provoquant un fort appel d'air. Quelques coiffes s'envolèrent.

Un infirmier fit le signe de Thorbar. Un médecin se mit à hoqueter.

CHAPITRE XVII

David écoutait pour la deuxième fois, de la bouche de Kate, le récit des événements qui avaient suivi sa perte de conscience dans les galeries du troak mort. La première fois, il n'avait pas été très attentif. Des vents furieux, brûlants et grondants, balayaient encore de temps en temps sa tête pleine de peurs et d'interrogations.

Depuis quelques secondes, il entendait vraiment Kate. Peut-être parce qu'elle avait prononcé un nom : celui du garde-infirmier Anton... David eut un choc. « L'homme que j'ai tué... »

« Mais est-ce ma faute si... »

Oui, il avait commis une erreur. Il avait joué à l'apprenti sorcier et manipulé des forces qu'il n'avait pu maîtriser. Et cela, c'était une faute grave : exactement ce qu'il ne fallait pas faire si on voulait briguer l'héritage des Boaras.

« Le genre d'erreur que les Sua ont sans nul doute évité ! » songea-t-il avec amertume.

— Anton n'a pas su choisir, dit Kate. Il a hésité jusqu'au dernier moment et ça lui a coûté la vie. Ces imbéciles de domologistes

orthodoxes sont les seuls responsables. Surtout Joseph Or, qui était leur âme maudite.

— Leur âme damnée, rectifia David. Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Je te l'ai déjà dit, soupira la jeune femme. Tu l'avais attiré dans les galeries et quand j'ai pris ta suite...

— C'est donc toi qui nous as sauvés.

— Je n'en sais rien, dit Kate. J'ai pris le relais et je me suis battue à mon tour. Toi, tu avais capté l'énergie du champ créé par les porteurs d'âme pour envelopper Riis-Tsiek avant de débarquer. Tu as d'ailleurs failli te détruire avec cette énergie. Heureusement, tu as perdu connaissance : tu as alors cessé d'être le centre d'un tourbillon de flammes et tout s'est calmé, Mais le champ était encore là et l'énergie disponible : je me suis aperçue que je pouvais m'en servir. J'ai commencé par capter des informations : une quantité énorme d'informations que je n'ai pas toutes triées aujourd'hui. J'ai failli être submergée, étouffée. Toute l'histoire du monde s'est mise à pleuvoir dans ma tête. Et mille autres choses... Dieu sait quoi ! Il y avait dans ce champ toute la puissance et toute la science des Boaras... Puis j'ai dû me servir de l'énergie pour chasser les informations.

« J'ai pensé à me battre. J'ai créé un champ de neutralité : c'est la technique mentale que je maîtrise le mieux. Tout était facile. Mes liens ont cassé comme des fils de laine. J'ai libéré mon père et nous nous sommes évadés sans peine, grâce au champ de neutralité qui nous rendait pratiquement invisibles. La tempête de feu que tu avais déclenchée dans les souterrains nous a aidés aussi.

« J'ai réussi à éclairer les galeries. Comment ? Je l'ignore. Ou plutôt, c'est simple, aussi simple que tout le reste : en mobilisant la puissance des Boaras. Mon père et moi n'avons eu aucun mal à prendre le contrôle d'un groupe de gardes-infirmiers. La patrouille de Rod Anton et quelques autres. Nous t'avons cherché avec eux. En fait, je n'avais qu'à poser une question et ça me répondait. J'ai demandé où tu étais, ce qui s'était passé pour toi... et ça m'a donné tous les détails. Plus même que je n'en voulais. Et ça nous a guidés près de toi... Nous avons improvisé un brancard et nous avons décidé de te transporter à l'abri principal où se trouvaient encore, nous le savions, la plupart des réfugiés. La civière s'est soulevée seule et s'est mise à glisser en avant. D'une façon ou d'une autre, la machine invisible des Boaras fonctionnait pour nous.

« Elle continuait de nous saturer d'informations. Pour garder notre lucidité, nous étions obligés de les écarter comme on écarte les feuillages en marchant dans la forêt. Mais rien – je m'en suis aperçue plus tard – concernant les Boaras et les porteurs d'âme. Même à ce niveau, tout ce qui touche les Boaras et leurs envoyés est top secret. Mon père s'est naturellement empressé de demander pourquoi les porteurs d'âme étaient idiots. D'abord, ça ne lui a pas répondu. Il a insisté. Alors, ça a eu une sorte de rire et ça lui a servi la vieille explication selon laquelle les porteurs d'âme devaient être assez bornés pour ne pas avoir la tentation de s'emparer de l'héritage... Mon père a eu à ce moment l'impression très nette que ça mentait. Mais c'était peut-être subjectif, car cette explication lui a toujours paru fausse.

« Il a d'ailleurs pris le contrôle des opérations : à mon tour de passer le relais. Je n'aurais pas cru cela possible, vu l'état où il était encore quelques heures plus tôt. Un miracle de plus à l'actif du champ mystérieux. Il s'est tout simplement mis en tête de devenir le maître de Riis-Tsiek. En attendant mieux. Quant à moi, je représentais les troupes de choc... et toi les réserves. Un peu plus tard, nous nous sommes heurtés à la première division ennemie, conduite par Joseph Or.

« Ça nous a dit que tu avais pris le domologiste en ton pouvoir, probablement sans l'avoir voulu. Et, quand tu as perdu connaissance, il s'est retrouvé en train d'errer dans les galeries, seul et en état de choc. Il s'est réveillé très vite et il s'est aperçu qu'il pouvait lui aussi utiliser le champ. C'était un homme doué. Il aurait pu devenir le chef du système Goer... enfin, un vrai leader pour son peuple. Mais son sectarisme ne lui permettait pas de jouer un rôle de rassembleur. Il consacrait tous ses efforts à éliminer ses rivaux ou à les manœuvrer. Grâce à ses dons de syge, il avait réussi à devenir le maître à penser de la domologie traditionnelle. Il avait entrepris, mais trop tard, d'aménager un sanctuaire à Riis-Tsiek, dans le cœur du troak.

« Comme Markus et moi, il s'est servi à son profit de la machine des Boaras. En quelques dizaines de minutes ou moins, il a rassemblé un commando avec lequel il a tenté de nous barrer la route de l'abri principal. Ils étaient une vingtaine.

« A ce moment, mon père avait repris la pleine possession de ses moyens. Il a réussi à isoler Joseph Or du champ. En tout cas, nous nous sommes battus sauvagement. Avec des fusils, des couteaux, avec nos poings. Et, bien sûr, avec nos esprits, par manipulation mentale de l'énergie de champ...

« Tu as été de nouveau blessé. Mais tu étais toujours un excellent relais énergétique et ta présence nous a sûrement aidés à triompher... Il m'a semblé que cet affrontement durait des heures... ou plutôt qu'il se passait hors du temps. Je me trouvais dans une obscurité totale, parcourue par des vents de flamme qui ne projetaient aucune lumière. Je ne voyais plus personne autour de moi. J'ai même cru un instant que la machine-processus des Boaras m'avait abandonnée... Seul m'apparaissait de loin en loin le visage féroce de Joseph Or, comme suspendu dans l'espace noir : le regard flamboyant et la bouche tordue par un rictus mauvais. J'imaginais ainsi le démon des Goers... Et je me suis mise à le haïr.

« Je ne savais pas où était Markus ni ce qu'il faisait. Le combat mental que nous nous livrions avait brouillé le champ. Les gardes-infirmiers avaient disparu. Ta civière était posée derrière moi, mais aucun signe de vie ne me parvenait de toi. Les gardes avaient-ils été tués ? S'étaient-ils enfuis ?

« J'avais découvert une anfractuosité dans la paroi du troak. Je me tenais là, un peu protégée contre les tirs de maser du commando Or, mais obligée de tendre le cou et les épaules à l'extérieur. Du moins, je l'imaginais. Ce n'était peut-être pas nécessaire. Et ce combat aveugle durait, durait... Enfin, il me semblait. Je voyais parfois le visage de Joseph Or devant moi, très loin puis très près. Et de nouveau très loin... Le domologiste me fusillait du regard. Ou du moins, il essayait. Je répondais par des cris intérieurs de mépris et de haine. Je le haïssais tant pour ce qu'il avait fait à mon père et à tous les Goers. Tout était arrivé par la faute de cet homme, à cause de son sectarisme et de son ambition...

« Nos esprits se heurtaient violemment. Et sans m'en rendre compte sur le moment, je pénétrais dans ses pensées. Ainsi, j'ai appris la vérité sur ses manœuvres, mais je n'en ai été consciente que beaucoup plus tard.

« Joseph Or savait depuis un certain temps que la guerre de succession était sur le point de s'achever par la victoire des Sua. Comment l'avait-il appris ? Il avait à son service une petite organisation constituée par des Goers traditionalistes et fanatiques. Parmi eux, certains avaient pu s'introduire dans l'entourage des dirigeants et se servir de leurs dons de syge pour espionner les Thanks. Il semblerait aussi que ces stupides porteurs d'âme aient envoyé un message aux humains. Ils n'en sont pas très sûrs : ils ont peut-être oublié. Et le message s'est perdu ou n'a pas été compris. Mais Joseph Or l'a peut-être reçu et gardé pour lui... En tout cas, il

savait que les porteurs d'âme allaient se manifester bientôt. Alors, il a rendu publique cette habile fiction de la prière-appel, pour s'attribuer à lui et à son groupe la gloire d'avoir fait venir les porteurs d'âme.

« J'ai découvert cela en lui. Et aussi diverses choses que j'ai oubliées pour la plupart. Mais il y a un détail que je n'ai pas oublié : Joseph Or a livré plusieurs fois à la milice oone des Goers qui le gênaient. Les autorités ugiennes connaissaient l'existence du refuge de Riis-Tsiek, et les Thanks du même coup. Joseph Or les avait renseignées lui-même pour assurer sa propre sécurité. On lui avait promis de ne pas intervenir. En fin de compte, les Thanks en avaient décidé autrement.

« Voilà quel homme il était. J'avais toujours été persuadée que nous, les Goers, étions le sel de Boam. Que nous étions meilleurs que les autres, les Ugiens, les Méréans, les Oonantis... J'aurais admis qu'il y eût dans notre peuple des médiocres et des lâches. Nous ne sommes pas parfaits. Mais qu'un de nos leaders spirituels les plus prestigieux ait été en fait ce monstre d'hypocrisie et de bassesse me laissera toujours une amertume infinie.

« Je n'ai pas déchiffré clairement son âme, sur le moment, mais j'ai senti ce qu'il y avait d'immonde en lui. Et ma haine en a été décuplée. Elle est devenue irrésistible.

« C'est ainsi que je l'ai tué, presque involontairement. Mais c'était lui ou moi. Ou nous tous. Et je n'aurais pas hésité à l'abattre, si je l'avais tenu à la pointe d'un fusil-maser... ou n'importe quoi de ce genre.

« Il est mort dans un éclair froid et un sourire d'extase. J'ai eu l'impression qu'il se liquéfiait. Mais plus tard, quand nous avons retrouvé son corps, nous n'avons eu aucune peine à l'identifier. Il était intact, quoique rétréci, racorni, avec les membres charbonneux et le Visage momifié. Il a été inhumé dans le cœur du troak, aussi solennellement que possible vu les circonstances. Pour l'histoire, il sera mort en défendant le sanctuaire de Riis-Tsiek contre les miliciens oons : le peuple goer aura un martyr de bonne venue.

« Il ne nous restait plus qu'à organiser l'accueil des porteurs d'âme. En quelques heures, mon père s'est réconcilié avec Shimono Haiki et les autres domologistes, dans l'intérêt supérieur du peuple goer. Il a pris le contrôle du secteur tout entier, grâce à l'énergie obligeamment prêtée par les Boaras et que nous avons appris à contrôler. Puis les porteurs d'âme sont arrivés.

« Ou plutôt ils ont été là, soudain, aussi grotesques et stupides que nos ancêtres les avaient vus... »

« Et nous voici devant le notaire des dieux ! pensa David. Mais nous n'aurons même pas un legs de consolation : un bibelot précieux ou une pièce d'or... Tout est fini. Rentre chez toi, pauvre Terrien, tu n'auras rien ! »

David sourit pour lui-même, perdu dans un rêve profond, une interrogation sans fin. « Tout est fini ? Tout commence peut-être... » Il demanda :

— Les porteurs d'âme n'ont-ils débarqué qu'à Riis-Tsiek ?

— Pas du tout, répondit Kate. Ils se sont manifestés en au moins quinze points de Boam. Leur présence à Riis-Tsiek est moins due à la prière des domologistes qu'à la plainte des Thanks.

— J'avais compris que les Thanks se servaient de nous, des domologistes et du sanctuaire de Riis-Tsiek pour leur opération d'intoxication.

— Oui. A l'appui de leur plainte, les Thanks ont dit aux porteurs d'âme : « Un groupe de Goers est assiégé à Riis-Tsiek. Parmi eux, se trouvent quelques-uns de leurs alliés Sua... » Les Thanks ont mis au point un fabuleux brouillage de cartes. Pour tromper les porteurs d'âme, bien sûr... Et c'est beaucoup plus habile qu'il n'y paraissait d'abord. Les porteurs d'âme sont troublés. Dieu seul sait dans quel sens leur proverbiale imbécillité va faire pencher la balance. En tout cas, les Thanks ont misé sur elle ! Et nous sommes nous-mêmes mêlés de très près à toute l'affaire.

— Comme témoins ?

— Pour le moment, nous sommes témoins. Mais nous pouvons fort bien nous retrouver d'ici peu accusés de complicité, avec l'humanité tout entière !

— Tout dépend du degré d'idiotie des porteurs d'âme, n'est-ce pas ?

— Oui, convint Kate.

— J'ai le sentiment qu'ils sont tout de même moins stupides qu'ils

veulent bien le paraître.

— C'est aussi l'opinion de mon père.

— Alors, la question clé change. Ce n'est plus : « Pourquoi les porteurs d'âme sont-ils idiots ? » Mais : « Pourquoi *font*-ils les idiots ? »

— Exact. Enfin, peut-être.

David, qui s'était levé depuis un moment, s'approcha d'une fenêtre, souleva un rideau de soie rouge pour observer le paysage. A la fin du second été, il ne subsistait plus une goutte d'humidité sur les flancs de la colline. Le troak mort affleurait sous le sol pelé, formant des taches brun clair, parmi les traînées rousses de l'herbe rôtie et les pointillés gris de la poussière. Au pied de la colline, le vert bleuté des bosquets était le seul signe d'une végétation vivante, après plusieurs semaines d'une canicule implacable.

David sentait cette vision se graver dans sa mémoire. Ce serait peut-être la dernière qu'il aurait de sa planète natale, puisqu'il allait regagner la Terre avec des millions d'humains vaincus et réduits au rang de parias.

Et le pavillon où il logeait depuis qu'il avait quitté sa chambre de la clinique... il le quitterait probablement bientôt pour une hutte sur la planète mère !

« La fin d'une époque, songea-t-il, et même un peu plus... » Kate lui souriait, étendue sur un divan bas, qui était en fait un lit transformable pour malade nerveux. Il vint s'agenouiller près d'elle.

— Tu ne m'as pas tout dit à propos des événements de Riis-Tsiek.

— Je suis sûre que tu as deviné le reste... Complément d'information : les porteurs d'âme ont voulu secourir leurs amis les Sua qui, selon les Thanks, se trouvaient prisonniers, assiégés dans les galeries du troak. Il leur ont envoyé le champ d'énergie... que nous avons utilisé.

— Mais cette aide était aussi un piège. En se servant du champ, les Sua manifestaient leur présence.

— Oui. Cependant, les Sua auraient pu se trouver là contre leur gré... L'affaire est loin d'être éclaircie. Pour nous, la machination des Thanks est évidente. Mais les porteurs d'âme paraissent hésiter. Ils continuent leur enquête, à Riis-Tsiek et ailleurs. Des cadavres

d'humanoïdes étrangers ont été découverts dans les galeries souterraines. Ce seraient des Sua et nous devons les voir pour...

— Pour quoi ?

— Pour savoir ce qu'ils nous inspirent. Ton tour d'interrogatoire viendra d'ici à quelques heures. Nous pourrions nous concerter à ce sujet. Ils ne l'ont pas interdit.

— Est-ce vraiment utile ?

— Je ne sais pas. En fin de compte, Markus et Shimono Haiki vont déposer un recours au nom des humains. Notre témoignage peut-il changer quelque chose à la décision des porteurs d'âme ? J'en doute. A mon avis, nous n'avons aucune chance.

— Tout n'est pas joué, dit David en secouant la tête.

— Qu'espères-tu ? demanda-t-elle.

— Nous verrons.

Il lui prit la main comme pour s'excuser de ne pas lui en dire plus. Et il remarqua soudain sa jupe claire, boutonnée sur le côté...

— Ta jupe ressemble beaucoup à celle que tu portais la nuit où nous nous sommes connus... Shaïna.

Kate-Shaïna éclata de rire.

— C'est la même. Je l'ai retrouvée et arrangée. Elle avait un peu souffert dans notre équipée. Je me demandais si tu t'en apercevrais... La jupe que les cavaliers populaires m'ont enlevée, et qui nous a sans doute sauvé la vie. En tout cas, la suite des événements aurait été bien différente si le premier maître cavalier du barrage n'avait pas pris autant de plaisir à me la déboutonner... comme ça, tu te souviens ?

Elle fit sauter un bouton, deux, trois... Les pans de la jupe s'écartèrent, révélant une longue jambe gainée de soie blonde. Jusqu'au pli du genou et un peu plus haut... Le quatrième bouton découvrit la moitié de la cuisse.

— Nous avons gagné, dit Kate-Shaïna sur un ton moqueur. Mais je n'ai pas eu le temps de m'en apercevoir. Le goût des cavaliers ne m'a pas encore tout à fait quittée. Tu voudrais me le chasser de la bouche pour toujours, Goer-le-Renard ?

— Je voudrais parler à Goer-le-Renard, dit une petite voix mièvre dans l'écouteur du téléphone.

David frissonna. Il était nu et le climatiseur soufflait dans le corridor un air vif, presque glacé. Et, dérivant hors du temps, depuis un quart d'éternité, dans les bras de Shaïna, il ne savait plus qui était Goer-le-Renard. Quant à la voix de son interlocuteur, il lui semblait l'avoir entendue dans un autre monde, avant le déluge.

— Goer-le-Renard ? répéta-t-il.

— Je m'appelle Yanka-Omahi, dit la voix. Je suis un porteur d'âme double.

David retrouva soudain son propre nom.

— Je suis David Serguéi.

— Je sais. Mais j'ai eu confirmation que vous étiez bien Goer-le-Renard, celui que je cherchais... Et j'attends votre témoignage.

— Mon témoignage, dit David. Mais Goer-le-Renard ne... c'est un mythe, une...

— Vous nous raconterez tout ce que vous avez vu, entendu et vécu. Pour être sûrs de votre sincérité, nous avons décidé de vous envoyer au jugement dernier immédiatement après votre témoignage.

— Au jugement dernier ?

David commençait à retomber dans la réalité : il la trouvait misérable, exsangue, insupportable.

— Au jugement dernier ? Ça signifie que...

— Nous vous demanderons de mourir, bien sûr. Il n'y a pas d'autre moyen. A bientôt, Goer-le-Renard.

— Attendez ! fit David. Et si je refuse de témoigner ?

Le porteur d'âme qui jouait à la fois le rôle d'Omahi et celui de Yanka prit une voix très douce, très innocente, la voix d'une toute jeune fille, pour répondre, avant de couper la communication :

— Alors, nous refuserons de considérer le recours déposé par les

humains !

David retourna dans la chambre et s'habilla en hâte. Mais il s'arrêta sans avoir tout à fait fini.

— Pourquoi te presser, mon vieux ? dit-il à mi-voix. Tu n'as aucune chance de sortir du piège...

Kate-Shaïna, nue aussi, étendue sur le lit défait, rêvait les yeux fermés, les mains nouées derrière la nuque.

— Quel piège ? fit-elle.

Il raconta.

— Je le savais, dit-elle. Que décides-tu ?

— Je crois qu'ils se moquent de nous. Notre recours n'aboutira probablement jamais. Mais si je refusais de témoigner, nos descendants, pendant mille ans, pourraient m'accuser d'avoir trahi l'humanité. Je serais celui qui a abandonné l'héritage aux Sua pour sauver sa peau... Donc, je témoignerai et je me présenterai au jugement. Il y a longtemps que je voulais rencontrer les Boaras et connaître la vérité,.

— Quelle vérité ? demanda Kate sans ouvrir les yeux.

— La vérité sur l'Univers et sur eux. Sur le temps, la mort et Dieu sait quoi encore !

— Et tu crois que tu apprendras tant de choses simplement en te laissant tuer par ces clowns sinistres ?

Le silence dura, s'éternisa, s'alourdit et pesa sur la chambre et ses deux occupants comme une chape d'orage sur la campagne nue à la fin du second été.

— Non, avoua enfin David. Je ne le crois pas.

CHAPITRE XVIII

Sur Riis-Tsiek, flottait le pavillon rayé de bleu des Omahi et Omaha et Yanka et autres porteurs d'âme. L'ordre régnait. Markus Aloven, Shimono Haiki contrôlaient la situation et avaient réussi à étendre leur pouvoir très au-delà du troak mort et de la station climatique. Sur toute une province d'Ugia, en fait. Pas au point, cependant, d'arrêter les persécutions.

L'arrivée des porteurs d'âme n'avait pas mis fin à la manœuvre des Thanks qui continuait à se développer. Les Ugiens grondaient de plus en plus fort contre les Goers qui avaient appelé sur Boam leurs amis Sua, dans l'intention de leur livrer le monde. Des Sua, on en voyait partout, morts ou vivants. On se sentait traqué par leurs images ou leurs pensées. Les cas de possession se multipliaient. La psychose grandissait et gagnait d'autres régions de Boam : Méréa était atteinte.

Plus ou moins averties de l'arrivée des porteurs d'âme, les populations croyaient fermement, et de bonne foi, que les envoyés des Boaras étaient venus défendre leur planète contre l'invasion suave. Dans certains pays, des soulèvements commençaient à se produire, spontanés ou organisés par les Thanks. Quelques Etats – dont Méréa – étaient sérieusement menacés par la montée du chaos. Malgré les

efforts des gouvernements, le bruit se répandait que les humains devraient quitter Boam. Là encore les Sua étaient jugés responsables de tout.

A Riis-Tsiek, un violent orage marqua la fin de la canicule du deuxième été. Des trombes d'eau s'abattirent, immédiatement englouties par le cœur creux du troak. Des réfugiés goers affluaient, par centaines, à pied, en camions, en caravanes. Parmi eux, un agent des douanes nommé Jeff Lobo, en fuite depuis plusieurs semaines. Et aussi une famille de Voorna, les Serguéi. Leur arrivée au sanctuaire n'était pas un hasard...

Les Serguéi, commerçants et artisans de la capitale, étaient à la fois traditionalistes et très engagés dans la société ugiennne. Ils n'avaient cru aux persécutions que lorsqu'elles les avaient touchés. Ils avaient dû fuir Voorna précipitamment. Apprenant que leur second fils était à Riis-Tsiek, ils l'avaient aussitôt renié. « Nous n'avons plus rien de commun avec cet agent de l'étranger qu'est devenu David Serguéi. Nous sommes loyaux envers notre monde et notre race. Nous ne désirons pas revoir ce traître à l'humanité... » Ainsi la propagande des Thanks avait trompé les Goers eux-mêmes... Quant à Jeff Lobo, il essaya bien de rencontrer son ancien sergent ; mais il n'y parvint pas. David était maintenant condamné à un isolement total par les porteurs d'âme.

Depuis la fenêtre de son pavillon, il regardait la pluie ruisseler et tourbillonner contre le champ de force qui l'enfermait derrière une cloison immatérielle, transparente et impénétrable. Même Kate n'avait plus le droit de lui rendre visite. Un porteur d'âme inférieur, qui prétendait s'appeler Numo, lui remettait toutes les heures une poignée de nourriture : galettes, fruits secs, pâte de viande... Ils échangeaient quelques réflexions dont l'absurdité frôlait parfois le sublime. Du genre de ceci : « Sale temps, hein ? » C'était une tentative de communication de David. Le robot : « J'ai vu un oiseau mort. – Maintenant ? – Quand j'étais plus jeune. – Comment un robot peut-il avoir été jeune ? – Avant. – Avant quoi ? – Avant la pluie. – La dernière ? – Non, l'autre. – Le déluge ? – Pourquoi pas ? »

David se demanda un instant si Numo n'essayait pas de lui transmettre un message codé. Mais pourquoi ? Et quel message ?

Selon certaines informations, qui n'avaient peut-être aucun sens, les porteurs d'âme étaient venus sur Boam au nombre de cinq cents. Beaucoup se nommaient Omahi, Omaha, Yanka, Doubai et Numo. Quelques-uns disaient être Omahi et Omaha ou Omahi et Yanka

réunis. Quand on leur demandait où étaient les Boaras, ils répondaient généralement : « Là-bas, loin... » Ou encore : « Partout, n'importe où... »

David regardait tomber la pluie : le déluge saisonnier de la fin du second été. Il s'interrogeait : « Qu'étaient donc les porteurs d'âme avant le déluge ? »

Et puis : « Est-ce que le jugement dernier existe ? Est-ce que je vais mourir pour ressusciter dans les bras des Boaras, à la fin des temps ? »

« Mourir... »

A travers le champ de force noyé sous l'averse, ne filtrait qu'une lumière huileuse et glauque. David déchiffrait à la lueur d'une veilleuse un vieil ouvrage de domologie que Markus Aloven lui avait fait parvenir... Il leva la tête.

« Dieu ! Est-ce possible ? »

...Est-ce possible ? »

Son cœur battait follement. Il était presque sûr d'avoir approché, d'avoir frôlé la vérité.

Cette connaissance lui sauverait-elle la vie ? Il frissonna.

Un quart de seconde plus tard, une masse bigarrée et informe roula sur le plancher lisse, en dalles de troak mort. « Numo ? » fit-il. Ce n'était pas Numo, mais un porteur d'âme inconnu, quoique peu différent des autres. Le robot-clown se releva et, satisfait de son numéro, esqua un sourire lunaire.

— Tu es David Goer-ie-Renard ?

— Si tu veux, fit David avec lassitude.

— Viens avec moi, petit Goer !

David n'eut pas le temps de prononcer un mot. La main du robot-clown se posa sur son bras et le décor s'évanouit. Ils furent ailleurs... à Riis-Tsiek ou n'importe où sur Boam. Ou au fond de l'espace. Un paysage de forêts et de déserts courait derrière une vaste baie en arc de cercle. Mais ce n'était qu'une projection.

Le porteur d'âme poussa brusquement David qui tomba dans les profondeurs d'un fauteuil moelleux et chaud. Dix robots bariolés se mirent à piétiner autour de lui en gloussant. Cent questions fusèrent dans sa tête. L'interrogatoire était commencé.

Trop de questions ! Son cœur s'affola... Il ouvrit la bouche, cherchant un peu d'air. Il respira un mélange acide, capiteux. Sa conscience chavira.

Peu à peu, l'effet de choc s'atténua. L'interrogatoire prit son rythme de croisière. Les mêmes questions revenaient sans cesse, sous la même forme ou sous une forme un peu déguisée. Et ils étaient dix à les lui poser, patiemment, obstinément. Dix ou vingt... ou cinq cents !

« Parlez-nous du groom qui rapetissait. »

« On eût dit qu'il s'éloignait dans une autre dimension. Et il vous ressemblait un peu ! »

« Pourquoi vous êtes-vous senti offensé ? »

« J'ai eu l'impression que les manipulateurs du champ se moquaient de l'humanité... »

« Croyez-vous que cela faisait partie d'un plan destiné à vous tromper ou qu'il s'agissait de leurs sentiments réels qui se manifestaient malgré eux ? »

« Je crois que c'étaient leurs sentiments réels. Mais je n'en suis pas sûr. »

« Quand avez-vous pensé pour la première fois que les Thanks n'étaient pas seuls ? »

« Peu après être entré dans l'hôtel. »

« Vous avez donc cru qu'il s'agissait d'un combat entre les Thanks et les Sua ? »

« Cela semblait logique. Mais un peu plus tard, j'ai eu le sentiment très net *que c'était exactement ce que les manipulateurs voulaient que je croie.* »

« Ceux qui vous ont appelé Goer-le-Renard étaient-ils les manipulateurs ou leurs marionnettes ? »

« Je l'ignore. »

« Pourquoi avez-vous nié être Goer-le-Renard ? »

« Je vous l'ai expliqué cent fois. Goer-le-Renard est un symbole inventé par nos ennemis. Il n'y a pas de Goer-le-Renard ! »

« Mais *vous êtes* Goer-le-Renard ! »

La pensée d'un autre porteur d'âme interféra, fortement dominante : « Ce n'est pas si simple, Omaha. Dans une certaine hypothèse, sur une certaine ligne, il est Goer-le-Renard. Sur une autre ligne, il n'est rien, il n'a jamais été qu'un pion sans importance dans un jeu qu'il ne comprend pas. Et il disparaît. Il n'était rien... »

« Il meurt ? »

« Il meurt sans doute... »

La conversation mentale se poursuivait sans que David y prît part. Mais il la percevait clairement.

« Dans l'autre ligne ? »

« *Il est Goer-le-Renard parce qu'il le sera...* »

« Le plus malin des Goers ? »

« Le plus chanceux, peut-être. »

« C'est donc l'hypothèse où le recours des humains est reconnu fondé et le moratoire décidé ? »

« Evidemment... »

L'interrogatoire fut arrêté pendant quelques heures. Après un moment de repos, David fut transporté en un autre lieu. Il n'y eut aucun décalage de temps et l'endroit ne devait pas être très différent du précédent. Les porteurs d'âme semblaient disposer d'une profusion de salles vaguement circulaires, au sol souple, tout en creux et en bosses, aux parois et au plafond mouvants, baignant dans un clair-obscur puisant. Des soupirs musicaux trouaient le silence à intervalles

réguliers. On se sentait hors de l'espace et de l'histoire.

David avança de deux ou trois pas et il vit les deux corps étalés devant lui, tête-bêche, dans une dépression du plancher.

« Ce sont les corps des Sua trouvés dans les galeries souterraines de Riis-Tsiek », dit une voix à son oreille. Il tourna la tête, mais le porteur d'âme qui lui avait parlé n'était pas présent physiquement.

Il regarda avec attention les deux simiens élancés, nus, soyeux, leur visage triangulaire, humanoïde, avec des yeux immenses et le nez aplati...

— Des syges ! s'écria-t-il.

« Intéressante confusion, remarqua la voix à son oreille, ou dans sa tête. D'une certaine façon, les Sua sont des syges. Une race qui aurait évolué à partir des syges de Boam, mais loin de Boam. Ou une race humanoïde qui, dans la nuit des temps, aurait été envahie par les syges et serait devenue plus tard quasi sygienne... Quoi qu'il en soit, les Sua ont donc un certain droit à revenir sur Boam. Mais ils prétendent qu'ils n'ont jamais mis les pieds sur ce monde de leur plein gré. Les corps découverts appartiendraient à des prisonniers assassinés par les Thanks... »

— Nos ancêtres goers, dit David, souhaitaient une fusion entre la race des syges et celle des hommes. Nous aurions pu connaître le destin des Sua. Mais les Oonantis et leurs alliés les Thanks ont réussi à l'empêcher...

« Avez-vous vu des êtres de ce type à Omswaa ? »

« Oui, avoua David. Mais étaient-ils bien réels ? Je crois que c'étaient de simples images produites par le champ d'illusions des Thanks... »

L'interrogatoire reprit. Omswaa, Riis-Tsiek... Les Thanks et les Sua... Les Goers et leurs ennemis... La domologie et ses mystères... Questions et réponses s'exprimaient mentalement.

« Qui sont les *renards de l'espace* ? »

« C'est un terme employé par les Oons et les autorités d'Ugia à propos des Sua... Pour souligner les liens qui existeraient entre nous,

les renards goers, et nos soi-disant alliés non humains. »

« Quelle différence faites-vous entre les Oonantis et les Oons de Boam ? »

« Les descendants des Oonantis... d'Oonati ont voulu créer sur Boam une race de seigneurs. Leur parti et leurs groupes armés ont pris le nom de parti oon et de milice oone. Pour en être membre, il faut prouver une origine non goère et accepter les objectifs de pureté raciale des Oonantis. »

« Parlez de cette sensation que vous avez éprouvée dans le champ d'illusions d'Omswaa : cette sensation très désagréable, très négative... D'où venait-elle à votre avis ? »

« Une tristesse abominable, accompagnée d'un dégoût physique qui me serrait le cœur... D'où elle venait ? Je ne crois pas qu'elle ait été voulue par les manipulateurs du champ. C'était un contact réel avec eux. J'ai donc éprouvé une sensation de rejet qui révélait une certaine incompatibilité entre nos esprits... »

Il y eut d'autres interruptions. David changea encore de lieu. A un moment, la voix à son oreille ou dans sa tête lui dit qu'il se trouvait sur Monde-Iwagelas, la Planète Mille de l'Empire Thank. Confronté à un amphibien bleu de Monde-Iwagelas, il ne ressentit pas l'impression de tristesse et de dégoût qu'il avait connue à Omswaa. Il en fut de même lorsque les porteurs d'âme le mirent en présence d'un Kzarien de l'Empire... Et, à sa grande surprise, l'horrible sensation explosa dans sa tête et dans son corps en présence d'un Suu... qui parut éprouver la même chose.

L'enquête des porteurs d'âme reprit à partir de cette nouvelle donnée.

Parfois, les Omahi et les Omaha qui l'interrogeaient insistaient longuement sur des questions qui semblaient à David sans rapport avec le rôle des Sua et l'appel des Thanks. Ainsi...

« Vous étiez agent de la douane ugienne et travailliez près de la frontière méréane. Aviez-vous remarqué les particularités de la barrière phasique ? Saviez-vous qu'elle était très ancienne et appartenait à une technologie supérieure, extra-boamienne ? »

« Oui... non. Enfin, je l'avais supposé, mais sans y réfléchir vraiment. »

« Vous, Goer-le-Renard, n'aviez pas réfléchi à ce problème capital ? C'est regrettable. »

« Oui. »

« Et, selon vous, qui a construit les parois phasiques ? »

« Vous-mêmes, les porteurs d'âme, autrefois... »

« Et dans quel but ? »

« C'étaient des obstacles placés dans le labyrinthe expérimental de Boam. Les humains étaient les rats du labyrinthe. Pour créer une civilisation planétaire unifiée, ils devaient vaincre ces obstacles, c'est-à-dire se débarrasser des barrières phasiques. Ils ont en grande partie échoué. »

« Vous, humains, avez échoué. Vous avez perdu. Vous allez rentrer sur la Terre et Boam sera rendue aux Sua, lointains descendants des syges boamiens. »

« Je vais aussi rentrer sur la Terre ? »

« Non. Vous allez mourir ici, bientôt, pour comparaître devant les juges éternels de la fin des temps... »

David avait retrouvé son triste pavillon de Riis-Tsiek et sa solitude défendue par un champ de force infranchissable. Il était épuisé, mais serein. Il se sentait prêt pour la dernière manche de l'ultime combat. Un ultime combat qui, pour être réussi, devrait préluder à beaucoup d'autres...

Les interrogatoires lui avaient permis un contact approfondi avec les porteurs d'âme. Et, en le questionnant, ces mystérieux personnages avaient cessé de jouer les robots-clowns. En quelques occasions, il avait senti l'aile d'une intelligence surhumaine effleurer son esprit... surhumaine, mais pas totalement étrangère.

Pourquoi, depuis des siècles, des millénaires peut-être, les envoyés des Boaras faisaient-ils semblant d'être idiots ?

David sourit en regardant tomber la pluie. La réponse était pour lui évidente depuis quelques minutes...

Les porteurs d'âme feignaient d'être stupides pour cacher leur

intelligence supérieure. Ils se déguisaient en robots-clowns pour que les candidats à l'héritage ne devinent pas qu'ils avaient affaire aux Boaras eux-mêmes...

Car, David n'en doutait plus maintenant, *les porteurs d'âme étaient les Boaras !*

CHAPITRE XIX

Il y eut une rencontre en un lieu imprécis que les porteurs d'âme appelaient « Point Omaha ». Et ils baptisèrent cette réunion « Séance humaine ordinairement solennelle »... Guère de solennité pourtant dans les postures des invités, qui durent s'accroupir sur le sol – tout en creux et en bosses – pour imiter leurs hôtes. Ceux qui eurent la chance d'être placés dans un creux gardèrent un minimum de dignité. Les autres, installés par un hasard malencontreux sur une bosse du plancher ressemblaient à des crapauds-pigeons en train de pondre sur une fourmilière.

Les humains étaient six : les deux domologistes, Markus Aloven et Shimono Haiki, un représentant du gouvernement méréan, le secrétaire d'Etat Dal Tag, un envoyé du meneor de Nejer-Noé, le seigneur colonel M'ov, Nev'ot'sen – un pur Oonanti – et une simple citoyenne d'Ugia, Seidi Mjil, enlevée au hasard dans une rue de Voorna. Plus David Serguéi, assis sur ses talons au bord d'un trou, en tant que symbole du peuple malin : Goer-le-Renard. Les Goers constituaient donc cinquante pour cent au moins de la délégation humaine, ce qui était parfaitement justifié, leur race ayant joué dans cette affaire un rôle essentiel.

Il y avait aussi, en tant que puissance invitante, une demi-douzaine de porteurs d'âme, toujours déguisés en robots clowns bariolés, tachetés, multicolores, avec de gros yeux ovales et une voix enfantine.

Les deux meneurs de jeu se présentèrent sous les noms de Yanki et Omaha. Yanki fit un résumé pompeux de la situation. Omaha exposa le pourvoi des humains en trébuchant sur les termes et en commettant quelques erreurs grossières. Yanki releva toutes ses fautes et prit l'assemblée à témoin de l'idiotie de son acolyte. En somme, le duo habituel qui n'aurait dû tromper personne.

Puis les deux compères firent semblant de se réconcilier et récitèrent en chœur :

— Nous sommes navrés, pauvres humains. Vous êtes une espèce médiocre et stupide. Vous n'avez trouvé aucun argument susceptible de nous faire revenir sur une juste décision. Votre pourvoi est rejeté. Vous êtes éliminés et votre sort ne dépend plus que des Sua, héritiers des Boaras immortels.

« En effet, nous avons également rejeté l'appel des Thanks, après avoir entendu le témoignage de certains d'entre vous. Les Sua nous sont apparus comme innocents des fautes et des crimes que leur imputaient les Thanks. Ces derniers sont éliminés aussi.

« Les Sua triomphent. Rendez-vous au jugement dernier ! »

Il y eut deux ou trois secondes de silence absolu. Les humains trop accablés pour seulement bouger un œil attendaient que le décor s'évanouisse et que la magie des porteurs d'âme les ramène chez eux. Sauf David.

Il n'y avait plus de chez lui pour lui. Le temps pressait : il allait mourir à la fin de la séance. Encore deux ou trois secondes et les porteurs d'âme l'enverraient au jugement dernier. Il devait cependant attendre le plus qu'il l'oserait pour rendre son intervention forte et dramatique. Il jouait sa vie sur un fil. Sa vie et le destin d'une espèce médiocre et stupide... « Médiocre sûrement, décida-t-il. Mais pas si stupide que ça, après tout ! »

Il se leva soudain, tendit les bras et s'écria d'une voix exaltée, imitant malgré lui le jeu théâtral des porteurs d'âme :

— Je vous présente un nouveau pourvoi ! Avec de nouveaux arguments ! Nous avons tous été trompés ! Les humains et les autres...

Nous avons été odieusement et délibérément trompés par ceux-là même qui devaient nous aider à devenir meilleurs et plus intelligents. Oui, les Boaras... Vous, les Boaras !

Les six porteurs d'âme s'étaient dressés, puis figés. Ils se tenaient immobiles dans le clair-obscur, comme pétrifiés sous leur gangue de métal. Une brume ténue enveloppait leurs têtes rondes.

La voix qui répondit à David n'était pas celle d'Omaha ou d'Omahi, ni celle de Yanki ou de Yanka. Ni la voix d'aucun porteur d'âme, bien qu'elle ressemblât un peu à celle qu'ils avaient prise pour l'interroger, à celle qui parfois lui murmurait des confidences à l'oreille ou dans la tête. Elle avait un peu le même ton, le même son, la même tension froide et la même insondable profondeur que la voix de la machine du jugement... Il sut, sans aucun doute possible, que les seigneurs Boaras parlaient enfin aux hommes.

— Nous sommes les Boaras, c'est vrai. Nous l'avons toujours été. Mais cela ne veut pas dire que tous les Boaras soient de ce côté du monde, de ce côté du temps. Nous vous avons trompés, tous, sciemment, nous le reconnaissons. Cependant, nous ne cessons jamais de vous mettre sur la voie. Le nom même que nous avons donné à nos robots, les porteurs d'âme, était transparent. Quelles âmes pouvaient donc porter ces corps contrefaits, si ce n'était celles de leurs créateurs, les Boaras ?

« Nous les avions voulus stupides pour vous tromper. Mais nous les avons faits assez stupides pour vous alerter... Et toi, Goer-le-Renard, avoue que nous t'avons aidé... »

— Oui, convint David. Un de vos « Omahi » m'a dit, lors de notre première, rencontre : « Ah, si nous pouvions comprendre pourquoi les humains sont tellement idiots... » Ce n'était pas de la naïveté. Ce n'était pas de l'humour involontaire. C'était un message codé. Et je l'ai reçu. Et plus tard, j'ai compris que les Boaras se cachaient sous des masques de clowns...

— La règle du jeu était cachée : vous deviez la découvrir. Pour les races qui briguaient l'héritage, il était important de progresser, moralement et intellectuellement. Oui, mais ce n'était pas l'essentiel. L'essentiel était de nous *trouver* pour pouvoir nous rejoindre. Les Sua y ont réussi, c'est pourquoi ils ont gagné, jusqu'à preuve du contraire.

« Et c'est pourquoi vos arguments sont sans valeur. Nous vous avons lancés dans un labyrinthe, mais ce labyrinthe comportait une

issue. Les Sua connaissent la vérité depuis un certain temps. Vos domologistes l'ont frôlée il y a près de mille ans. Mais vous avez attendu l'ultime limite pour la formuler : une seconde avant le coup de gong. Ce qui est peut-être habile...

« Maintenez-vous votre deuxième recours ? »

Il y eut un bref moment de flottement parmi les six humains. A quoi bon lutter encore ? Ce fut Markus Aloven qui répondit pour tous, avec courage :

— Oui, nous le maintenons.

Les porteurs d'âme restaient immobiles, figés, déconnectés. De légères volutes de fumée blanche s'enroulaient autour d'eux, comme s'ils avaient été en train de griller en douceur.

— Nous vous demandons cinq secondes pour délibérer entre nous... entre ceux qui sont ici et ceux qui sont ailleurs... Cinq secondes !

Simultanément, tous les porteurs d'âme se volatilèrent. La fumée s'épaissit et une odeur de jasmin flotta dans l'atmosphère de la salle, traversée de brèves lueurs électriques.

— Cinq secondes, murmura Markus Aloven, c'est l'éternité !

L'Oonanti Nev'ot'sen eut un ricanement mauvais. Par leur alliance avec les Thanks, les Oonantis étaient les principaux responsables de l'échec des hommes. Et ils risquaient d'être bientôt, comme toutes les autres races, à la merci des Sua. Peut-être ne se sentaient-ils pas très rassurés.

Il y eut dans la salle un faible éclair blanc, suivi d'un léger déplacement d'air.

— Voici, dit la voix qui parlait au nom des Boaras. Votre second pourvoi est rejeté. MAIS...

Ce « mais » résonna comme un coup de tonnerre dans la tête de David : il représentait à lui seul une formidable victoire des Goers.

— Mais vous nous avez enfin trouvés. Vous méritez d'avoir une chance, d'autant que les Sua ne nous plaisent pas complètement comme héritiers. Ils sont un peu trop parfaits. Ils nous font presque peur.

« Nous décidons un moratoire de mille ans : la compétition est de nouveau ouverte pour cette durée. Ce sera un départ à zéro pour tout le monde car il y aura, naturellement, de nouvelles règles. »

— Et ces règles ? interrogea David à voix basse.

— Vous aurez à les découvrir. N'attendez pas, si possible, la toute dernière seconde !

— Mon propre sort est-il changé par votre décision ?

La voix qui parlait au nom des Boaras émit un rire souverain, brûlant comme le vent du désert.

— T'envoyer au jugement dernier était une idée absurde, émise par un porteur d'âme particulièrement stupide. Nous n'avons aucune raison de l'entériner. Et n'oublie que tu as subi il y a quelques jours de ce monde ton jugement décennal. Tu as été condamné à partir avec une avant-garde de pionniers pour reconquérir la Terre. Bonne chance !

« Bonne chance, Goer-le-Renard ! »

David ne trouva pas un seul mot à répondre. Markus Aloven se mit à chanter :

O GOER REVEILLE-TOI !

TU AS RENDEZ-VOUS AU BOUT DU TEMPS ET L'ETERNITE
COMMENCE DEMAIN...

CHAPITRE XX

Un jour, vers la fin de l'automne dans l'hémisphère Nord, de Boam, les plates-formes étaient apparues au beau milieu du ciel. Elles étaient des milliers ou des dizaines de milliers. Elles n'avaient presque aucune épaisseur : c'étaient de simples plateaux métalliques, ou d'aspect métallique, nus, brillants, de deux cents mètres de côté en moyenne...

Peu à peu, les plates-formes s'étaient posées au sol, à la périphérie des villes, dans la plaine, au pied des collines et jusque dans les clairières du pays de Noé. Les Goers avaient reçu l'ordre de se préparer. Les persécutions n'avaient pas tout à fait cessé en l'attente de la grande migration. A ce moment-là seulement les camps s'ouvrirent. Survivants et volontaires se mirent en route vers les plates-formes. Tous les non-Goers qui souhaitaient participer à la renaissance de la Terre et à la lutte pour la conquête de l'héritage pouvaient se joindre aux émigrants goers ou se réunir sur des plates-formes spéciales.

On disait qu'il y aurait autant de plates-formes qu'il en faudrait, et plus encore. Les premières qui eurent un chargement complet, soit environ un millier de personnes avec armes et bagages, commencèrent

à s'élever lentement, centimètre par centimètre. Des cris de joie montèrent de la foule des émigrants qui fêtaient l'an un de l'aventure.

Cinq plates-formes s'étaient posées aux environs de Riis-Tsiek. Les voyageurs à destination de la Terre s'entassaient déjà sur trois d'entre elles. La première à avoir reçu l'afflux des émigrants frémit soudain et s'entoura d'un champ de force en guise de bastingage... Le soleil se couchait derrière la colline du troak. La plate-forme décolla avec une douceur infinie.

— Nous sommes partis ! s'écria Kate-Shaïna.

Ou plutôt Shaïna... La jeune femme avait choisi ce nom, définitivement, pour une nouvelle vie. David avait décidé de rester David... pour mille ans au moins !

Il sourit.

— Nous avons fait une ascension d'un quart de pouce environ, dit-il. Mais nous ne sommes pas pressés. Nous avons l'éternité devant nous.

— Un quart de pouce à la minute ! dit Jeff Lobo.

— Mais à cette vitesse, fit Meg sur un ton anxieux, il nous faudra tout le temps du moratoire pour arriver sur la Terre !

— Croyez-vous que ces plates-formes soient vraiment des vaisseaux spatiaux ? demanda Markus Aloven.

— Oui, répondit David. Enfin, non... C'est quelque chose de bien plus perfectionné. Nous n'allons même pas voyager dans l'espace. Nous allons nous élever au-dessus de Boam. Et à une certaine altitude, nous serons transférés dans le ciel de la Terre, instantanément. Puis les plates-formes se poseront. Nous serons arrivés.

La machine des Boaras continuait de monter avec une extrême lenteur. Quand la nuit tomba, elle avait atteint la cime des arbres. La plupart des passagers restaient debout, guettant le ciel et la Terre. Fatigués, David et Shaïna s'étendirent sous une couverture, serrés l'un contre l'autre. Ils n'espéraient pas dormir. Il leur semblait qu'ils ne dormiraient plus jamais.

— Pourquoi, demanda Shaïna, était-il si important que nous découvriions la vérité sur les porteurs d'âme et les Boaras ? Pourquoi était-ce plus important que tout ?

— Oui, Shaïna, répondit David. C'était plus important que tout. Je vais te dire pourquoi, mais il est peut-être un peu trop tôt pour l'expliquer aux hommes. Ce sera l'œuvre des domologistes futurs...

« Je crois qu'il n'y a pas d'héritage... Ou, si tu veux, les Boaras sont l'héritage. Nous hériterons de leur science et de leur puissance en devenant eux-mêmes, dans un lointain avenir. Je crois que les Boaras sont nos ultimes descendants et qu'ils manipulent le temps et l'Histoire.

« Nos descendants mais pas seulement les nôtres. Les descendants des Sua, des Thanks, des syges et de toutes les races pensantes de l'Univers. Pour hériter, ces races devront s'unir, fusionner et constituer la race supérieure des Boaras. Les Boaras ne sont pas les seigneurs du passé : ce sont les maîtres de l'avenir. Les Boaras, c'est nous dans dix mille ans ou dans cent mille ans ! Nous, les Sua, les Thanks et les autres...

« Découvrir la vérité sur les porteurs d'âme, c'était aussi comprendre cela. Nous devons y parvenir. Les Sua étaient en avance sur nous. Ils savaient déjà. Les Boaras nous ont aidés à les rattraper. Ils sont un peu trop parfaits. Nous sommes trop imparfaits. Nous apprendrons à vaincre la répugnance que nous nous inspirons mutuellement et nous nous unirons. Plus tard, d'autres nous rejoindrons. Rendez-vous dans mille ans ! »

— Je me suis assoupie un instant, dit Shaïna, et le soleil se lève ! Ai-je dormi si longtemps ?

David aida sa compagne ankylosée à se mettre debout.

— Non, tu n'a pas dormi très longtemps... Regarde le soleil et dis-moi si tu le reconnais.

Shaïna mit la main en visière sur ses yeux.

— Non, je ne le reconnais pas... Mais j'ai compris une chose ou deux. Les Boaras ont inventé l'héritage pour stimuler l'humanité et les autres races pensantes, n'est-ce pas ?

David acquiesça, un doigt sur les lèvres. Shaïna secoua la tête et ajouta, sans baisser la voix :

— L'héritage, c'est la carotte et le jugement le bâton ! Et c'est

ainsi que nous deviendrons les Boaras...

— Respire, maintenant, dit David.

— Oh, mon Dieu ! fit-elle. Cette odeur... cette odeur étrange ?

— C'est l'odeur de la Terre. La Terre de nos ancêtres... Nous sommes rentrés chez nous. Et nous sommes les Boaras.

Achevé d'imprimer le 4 juin 1982
sur les presses de l'imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)

— N° d'impression : 1486. —

Dépôt légal : Novembre 1982

Imprimé en France